
U d'/of OTTAWA
39003003223368



CALEB WILLIAMS

OU

LES CHOSES COMME ELLES SONT,

PAR W. GODWIN.

Traduction nouvelle

PAR M. AMÉDÉE PICHOT.

TOME SECOND



PARIS

PAULIN, EDITEUR,

RUE RICHELIEU, 60.

1846

CALEB WILLIAMS.

CHAPITRE XIV.

Le lecteur doit voir avec quelle rapidité j'avançais au bord du précipice. J'avais bien un sentiment confus qui m'avertissait de ce que j'allais faire, mais je ne pouvais m'arrêter. Est-il possible, me disais-je, que M. Falkland, accablé comme il l'est de l'idée de s'être vu injustement déshonoré à la face de la terre, veuille supporter plus longtemps la présence d'un indiscret et importun jeune homme qui est sans cesse à lui ramener son déshonneur sous les yeux, et qui semble le plus acharné à entretenir une odieuse imputation?

A la vérité, je sentais que M. Falkland ne se déciderait pas facilement à me renvoyer, par la même raison qui le faisait s'abstenir de beaucoup d'autres actions qui auraient pu déceler en lui une sensibilité trop chatouilleuse et trop prompte à prendre ombrage. Mais cette ré-

flexion était fort peu consolante. Qu'il allât nourrir contre moi dans son cœur une haine toujours croissante, et qu'il se crût forcé de me retenir auprès de lui comme une croix dont on ne peut se délivrer, c'était une idée qui ne me promettait rien de bon pour ma tranquillité à venir.

Ce fut quelque temps après ceci, qu'en vidant un bureau, j'aperçus un papier qui avait glissé derrière un des tiroirs, et auquel on n'avait pas pris garde. Dans un autre temps, ma curiosité aurait peut-être cédé aux principes de la délicatesse, et j'aurais rendu le papier sans l'ouvrir à mon maître, à qui il appartenait. Mais tout ce qui avait précédé avait trop vivement excité en moi le désir d'acquérir des éclaircissements, pour me permettre de négliger l'occasion qui s'offrait. Le papier se trouva être une lettre de Hawkins père, et il paraissait, d'après son contenu, qu'elle avait été écrite à l'époque où il avait commencé à songer à se dérober par la fuite aux persécutions de M. Tyrrel. Elle était ainsi conçue :

« Mon honorable monsieur,

» J'ai été pendant quelque temps dans l'es-
» pérance que Votre Honneur serait de retour
» d'un jour à l'autre dans nos cantons. Le vieux
» Warnes et sa femme, qui sont restés pour
» garder votre maison, m'ont dit qu'ils ne pou-
» vaient pas m'informer au juste quand cela
» serait, ni me dire en quel endroit de l'An-
» gleterre vous étiez pour le moment. Quant à
» ce qui me regarde, le malheur m'en veut à
» tel point, qu'il faut que je prenne un parti,
» c'est une chose bien sûre, et cela tout de suite.
» Notre squire, qui m'a d'abord traité avec assez
» de bonté, il faut que j'en convienne, quoique
» j'aie bien peur qu'il l'ait fait en partie pour
» faire pièce au squire Underwood, a résolu de-
» puis de me perdre tout à fait. Au moins, mon-
» sieur, je ne me suis pas laissé écraser comme
» un ver, je me suis défendu de mon mieux,
» car, après tout, Dieu merci, un homme en
» vaut un autre, comme on dit ; mais il était
» trop fort pour moi.

» Peut-être que si j'avais poussé jusqu'à la
» ville du marché, en m'adressant à Munsle,
» votre homme de loi, il aurait pu me donner
» les moyens de vous écrire. Mais après avoir

» espéré et attendu en vain, il m'est venu d'autres idées là-dessus. Je n'ai pas cherché, » monsieur, à vous aller ennuyer de mes affaires; car je n'aime pas à importuner personne; je gardais cela pour ma dernière ressource. Or donc, à présent qu'elle m'a aussi » manqué, je suis, pour ainsi dire, honteux d'y » avoir songé. Est-ce que je n'ai pas, me suis-je dit, des bras et des jambes aussi bien qu'un » autre? Me voilà chassé de ma maison, sans » feu ni lieu. Eh bien, qu'est-ce que cela fait? » Je ne suis pas un chou qui meurt, parce » qu'on l'a mis hors de terre. Je suis sans un » penny, cela est vrai; et combien y en a-t-il » par centaines et par milliers, qui vivent au » jour le jour pendant toute leur vie! Et puis, » me suis-je dit (j'en demande pardon à Votre » Honneur), si nous autres petites gens nous » avions seulement l'esprit de nous suffire à » nous-mêmes, les autres ne seraient pas d'insipides et d'orgueilleux fainéants comme ils » sont. Ils se trouveraient bien embarrassés » d'eux-mêmes.

» Mais il y a une autre chose qui m'a décidé » plus que tout le reste. Je ne sais comment » vous dire cela, monsieur. Mon pauvre enfant, » mon Léonard, tout le bonheur de ma vie, est

» depuis trois semaines dans la prison du
» comté. Cela est de toute vérité, monsieur.
» C'est le squire Tyrrel qui l'a fait mettre là.
» A présent, monsieur, je ne repose pas de fois
» ma tête sur l'oreiller, dans ma pauvre chau-
» mière, que le cœur ne me saigne de la situa-
» tion de mon Léonard. Ce n'est pas tant pour
» la souffrance, ce n'est pas là ce qui m'in-
» quiète ; je ne m'attendais pas qu'il n'eût pas de
» peine à endurer dans sa vie, je ne suis pas
» assez sot pour le croire. Mais qui sait ce qui
» peut lui arriver dans une prison? Je suis allé
» trois fois pour le voir, et il y a dans le même
» coin de prison que lui un homme qui a une
» si mauvaise figure! Je ne sais pas comment
» sont les autres. Certainement Léonard est un
» des braves garçons qu'il y ait. J'espère bien
» qu'il n'écoutera pas de pareilles gens. Mais
» qu'il en arrive ce qu'il voudra, je suis bien
» résolu à ne le pas laisser dans cette compa-
» gnie-là encore douze heures de plus. Je ne
» suis peut-être qu'un obstiné et un vieux fou;
» mais je l'ai mis dans ma tête, et cela sera.
» Ne me demandez pas ce que c'est; s'il me
» fallait vous écrire, et attendre la réponse,
» cela prendrait huit ou dix jours de plus; il
» n'y faut pas penser.

» Le squire Tyrrel est fort opiniâtre, et vous, » n'en déplaise à Votre Honneur, vous êtes tant » soit peu vif. Je ne veux pas que personne ait » du bruit par rapport à moi. Il n'y a déjà eu » que trop de mal de fait; et je ne veux autre » chose que me tirer de la presse. Ainsi j'écris » ceci à Votre Honneur seulement pour me dé- » charger le cœur. Je me sens obligé à vous » respecter et à vous aimer comme si vous aviez » fait pour moi tout ce que vous n'auriez pas » manqué de faire, j'en suis sûr, si la chance » eût tourné différemment. Il y a beaucoup à » parier que vous n'entendrez plus parler de » moi davantage. Si cela est, tenez votre digne » cœur en repos. Je me connais trop bien pour » être jamais tenté de rien faire qui soit réelle- » ment mal. Il faut maintenant que j'aille cher- » cher ma fortune dans le monde. J'ai été assez » mal traité, Dieu le sait; mais je n'en garde » pas de rancune; mon cœur est en paix avec » tous, et je pardonne à qui m'a fait mal. Je » crois bien que ce pauvre Léonard et moi nous » n'aurons pas mal de peines à endurer, au » milieu d'étrangers, et étant obligés de nous » cacher comme des voleurs de grand chemin. » Mais je défie la malice du sort, quelle qu'elle » soit, de nous pousser à rien de vicieux. C'est

» là la consolation qui nous soutiendra toujours
» contre les travers et les croix de ce malheu-
» reux monde.

» Que Dieu bénisse Votre Honneur!

» Ce sont là les vœux de votre humble servi-
» teur, à vous obéir,

» Benjamin Hawkins. »

Je lus cette lettre avec une extrême attention, et elle me fit faire bien des retours sur le passé. Suivant moi, elle portait la vive empreinte d'une âme simple et droite.

C'est une réflexion bien triste, me disais-je à moi-même; mais c'est ainsi que l'homme est fait. A juger sur les apparences, on aurait dit :

« Voilà un brave homme, capable de supporter, avec un cœur incorruptible, la bonne et la mauvaise fortune. » Et pourtant, voyez où tout cela aboutit! Ce même homme a pu devenir ensuite un meurtrier, et finir ses jours au gibet. O pauvreté! on peut dire que ton influence est toute-puissante! Tu nous brises l'âme par le désespoir; tu détruis en nous nos principes les plus chers et les plus profondément enracinés; tu nous remplis de vengeance et de méchanceté, et tu nous rends capables

des actions les plus atroces. Puissé-je ne jamais sentir ta funeste puissance dans toute son étendue.

Après avoir contenté ma curiosité, j'eus soin de déposer cette lettre de manière à ce qu'elle pût être trouvée par M. Falkland, en même temps que, par une suite du sentiment qui me dominait alors, je voulais qu'en frappant son attention ce papier lui fît naître l'idée qu'il avait pu passer par mes mains. Je vis M. Falkland le lendemain matin ; et quand la conversation, que je n'étais déjà plus embarrassé d'entamer, fut une fois en train, je m'arrangeai pour l'amener insensiblement au point où je la voulais. Après beaucoup de questions, de répliques et de précautions oratoires, je continuai ainsi :

« En vérité, monsieur, quand je réfléchis à la nature humaine, je ne puis m'empêcher de voir avec peine qu'il n'y a pas de fond à faire sur sa constance, et qu'au moins, parmi les gens sans éducation et sans culture, les plus heureux commencements peuvent finir par la honte et l'infamie.

— Ainsi, vous pensez donc qu'un esprit orné par les lettres et cultivé par l'étude est le seul garant de la solidité de nos principes?

— Hum!... mais pourquoi supposeriez-vous, monsieur, que le talent et l'instruction ne servent pas souvent plutôt aux gens à cacher leurs crimes qu'à les empêcher d'en commettre? Nous lisons là-dessus d'étranges choses dans l'histoire.

— Williams, dit M. Falkland un peu troublé, vous avez un bien singulier penchant à la censure et à la misanthropie.

— J'espère que non. Assurément je n'aime pas moins à voir le revers de la médaille, pour compter combien il y a de gens qui ont été calomniés, et même, dans un temps ou dans un autre, déchirés et presque mis en pièces par leurs compatriotes, et qui pourtant se sont trouvés faits pour être chéris et vénérés, quand on a pu les bien juger.

— En vérité, reprit en soupirant M. Falkland, quand je pense à tout cela, je ne m'étonne pas de l'exclamation de Brutus mourant : « O vertu! je t'ai cherchée comme une réalité, et je trouve que tu n'es qu'un vain nom. » Je ne suis que trop porté à penser comme lui.

— Assurément, monsieur, l'innocence et le crime sont souvent, dans cette vie, confondus l'un avec l'autre. Je me rappelle une histoire bien intéressante d'un pauvre homme du temps

d'Élisabeth, qui aurait été infailliblement pendu pour meurtre, par la force des circonstances qui déposaient contre lui, si le véritable auteur n'était pas allé de lui-même se présenter au jury et empêcher la condamnation. »

En disant ceci, je touchais la corde sensible qui réveillait toutes ses douleurs. Il vint sur moi d'un air furieux, comme déterminé à m'arracher de force le fond de ma pensée. Une sorte d'avertissement soudain parut lui faire changer d'idée; il retourna en arrière avec un tremblement convulsif, en s'écriant : « Maudit soit mille fois le monde et les lois qui le gouvernent! L'honneur, la vertu, la justice! toutes jongleries de fripons! J'abîmerais tout à l'heure l'univers entier dans le néant, si j'en avais le pouvoir.

— Ah! monsieur, répliquai-je, les choses ne sont pas si mal que vous le supposez. Le monde a été fait pour que les sages le conduisissent à leur gré; ses affaires ne peuvent être en de meilleures mains que dans celles des vrais héros; et comme, au bout du compte, ce sont là les amis et les protecteurs naturels de la société, la multitude n'a qu'à les contempler, se régler sur eux et admirer. »

M. Falkland fit un grand effort pour reprendre sa tranquillité. « Williams, dit-il, vous

me donnez une excellente leçon. Vous avez des idées justes des choses, et j'augure très-bien de vous. Je veux prendre sur moi; je me dompterai, j'oublierai le passé et ferai mieux pour l'avenir. L'avenir! l'avenir est toujours à nous.

— je suis affligé, monsieur, de vous avoir fait de la peine. Je ne sais si je dois dire tout ce que je pense; mais j'ai opinion qu'à la fin tout s'éclaircira, que justice sera faite, et que la vérité se fera connaître, malgré toutes les fausses couleurs dont on aura voulu la couvrir. »

L'idée que je suscitais dans l'esprit de M. Falkland ne lui fut pas agréable. Il essuya une rechute d'un moment. « Justice, reprit-il entre ses dents; je ne sais pas ce que c'est que justice. Mon mal est au delà des remèdes ordinaires; peut-être est-il sans remède. Tout ce que je sais, c'est que je suis le plus malheureux des hommes. J'ai commencé ma vie avec les intentions les plus pures, avec le plus ardent amour de l'humanité, et me voici..... malheureux..... malheureux au delà de tout ce qu'on peut exprimer, de tout ce qu'il est possible de supporter. »

Après ces paroles, il se recueillit tout à coup

en lui-même, et reprit sa morgue et sa dignité ordinaires. « Comment cette conversation est-elle venue? s'écria-t-il. Qui vous a donné le droit de vous faire mon confident! Bas, artificieux serpent que vous êtes; apprenez à vous comporter avec plus de respect. Suis-je fait pour que mes passions soient soulevées et apaisées au gré d'un insolent domestique? M'avez-vous pris pour un instrument sur lequel vous pouviez vous jouer à plaisir, pour tâcher d'en exprimer tous les secrets de mon âme[1]? Sortez, et craignez que je ne vous fasse payer cher votre folle témérité. »

Ces paroles étaient accompagnées d'une expression si énergique et si prononcée qu'elles ne souffraient pas de réplique. Je restai muet; je me sentis comme privé de tout mouvement actif, et je ne pus sortir que machinalement et en silence de la chambre.

[1] Idée empruntée à *Hamlet*.

CHAPITRE XV.

Deux jours après cette conversation, M. Falkland me fit appeler.

Dans le compte que je rendrai de ce qui s'est passé entre nous, je continuerai de rapporter non-seulement les paroles, mais même le langage muet de nos conversations. Il avait habituellement dans l'extérieur quelque chose de bien plus expressif et de plus animé qu'aucun homme que j'aie jamais vu. C'était là l'objet de mon étude continuelle, aiguillonné comme je l'étais par la curiosité, qui était alors, je l'ai déjà dit, ma passion dominante. Il pourra aussi très-bien arriver, tandis que je m'occupe ainsi à réunir les matériaux épars de mon histoire, que dans certaines occasions je joigne aux apparences qui m'ont frappé un éclaircissement que j'étais alors bien loin de posséder, et que la suite des événements a pu seule me suggérer.

Dans la conjoncture actuelle, le visage de M. Falkland portait un air de calme peu ordinaire. Avec cela, ce calme ne paraissait pas être

le résultat d'une satisfaction intérieure, mais plutôt l'effort d'un homme qui, se préparant pour une scène importante, s'arrange d'avance pour rester toujours maître de soi, et ne rien perdre de sa présence d'esprit.

« Williams, me dit-il, je suis déterminé, quelque chose qu'il puisse m'en coûter, à avoir avec vous une explication. Vous êtes un garçon fort indiscret et fort inconsidéré; vous m'avez contrarié sérieusement : vous auriez dû sentir que, si je vous laisse causer avec moi sur des matières indifférentes, il est bien peu convenable à vous d'amener la conversation à rien qui puisse avoir trait à mes intérêts personnels. Dernièrement vous m'avez dit plusieurs choses d'une manière très-mystérieuse et qui annonce que vous en savez plus que je ne présumais. Je serais aussi embarrassé de dire comment ce que vous savez a pu venir à votre connaissance que de deviner en quoi cela consiste. Mais je crois voir en vous beaucoup trop de disposition à vous jouer de ma tranquillité ; c'est ce qui ne devrait pas être, et je n'ai pas mérité un pareil procédé de votre part. Mais, quoi qu'il en soit, il est trop pénible pour moi de me voir ainsi obligé d'être continuellement avec vous sur le qui-vive ; c'est une sorte de petite guerre que

vous faites à ma sensibilité, et que je suis très-résolu de faire cesser. J'attends donc de vous que vous mettiez de côté tout mystère et toute équivoque, et que vous m'expliquiez franchement sur quoi vous fondez vos perpétuelles allusions. Que savez-vous? Que cherchez-vous à savoir? Je n'ai déjà été que trop exposé à des mortifications et à des traverses sans exemple, et je ne puis plus sentir ainsi continuellement sonder mes blessures.

— Je sens, monsieur, répondis-je, combien j'ai de torts, et je suis honteux que quelqu'un comme moi ait pu vous causer tant de déplaisir et d'inquiétude. Je l'ai bien senti dans le temps, mais j'ai été entraîné malgré moi, sans savoir comment. J'ai toujours voulu m'arrêter, mais le démon qui me possède est plus fort que moi. Je ne sais rien, monsieur, que ce que m'a appris M. Collins. Il m'a raconté l'histoire de M. Tyrrel, de miss Melville et de Hawkins; bien sûrement, monsieur, il ne m'a rien dit qui ne fût à votre honneur, et qui ne fît voir que vous êtes un ange plutôt qu'un homme.

— Fort bien, monsieur; j'ai trouvé l'autre jour une lettre écrite par ce Hawkins; cette lettre ne vous était-elle pas tombée entre les mains? ne l'avez-vous pas lue?

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, renvoyez-moi de votre maison; punissez-moi de manière ou d'autre, pour que je puisse me pardonner à moi-même. Je suis un insensé, un misérable, le plus méprisable des hommes : je l'avoue, monsieur, j'ai lu cette lettre.

— Et comment avez-vous osé la lire? cela est certainement très-mal à vous; mais nous y reviendrons tout à l'heure. Eh bien, qu'est-ce que vous avez dit de cette lettre? Vous savez, à ce qu'il paraît, que Hawkins a été pendu.

— Ce que j'en ai dit, monsieur... oh! c'est pour cela qu'il m'est venu à l'esprit de la lire. J'en ai dit ce que je vous disais avant-hier; quand je vois un homme qui paraît avoir de si bons principes, s'abandonner ensuite, de propos délibéré, au dernier des crimes, il m'est impossible de supporter une pareille idée.

— Voilà ce que vous vous êtes dit... Bon... il paraît que vous savez aussi (souvenir détesté!) que j'ai été accusé de ce crime? »

Je ne répondis rien.

« Fort bien, monsieur. Vous savez peut-être aussi que du moment où le crime fut commis... oui, monsieur; c'est de cette époque, » (et en disant ceci, il y avait dans son air quelque chose d'effrayant, je dirai presque de diaboli-

que)... « je n'ai pas eu une heure de repos ; du plus heureux des hommes je suis devenu la plus misérable des créatures ; le sommeil a fui de mes yeux ; toute pensée de joie ou de consolation a été étrangère pour moi : le néant serait mille fois préférable à la triste existence que j'ai eu à supporter. Dès le moment où j'avais été capable de faire un choix, j'avais choisi l'honneur et l'estime des hommes comme le premier de tous les biens. Vous n'ignorez pas, à ce qu'il semble, de combien de manières j'ai été traversé dans l'objet de toute mon ambition... Je ne remercierai pas Collins pour s'être fait l'historien de mon déshonneur... Plût au ciel que cette horrible soirée fût à jamais effacée de la mémoire des hommes!... Mais, loin de s'anéantir, cette soirée est devenue pour moi une source de calamités toujours nouvelles, une source à jamais intarissable! Est-ce dans l'état où je suis, plongé dans un abîme de misère, que vous deviez me choisir pour exercer sur moi votre infatigable activité et pour vous instruire dans l'art de tourmenter une âme? N'est-ce pas assez que j'aie été déshonoré publiquement? que je m'aie vu arracher, par je ne sais quelle puissance infernale, la seule ressource qui me restât pour venger mon honneur? Non, pour sur-

croît d'infortune, j'ai été accusé d'avoir, dans ce moment critique, prévenu moi-même ma vengeance par le plus noir de tous les crimes. Tout cela est passé. Le malheur qui me poursuit n'avait rien à me réserver de plus cruel, si ce n'est la peine que vous m'avez infligée, en paraissant douter de mon innocence, ce qu'après l'examen le plus approfondi et le plus solennel, personne n'avait encore osé faire. Vous m'avez forcé à en venir à cette explication; vous avez arraché de mon sein une confidence que je n'étais pas disposé à en laisser sortir. Mais c'est encore une partie des maux de ma déplorable destinée, d'être à la merci du dernier des hommes, quel qu'il soit, qui se sentira disposé à se jouer de ma détresse. Soyez satisfait; vous m'avez mis assez bas.

— Ah! monsieur! je ne suis pas satisfait; je ne puis pas être satisfait. Je ne puis supporter l'idée de ce que j'ai osé faire. Je n'aurai jamais le front de regarder en face le meilleur des maîtres et le meilleur des hommes. Je vous le demande comme une grâce, monsieur, renvoyez-moi de votre service, que j'aille me cacher pour jamais loin de vos yeux. »

L'air de M. Falkland avait été extrêmement sévère pendant toute cette conversation; mais

en ce moment il devint plus dur et plus menaçant qu'auparavant. « Comment, misérable! s'écria-t-il, vous voudriez me quitter, dites-vous? Qui vous dit que j'aie envie de vous renvoyer!... mais vous ne pouvez supporter de vivre avec un être aussi profondément malheureux que je le suis? vous n'avez pas le courage d'endurer les caprices d'un homme aussi chagrin et aussi injuste.

— Ah! monsieur, ne me parlez pas ainsi; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, tuez-moi, si vous voulez.

— Que je vous tue! »

(Il faudrait des volumes pour peindre les émotions avec lesquelles cet écho de ma dernière phrase sortit de sa bouche et frappa mon oreille.)

« Monsieur, continuai-je, je mourrais pour vous servir. Je vous aime plus que je ne puis l'exprimer; je vous vénère comme un être d'une nature supérieure; je suis un insensé, un étourdi, sans jugement et sans expérience;... je suis cent fois pis que tout cela... mais jamais une pensée contraire à la fidélité que je vous dois n'est entrée dans mon cœur. »

Notre conversation finit là; il est impossible de rendre l'impression qu'elle fit sur une âme

jeune et simple comme la mienne. J'étais étonné, même transporté, quand je songeais aux égards et à la bonté que m'avait laissé voir M. Falkland à travers toute la sévérité de ses reproches. Je ne pouvais revenir de ma surprise de me voir, moi, pauvre, obscur et ignoré comme je l'étais, devenu tout à coup d'une telle importance au bonheur d'un des hommes les plus éclairés et les plus accomplis de l'Angleterre ; mais ce sentiment m'attacha à mon maître plus vivement que jamais, et je jurai mille fois, en méditant sur ma situation, de ne jamais me montrer indigne d'un aussi généreux protecteur.

CHAPITRE XVI.

N'est-il pas inconcevable qu'au milieu de ce redoublement de vénération pour mon maître, les premiers élans de mon émotion furent à peine calmés que je sentis revenir à ma pensée ce premier doute qui avait excité mes conjectures : « *Serait-il l'assassin?* » Il y avait dans ma fatale destinée quelque chose qui m'entraî-

nait à ma perte malgré moi. Je ne m'étonnais pas du trouble qu'éprouvait M. Falkland à toute allusion, quelque éloignée qu'elle fût, qui rappelait sa cruelle affaire. Son excessive sensibilité sur l'article de l'honneur expliquait ce trouble aussi complétement qu'eût pu le faire la supposition d'un crime atroce. Sachant que son nom avait été une fois souillé par une imputation aussi odieuse, il était naturel qu'il fût dans une gêne continuelle, et prêt à la moindre occasion à soupçonner quelque reproche indirect. Auprès de tout homme avec lequel il avait la moindre communication, il avait à redouter d'être en secret l'objet des soupçons les plus odieux. A mon égard, il avait découvert que j'avais reçu des informations sur son compte, sans qu'il lui fût possible de deviner jusqu'où elles allaient, si on m'avait dit vrai ou faux, si on m'avait raconté les faits avec candeur ou avec malice. Il avait aussi quelque raison de supposer que j'entretenais des idées injurieuses à son honneur, et que je n'en jugeais pas aussi favorablement que l'exigeait l'extrême susceptibilité de sa passion dominante. Toutes ces considérations devaient naturellement le tenir dans un état habituel d'agitation et de malaise. Mais, quoique je ne trouvasse rien qui pût réel-

lement fonder l'ombre d'un doute, cependant il m'était impossible de sortir de l'incertitude et du tourbillon perpétuel de mes conjectures.

L'état flottant de mon âme amena en moi une lutte de principes opposés qui se disputaient tour à tour la direction de ma conduite. Tantôt j'étais dominé par la plus profonde vénération pour mon maître ; je mettais une confiance sans réserve dans son intégrité et ses vertus, je lui soumettais aveuglément ma raison et mon jugement. Une autre fois, tout ce respect, toute cette confiance commençaient à refluer en sens contraire ; je redevenais, comme auparavant, défiant, soupçonneux, attentif, tourmenté de mille conjectures sur le sens des actes les plus indifférents. M. Falkland, qui était sans cesse dans les alarmes sur tout ce qui pouvait avoir trait à son honneur, apercevait très-bien toutes ces variations, et trahissait l'impression qu'elles lui faisaient tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, souvent avant que je m'en fusse aperçu moi-même, quelquefois même avant qu'elles existassent. Notre situation à tous deux était affreuse : nous étions un fléau l'un pour l'autre ; souvent je ne pouvais comprendre qu'à la fin la patience et la bonté de mon maître ne fussent à bout, et qu'il ne se déterminât pas à se dé-

barrasser pour jamais d'un observateur aussi insupportable. A la vérité, dans notre tourment commun, il y avait une différence essentielle entre sa part et la mienne. Moi, au milieu de mon agitation continuelle, j'avais quelque consolation. La curiosité porte avec soi ses plaisirs aussi bien que ses peines. L'esprit se sent aiguillonné sans relâche ; il est comme s'il touchait à chaque moment au but qu'il se propose; et attendu que c'est un désir insatiable de se satisfaire qui est son principe, il se promet dans cette satisfaction une jouissance inconnue, faite pour compenser, suivant lui, tout ce qu'il peut avoir à souffrir dans le cours de son entreprise. Mais pour M. Falkland, il n'avait aucune sorte de consolation. Ce qu'il avait à endurer dans nos relations respectives semblait un mal gratuit. Ce qu'il pouvait faire était de désirer qu'il n'y eût pas au monde un être tel que moi, et de maudire l'instant où son humanité l'avait porté à me tirer de l'obscurité pour me prendre à son service.

Je ne dois pas passer sous silence un des effets que produisit en moi la nature extraordinaire de ma position. L'état constant de soupçon et de vigilance dans lequel se trouvait mon esprit avait opéré un changement très-rapide

dans mon caractère. Il paraissait y avoir fait tout ce qu'on aurait pu attendre d'une suite d'années d'observation et d'expérience. L'habitude où j'étais de fixer sans cesse un œil curieux et attentif sur ce qui se passait dans l'âme d'un homme et de me promener toujours au milieu d'une multitude toujours renaissante de conjectures avait fait de moi, pour ainsi dire, un adepte fort habile dans la science des diverses manières dont se déploient les ressorts les plus secrets de l'intelligence humaine. Je ne me disais pas à moi-même, comme j'avais fait dans le commencement : « Je demanderai à M. Falkland si c'est lui qui est l'assassin? » Au contraire, après avoir soigneusement examiné les différentes sortes d'évidences dont le sujet était susceptible, et m'être rappelé tout ce qui s'était passé, c'était avec une peine extrême que je me sentais hors d'état de découvrir aucun moyen qui pût me convaincre d'une manière complète et irrévocable de l'innocence de mon maître. Quant à la question de savoir s'il était coupable, il m'était presque impossible d'en venir à douter que, d'une manière ou d'une autre, plus tôt ou plus tard, je viendrais certainement à l'éclaircir, si réellement il l'était. Mais je ne supportais pas d'arrêter ma pensée, ne

fût-ce qu'un moment, sur ce côté de l'alternative comme sur un fait; et au milieu de ce torrent de conjectures que je ne pouvais réprimer, et que faisaient naître tant de circonstances mystérieuses, malgré ce penchant d'un esprit jeune et sans expérience vers toutes les idées qui nourrissent son imagination de peintures sublimes ou terribles, je ne pouvais arriver à conclure la culpabilité de M. Falkland que par la supposition la plus improbable.

J'espère que le lecteur me pardonnera de m'arrêter si longtemps sur ces circonstances préliminaires; je ne viendrai que trop tôt à l'histoire de mes malheurs. J'ai déjà dit qu'un des motifs qui m'engageaient à tracer ces mémoires était de trouver une distraction à des maux insupportables. Je trouve un triste plaisir à m'étendre sur des incidents qui m'ont imperceptiblement frayé la route vers l'abîme. Tandis que je me retrace ou que je cherche à décrire ces moments passés d'une époque plus heureuse de ma vie, mon attention se détourne pendant quelques instants de ce gouffre sans fond d'infortunes et de misère où je suis aujourd'hui plongé. Il serait bien dur et insensible, l'homme qui pourrait m'envier ce faible soulagement à mes peines. Je continue.

Après l'explication qui avait eu lieu entre mon maître et moi, sa sombre mélancolie, loin d'être adoucie le moins du monde par la main bienfaisante du temps, alla sans cesse en croissant. Ses accès de démence (car faute d'une dénomination propre, il faut bien que je les désigne par ce mot, quoique peu convenable sans doute dans le sens admis par la faculté ou par les tribunaux) devinrent plus forts et plus durables que jamais. Il ne fut pas possible de les dérober entièrement à la connaissance des gens de la maison ni même des voisins. Quelquefois il restait deux ou trois jours absent de chez lui, sans en prévenir, et sans se faire accompagner de qui que ce fût. Ceci était d'autant plus extraordinaire, qu'on savait fort bien qu'il ne faisait pas de visites et n'entretenait aucune relation avec les personnes du voisinage. Mais il était bien difficile qu'un homme du rang et de la fortune de M. Falkland menât un pareil genre de vie sans qu'on découvrît ce qu'il devenait, malgré la solitude d'une grande partie de notre comté. M. Falkland avait été vu quelquefois gravissant des rochers, quelquefois immobile et penché pendant des heures entières sur le bord d'un précipice, ou bien plongé dans une sorte d'assoupissement léthargique, à la chute d'un

torrent. Il passait des nuits entières en plein air, sans prendre garde ni au lieu ni au temps, insensible à toutes les injures de la saison, ou plutôt paraissant se plaire au tumulte et au désordre des éléments pour distraire en partie son attention de l'état de désolation qui accablait son âme.

Les premières fois, quand on nous donnait avis du lieu où s'était retiré M. Falkland, quelqu'un de sa maison, M. Collins ou moi, mais moi plus ordinairement, comme étant toujours au logis et toujours inoccupé, au moins dans le sens vulgaire de ce mot, nous allions le trouver pour l'engager à revenir. Mais après quelques expériences, nous jugeâmes plus convenable de laisser notre maître prolonger ou terminer son absence, suivant son inclination. M. Collins, à qui ses cheveux blancs et ses longs services semblaient donner une espèce de droit de se rendre importun, réussissait quelquefois, quoique, dans ce cas même, rien n'était plus choquant pour M. Falkland que ces sortes d'instances qui semblaient lui insinuer qu'il avait besoin d'un tuteur pour prendre soin de sa personne, ou bien qu'il était tombé, ou au moins en danger de tomber dans un état à ne pouvoir juger par lui-même de ses propres actions.

Quelquefois il cédait d'un air chagrin aux humbles et affectueuses sollicitations de son vénérable serviteur en murmurant de la contrainte qu'on lui imposait, mais sans avoir même la force de mettre quelque énergie dans ses plaintes. Quelquefois, même en se rendant à ce qu'on demandait de lui, il éclatait tout à coup en reproches et en menaces. Alors il y avait dans sa colère quelque chose de farouche et d'effrayant qui rendait la position de la personne sur laquelle elle tombait la plus humiliante et la plus insupportable possible. Pour moi, dans ces occasions, il me traitait toujours avec emportement et me repoussait d'auprès de lui avec une véhémence hautaine et imposante au delà de tout ce dont j'aurais cru la nature humaine capable. Les excursions de Falkland étaient toujours, à ce qu'il me semble, une espèce de crise de son mal, et, toutes les fois qu'on le déterminait à un retour prématuré, il tombait immédiatement après dans une mélancolie et une langueur qui duraient ordinairement deux ou trois jours. Par une fatalité opiniâtre, toutes les fois que je voyais M. Falkland dans ces situations déplorables, et particulièrement quand, après l'avoir cherché parmi les rochers et les précipices, mes yeux venaient à se porter sur

lui, je le voyais pâle, maigre, hagard et farouche ; alors, en dépit de mon penchant, en dépit de ma conviction, en dépit de l'évidence, quelque chose d'involontaire me suggérait continuellement l'idée fatale : *à coup sûr, cet homme est un meurtrier.*

CHAPITRE XVII.

Dans un des intervalles lucides, si je puis les appeler ainsi, qui eurent lieu pendant cette période, on amena un jour devant M. Falkland, en sa qualité de juge de paix, un paysan accusé du meurtre d'un de ses camarades. Comme M. Falkland passait dès lors pour un homme valétudinaire et atteint de mélancolie, il est vraisemblable qu'il n'eût pas été appelé dans cette circonstance, si ce n'est que deux ou trois des juges de paix du voisinage, se trouvant à la fois absents, il n'y en avait aucun autre à plusieurs lieues à la ronde auquel on pût s'adresser. Quoique je me sois servi du terme de *démence* en décrivant les symptômes de son mal, il ne faut pas que le lecteur s'imagine que M. Fal-

kland fût le moins du monde regardé, par la généralité de ceux qui avaient occasion de le voir, comme une espèce d'insensé. Il est vrai qu'en certaines circonstances sa conduite était singulière et inexplicable; mais, dans toutes les autres, elle portait un tel caractère de dignité, de circonspection et de prudence; il savait si bien commander le respect et l'obéissance; il régnait dans ses manières tant d'égards et de politesse que, bien loin qu'il eût rien perdu de la confiance des malheureux, tous les environs ne retentissaient que de ses louanges.

J'étais présent à l'examen de l'affaire de ce paysan. Dès l'instant que j'avais appris le sujet qui amenait cette foule de survenants, une idée m'avait soudain frappé. J'avais conçu la possibilité de faire servir cet incident à la grande recherche qui absorbait toutes mes facultés. Je me dis : Cet homme est accusé de meurtre, et le mot seul de *meurtre* est le grand ressort de la sensibilité de M. Falkland. Je vais l'observer; je ne le perdrai pas un instant de vue; je veux suivre pas à pas le dédale de ses pensées; à coup sûr, voici le moment où le secret de son âme va se dévoiler dans ses traits; à coup sûr, si j'y mets bien tous mes soins, je vais le voir condamner ou absoudre par le plus redou-

table et le plus infaillible des tribunaux.

Je pris mon poste de la manière la plus favorable à l'objet qui m'occupait tout entier. Quand M. Falkland entra, il me fut aisé d'apercevoir dans sa figure une extrême répugnance pour l'affaire dont il était obligé de s'occuper; mais il n'y avait pas pour lui possibilité d'éluder. Sa contenance était inquiète et embarrassée. A peine aperçut-il une seule des personnes de l'assemblée. Il n'y avait pas longtemps que l'examen de l'affaire était commencé, lorsqu'il vint à tourner les yeux vers l'endroit de la salle où j'étais. Il nous arriva dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, que nous échangeâmes en silence un regard qui nous disait à l'un et à l'autre un million de choses. M. Falkland changea plusieurs fois de couleur. Je compris parfaitement ce qui se passait dans son âme, et j'aurais voulu me retirer; mais cela m'était impossible : mes passions étaient trop fortement engagées; j'étais cloué à ma place; quand il se serait agi de ma propre vie, de celle de mon maître, ou presque du sort de tout un peuple, je n'aurais pas été le maître de changer de lieu.

Toutefois, le premier mouvement de surprise étant calmé, M. Falkland prit un air de résolu-

tion et d'assurance, et il parut conquérir plus d'empire sur lui-même qu'on n'aurait pu l'attendre de son entrée. Vraisemblablement il serait venu à bout de soutenir ce rôle jusqu'à la fin, si ce n'est que la scène, au lieu d'être continue, fut en quelque sorte perpétuellement changeante. L'homme qui était amené devant lui était vivement chargé par le frère du mort d'avoir agi avec la méchanceté la plus noire. Celui-ci déclara sur son serment qu'il avait existé une rancune d'ancienne date entre les parties, et il en rapporta plusieurs exemples. Il affirma que le meurtrier avait cherché l'occasion de satisfaire sa vengeance, qu'il avait porté le premier coup; et, quoique en apparence la contestation ne fût qu'un simple défi ordinaire à coups de poing, qu'il avait guetté le moment pour frapper un coup mortel qui avait tué presque aussitôt son adversaire.

Tandis que l'accusateur déduisait ses charges et ses preuves, l'accusé manifestait la plus vive sensibilité. Tantôt une profonde douleur se peignait dans tous ses traits, et des larmes involontaires coulaient le long de son visage mâle et austère; tantôt il tressaillait de surprise à la tournure défavorable qu'on donnait aux faits, sans pourtant témoigner aucune impatience ni

aucune envie d'interrompre. Jamais je ne vis un homme d'un extérieur qui annonçât moins la cruauté. Il était grand, bien fait et d'une belle figure. Il y avait dans ses traits de la simplicité et de la bonté, sans niaiserie. Il était accompagné d'une jeune femme qui était sa maîtresse : c'était une personne tout à fait agréable, et dont les regards témoignaient assez l'intérêt qu'elle prenait au sort de son amant. Les spectateurs que le hasard avait amenés étaient partagés entre l'indignation contre la noirceur du prétendu criminel et la compassion pour l'aimable et malheureuse fille qui l'accompagnait. Ils paraissaient ne pas trop prendre garde à l'extérieur agréable de l'accusé ; ce ne fut que par la suite que ce témoignage muet attira plus favorablement leur attention. Pour M. Falkland, il était quelquefois absorbé tout entier par la curiosité et le désir ardent de découvrir la vérité ; puis, le moment d'après, il laissait voir une émotion soudaine et comme une sorte de retour sur lui-même, qui semblait lui rendre cet examen trop pénible pour qu'il pût le supporter plus longtemps.

Quand l'accusé en vint à établir sa défense, il n'hésita pas à convenir de la mésintelligence qui avait existé entre lui et le mort, et il avoua

que ce dernier était le plus grand ennemi qu'il eût eu au monde. C'était, à la vérité, son seul ennemi, et il lui était impossible de dire la cause de cette inimitié. Il avait fait tous les efforts imaginables pour apaiser son animosité, mais sans succès. Le défunt avait cherché sans cesse les occasions de le mortifier et de lui jouer de mauvais tours; mais lui, il avait pris la ferme résolution de ne jamais entrer en querelle avec cet homme, et jusqu'à ce moment-là il y avait toujours réussi. Si le malheur qui lui était arrivé eût eu lieu avec toute autre personne, au moins on aurait pu penser que c'était un accident; mais dans la conjoncture présente il sentait bien que tout le monde croirait qu'il avait agi par préméditation et par esprit de vengeance.

Le fait était que lui et sa maîtresse étaient allés à une foire voisine, où ils avaient été rencontrés par cet homme. Celui-ci avait toujours cherché à l'insulter, et, ayant pris sa patience et sa modération pour de la lâcheté, avait été encouragé par là à redoubler de grossièreté et de mauvais procédés. Enfin, voyant que l'accusé avait enduré, sans se fâcher, plusieurs insultes personnelles, sa brutalité s'était alors tournée contre la jeune fille. Il les avait poursuivis; il avait essayé mille manières de les har-

celer et de les tourmenter; ils avaient cherché vainement à se débarrasser de lui. La jeune fille était fort effrayée. L'accusé en était venu à une explication avec cet agresseur, et lui avait demandé comment il pouvait être assez barbare pour s'acharner à faire peur à une femme? L'autre avait répliqué d'un ton insultant : « Eh bien, il faut que cette femme cherche quelqu'un en état de la défendre; les gens qui se lient avec de mauvais sujets, et qui se fient sur eux, méritent ce qui leur arrive. » L'accusé avait essayé tous les moyens possibles de prévenir une querelle; à la fin il avait perdu patience, la colère s'était emparée de lui, il avait défié son adversaire. Le défi avait été accepté; on avait fait un cercle [1]; il avait remis sa maîtresse aux soins de l'un des assistants, et malheureusement le premier coup qu'il avait porté avait été mortel.

L'accusé ajouta qu'il ne se souciait guère de ce qui arriverait de lui. Son vœu le plus cher avait été de passer sa vie sans faire mal à personne, et voilà que ses mains étaient teintes de sang. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'on lui rendrait service de le débarrasser de la vie le

[1] La loi du pugilat est tellement sacrée en Angleterre, qu'au moindre défi un cercle se forme autour des deux boxeurs, qu'on laisse se battre jusqu'à ce que l'un des deux tombe mort ou demande grâce.

plus tôt possible, car sa conscience ne lui laisserait pas un moment de repos; que tant qu'il vivrait il aurait sans cesse devant les yeux l'image de ce mort, tel qu'il l'avait vu étendu sans mouvement à ses pieds. Que cet homme, qui était plein de santé et de vigueur, eût été le moment d'après levé de terre comme une masse froide et insensible, et tout cela par son fait, c'était une pensée trop affreuse pour qu'il pût la supporter. Il avait aimé de tout son cœur la pauvre fille qui avait été la cause de ce malheur, mais il ne pouvait plus la regarder. Cette vue évoquait soudain une légion de démons déchaînés contre lui. Un malheureux moment avait empoisonné toutes ses espérances, et lui avait rendu la vie à charge... En disant ceci, ses bras retombèrent le long de son corps, ses traits s'altérèrent, et il resta immobile, dans l'attitude du désespoir.

Telle était l'histoire que M. Falkland avait à écouter. Quoique les incidents fussent pour la plupart fort différents de ceux que j'ai eu à rapporter, et qu'il y eût eu dans la rencontre de ces deux villageois beaucoup moins de politique et de talents déployés de part et d'autre, cependant, pour un homme dont l'esprit était fortement imbu de la première de ces

aventures, il y avait dans celle-ci beaucoup de traits propres à suggérer une ressemblance suffisante. Dans l'une comme dans l'autre, c'était un homme brutal et grossier que la bienveillance et la circonspection de son adversaire n'avaient pu fléchir, et qu'un coup soudain et terrible avait frappé au milieu de sa carrière. Cette analogie déchirait continuellement le cœur de M. Falkland. Dans un moment il tressaillait de surprise; dans un autre il changeait sans cesse de posture, comme quelqu'un qui ne peut plus résister au mal qui le presse. Ensuite on voyait ses muscles se tendre de nouveau pour se monter au ton de la patience la plus opiniâtre; mais, au milieu de l'inflexible immobilité de sa figure, j'aperçus une larme de douleur rouler dans ses yeux et s'échapper le long de ses joues. Il n'osait pas tourner ses regards du côté de la salle où j'étais, ce qui donnait à sa contenance un air d'embarras et de contrainte. Mais, quand l'accusé vint à parler de ses propres sentiments, qu'il se mit à peindre la profondeur et l'amertume de ses regrets pour une faute involontaire, M. Falkland ne put pas y tenir davantage; il se leva tout d'un coup et sortit brusquement de la salle avec tous les signes de l'horreur et du désespoir.

Cette circonstance fut assez indifférente pour l'affaire de l'accusé. Les parties restèrent environ une demi-heure à attendre. M. Falkland avait entendu lui-même ce qu'il y avait de plus essentiel dans les preuves. Cet intervalle écoulé, il envoya demander M. Collins hors de la salle. Les faits allégués par l'accusé étaient confirmés par beaucoup de témoins présents à l'événement. Il fut dit à l'assemblée que mon maître était indisposé, et en même temps la décharge de l'accusé fut prononcée. Néanmoins, à ce que j'appris par la suite, la vengeance du frère ne s'en tint pas là, et celui-ci trouva un magistrat ou plus scrupuleux, ou plus despotique, qui ordonna l'arrestation du prévenu.

Cette affaire ne fut pas plutôt terminée que je courus bien vite au jardin m'enfoncer dans un des bosquets les plus épais. Je sentais battre les veines de mon front ; j'étais haletant, et je ne me trouvai pas plutôt à l'abri de tous les regards, que mes pensées se firent passage malgré moi, et que dans un accès d'enthousiasme que je ne pouvais contenir : « Voilà, m'écriai-je, voilà le meurtrier. Les Hawkins étaient innocents ! j'en suis sûr ! je parierais ma vie ! tout est dit, tout est découvert ! coupable, coupable, sur mon âme ! »

Tandis que je marchais ainsi à pas précipités le long des allées les plus écartées, et que de temps en temps je donnais carrière au tumulte de mes pensées par des exclamations involontaires, il me semblait sentir s'opérer dans toute ma machine une révolution complète. Mon sang bouillonnait dans mes veines. J'éprouvais une espèce de transport que je ne pouvais définir. Quoique agité des plus vives émotions, je me sentais plus de dignité et d'importance, en même temps que j'étais plein d'énergie et brûlant d'indignation. Au milieu de la tempête de toutes ces passions, il me semblait que mon âme jouissait du calme le plus ravissant. Je ne saurais mieux exprimer l'état où je me trouvais en ce moment, qu'en disant que je n'avais jamais si parfaitement goûté la vie.

Cet état d'exaltation mentale dura pendant plusieurs heures, mais à la fin il s'apaisa, et fit place à la réflexion. Une des premières questions qui se présentèrent alors à moi fut celle-ci : *Que vais-je faire de cette connaissance que j'ai eu tant de désir d'acquérir ?* Je n'avais pas l'envie de devenir un délateur ; je sentais ce dont je n'avais eu auparavant aucune idée, c'est qu'il était possible d'aimer un meurtrier, et même,

comme je le jugeais alors, le plus criminel des meurtriers. Je trouvais que c'était le dernier degré de l'absurdité et de l'injustice de perdre un homme fait pour rendre à l'humanité les services les plus essentiels, et cela simplement parce qu'en revenant sur sa vie passée, il s'y trouvait une action qui, quelle qu'en pût être la gravité, n'en était pas moins aujourd'hui irréparable.

Cette réflexion me conduisit à une autre, à laquelle je n'avais pas pris garde d'abord. Si j'avais été d'humeur à me rendre dénonciateur, ce qui s'était passé ne constituait nullement un genre de preuve admissible devant une cour de justice. « Eh bien donc, ajoutais-je, s'il n'est pas de nature à être admis par un tribunal criminel, suis-je sûr qu'il soit tel que je puisse l'admettre pour moi-même ? A cette scène, dont je prétends tirer une aussi fatale conséquence, il y avait vingt personnes avec moi. Pas une d'elles n'a vu la chose sous le même jour que je l'ai vue. Toutes l'ont regardée comme une circonstance accidentelle et indifférente, ou bien ils l'ont trouvée suffisamment expliquée par les malheurs de M. Falkland et par son état d'infirmité. Renfermait-elle donc réellement une

telle étendue d'applications et de conséquences, qu'il n'y avait personne que moi qui eût eu le discernement de les apercevoir ? »

Mais tous ces raisonnements ne produisirent aucun changement dans ma façon de penser. Je ne pouvais, pendant tout ce temps, bannir une seule minute de mon esprit : « *M. Falkland est l'assassin ! Il est coupable ! je le vois, je le sens, j'en suis sûr !* » c'était ainsi qu'une inexorable destinée m'entraînait au précipice. L'état de mes passions dans leur marche rapide et progressive, l'ardeur et l'impatience de ce principe de curiosité qui dominait toutes mes pensées semblaient rendre inévitable la détermination à laquelle je m'arrêtais.

Pendant que j'étais au jardin, il survint un incident qui ne fit pas grande impression sur moi pour le moment, mais que je me rappelai quand le mouvement de mes idées fut un peu ralenti. Au milieu d'une de mes exclamations involontaires, et quand je me croyais absolument seul, il me sembla voir passer rapidement, à quelque distance de moi, comme l'ombre d'un homme qui cherchait à m'éviter. Quoique j'eusse à peine pu l'entrevoir, cependant il y avait quelque chose dans les circonstances du moment qui me fit croire que ce devait être M. Falkland.

La seule possibilité qu'il eût pu entendre les paroles qui m'étaient échappées me fit frissonner. Mais, tout alarmante que fût cette idée, elle n'eut pas cependant la force d'arrêter sur-le-champ le cours de mes réflexions. Néanmoins des circonstances subséquentes la rappelèrent encore à mon esprit. A peine me resta-t-il un doute sur la réalité quand je vis arriver l'heure du dîner, sans qu'il fût possible de trouver M. Falkland. Le souper et la nuit se passèrent de même. La seule conclusion qu'en tirèrent ses domestiques, c'est qu'il était allé, comme à son ordinaire, faire une de ses promenades mélancoliques.

CHAPITRE XVIII.

L'époque à laquelle cette histoire est maintenant arrivée paraît être vraiment l'instant critique qui décida du sort de M. Falkland. Les incidents se pressèrent les uns sur les autres. Le lendemain matin, sur les neuf heures, le bruit se répand que le feu était à l'une des cheminées de la maison. Rien de plus commun en

apparence qn'un tel accident; cependant l'incendie se manifestait avec tant de violence, qu'il paraissait évident que les flammes avaient gagné quelque poutre, imprudemment placée dans le bâtiment lors de sa construction. On craignit du danger pour la totalité de l'édifice. Ce qui rendait encore la confusion plus grande, était l'absence du maître, ainsi que celle de M. Collins, l'intendant. Tandis qu'une partie des gens de la maison était occupée à essayer d'éteindre le feu, il parut à propos que les autres se missent à transporter les meubles les plus précieux sur une pièce de gazon, dans le jardin. Je pris sur moi de donner quelques ordres dans cette circonstance, comme, dans le fait, mon emploi dans la maison semblait m'y autoriser, et comme on m'en jugeait d'ailleurs assez capable par mon intelligence et les ressources de mon esprit.

Après avoir indiqué quelques mesures générales, je pensai que ce n'était pas assez faire que de rester là pour surveiller et ordonner, mais que je devais contribuer de ma personne au travail qu'exigeait la conjoncture présente. Je sortis donc pour cela; et par je ne sais quelle secrète fatalité, mes pas se portèrent vers cette pièce particulière qui était à l'extrémité de la

bibliothèque. Arrivé là, comme je regardais autour de moi, mes yeux tombèrent tout à coup sur ce coffre dont j'ai parlé dans le premier chapitre de cette histoire.

Mon esprit était exalté au dernier degré. Il y avait dans l'appui de l'une des croisées de la chambre un ciseau et quelques autres outils de charpentier. Je ne sais quel moment de délire s'empara de moi tout à coup. C'était une impulsion trop forte pour pouvoir y résister. J'oubliai l'affaire pour laquelle j'étais venu, j'oubliai les gens de la maison et l'urgence du danger général. La chambre où j'étais aurait été tout enveloppée de flammes que j'en aurais fait de même. Je m'emparai d'un outil propre à mon dessein, je me mis à terre, et tentai bien vite l'ouverture de ce qui renfermait l'objet de mon ardente curiosité. Après deux ou trois efforts où toute l'énergie d'une passion indomptable se joignit à ma force physique, la garniture céda, le coffre s'ouvrit, et tout ce que je brûlais de voir et d'apprendre se trouvait déjà en ma puissance.

J'en étais à lever le couvercle, quand entra M. Falkland essoufflé, l'œil farouche et hagard. Il avait été ramené chez lui par la vue des flammes qu'il avait aperçues de fort loin. A

l'instant le couvercle m'échappe des mains et retombe. Il ne me voit pas plutôt que la rage étincelle dans ses regards. Il court à une paire de pistolets chargés qui étaient sur une table, en saisit un, et me le présente à la tête. Je vis son dessein, et m'esquivai pour l'éviter; mais, abandonnant sa résolution aussi rapidement qu'il l'avait formée, il court à la fenêtre et décharge le pistolet dans la cour. Il m'ordonne de sortir avec cet accent énergique et irrésistible qui lui était ordinaire; et moi, confondu déjà par la honte d'avoir été surpris dans une telle action, j'obéis sur-le-champ.

L'instant d'après, une partie considérable de la cheminée vint à s'écrouler avec fracas dans la cour, et une voix s'écria que le feu était plus violent que jamais. Ces circonstances eurent l'air de produire sur mon maître un effet machinal; après avoir fermé le cabinet, il paraît aussitôt en dehors de la maison, monte sur le toit et en un moment se montre partout où sa présence peut sembler nécessaire. Bientôt le feu fut totalement éteint.

Il serait difficile au lecteur de se former une idée de l'état où je me trouvais alors réduit. Ce que j'avais fait était en quelque sorte un acte de démence; mais quand j'y reportais ma pen-

sée, quel sentiment inexprimable que celui que j'éprouvais ! c'était un premier mouvement, une impulsion du moment, une aliénation d'esprit passagère ; mais que penserait M. Falkland de cette aliénation d'esprit ? Pour tout le monde, quelqu'un qui s'est une fois montré capable de se laisser aller à un pareil écart, doit paraître un homme dangereux; combien devrait-il donc le paraître aux yeux d'une personne dans la situation où était M. Falkland ! Tout à l'heure j'avais eu un pistolet appuyé sur mon front par une main décidée à terminer mon existence. A la vérité le moment était passé ; mais qui savait ce que l'avenir me réservait encore ? ne sentais-je pas sur ma tête la vengeance, l'insatiable vengeance d'un Falkland, d'un homme que mon imagination me représentait avec des mains teintes de sang, et avec un cœur familiarisé au meurtre et à la cruauté ? Quelles ressources n'avait-il pas dans son esprit si inventif et si entreprenant, ressources dorénavant conjurées pour ma ruine ! Tel était pourtant le terme de cette fatale et indomptable curiosité, de cette impulsion que je m'étais représentée comme si simple et si excusable.

Dans l'effervescence de la passion, je n'avais pas songé aux conséquences. J'étais comme au

sortir d'une rêve. Est-il donc dans la nature de l'homme de se précipiter de lui-même au fond des abîmes, ou de s'élancer sans hésiter au milieu des flammes? Comment était-il possible que j'eusse oublié un seul instant l'air si imposant, si menaçant, si terrible de Falkland, et la fureur implacable que j'allais exciter dans son âme? Il ne m'était pas entré dans l'esprit une seule idée sur ma sécurité à venir. J'avais agi sans le moindre plan. Je ne m'étais nullement occupé des moyens de cacher mon entreprise après qu'elle aurait été effectuée. Mais il n'était plus temps, une minute avait changé ma situation avec une promptitude dont les événements humains n'offrent presque pas d'exemples.

J'ai toujours été embarrassé de me rendre raison du mouvement qui m'entraîna ainsi à une action aussi monstrueuse. C'était une sorte de puissance secrète et sympathique. Par les lois de la nature un sentiment se perd dans un autre du même caractère. C'était la première fois que j'étais témoin des dangers d'un incendie. Tout était confusion autour de moi, et tout contribuait à jeter le désordre dans ma tête. Mon peu d'expérience me faisait regarder la situation

générale comme tenant du désespoir, et, par contagion, le désespoir s'était aussi emparé de moi. D'abord j'avais paru, jusqu'à un certain point, calme et recueilli; mais c'était encore de ma part un effort de désespoir; et, quand il fut épuisé, une sorte de démence instantanée lui avait succédé.

J'avais maintenant tout à craindre, et pourtant quel était mon crime? Il ne provenait d'aucun de ces principes qui excitent à juste titre l'aversion des hommes; ce n'était ni la soif des richesses, ni celle du pouvoir, ni la satisfaction des sens qui m'avaient fait agir. Mon cœur ne renfermait pas la moindre étincelle de malignité. J'avais toujours eu de la vénération pour l'âme sublime de M. Falkland; j'en avais encore. Une soif inconsidérée d'apprendre constituait toute mon offense. Cette offense toutefois était de nature à n'admettre ni rémission ni grâce. Cette cruelle époque a été la crise de ma destinée; c'est elle qui sépare ce que je pourrais appeler la partie offensive de ma vie d'avec cette défensive continuelle qui est ensuite devenue l'unique affaire du reste de mes jours. Mon offense fut courte, hélas! aucune intention sinistre ne l'aggrava; mais que

les terribles représailles qu'elle me coûte sont longues! Elles ne peuvent se terminer qu'avec ma vie.

L'état dans lequel je me trouvai, quand le souvenir de ce que j'avais fait revint se présenter à moi, ne me permettait pas de rien résoudre. Tout était chaos et incertitude au dedans de moi. L'effroi qui enveloppait toutes mes pensées ne leur laissait aucune activité. Je sentis que mes facultés intellectuelles m'avaient abandonné, que les ressorts de mon âme étaient paralysés, et que j'étais réduit à attendre en silence l'orage d'infortunes qui m'était réservé. J'étais comme un homme qui, frappé de la foudre et privé pour jamais de la force de se mouvoir, aurait encore néanmoins conservé le sentiment de son immobilité. Un désespoir mortel était la seule idée dont je fusse capable.

Telle était encore la situation de mon âme, quand M. Falkland m'envoya chercher. Ce message me tira de mon angoisse; en revenant à moi, j'éprouvai ces sensations de malaise et de dégoût qu'on pourrait supposer dans un homme qui reviendrait du sommeil de la mort. Je recouvrai par degrés la faculté de recueillir mes idées et de diriger mes pas. J'appris que M. Falkland s'était retiré dans sa chambre aus-

sitôt que le feu avait cessé. La soirée était déjà avancée quand il me fit appeler.

Je le trouvai avec tous les signes du dernier abattement, si ce n'est qu'un air de dignité calme et triste régnait dans tout son maintien. Pour le moment on n'y découvrait rien de sombre, d'altier ni de sévère. Lorsque j'entrai, il leva les yeux, et, voyant que c'était moi, il m'ordonna de fermer la porte en dedans. J'obéis; lui-même il fit le tour de la chambre et examina avec soin toutes les autres issues. Je tremblais de tout mon corps : je me disais en moi-même : « Quelle scène sanglante Roscius se prépare-t-il à jouer? »

« Williams, me dit-il d'un ton qui annonçait plutôt la douleur que le ressentiment, j'ai attenté à votre vie! je suis un misérable dévoué au mépris et à l'exécration des hommes! »

Il s'arrêta un moment avant de poursuivre en ces termes :

« S'il y a sur toute la terre un être capable de sentir plus vivement qu'un autre le mépris et l'exécration qui me sont dus, c'est moi-même. J'ai été longtemps dans un état de torture continuelle et livré à la plus affreuse démence. Mais je puis mettre un terme à cet état et à ses conséquences; au moins en ce qui regarde

mes relations avec vous, je suis déterminé à le faire. Je connais tout le prix qu'il y faut mettre et... et mon parti est pris.

» Je veux votre serment, ajouta-t-il, il faut vous engager par tout ce qu'il y a de plus sacré ciel et sur la terre, de ne jamais dévoiler ce que j'ai à vous dire.... » Il dicta la formule du serment, et je la répétai à contre-cœur. Je n'avais pas la force d'objecter un mot.

« Cette confidence, dit-il, c'est vous qui l'avez cherchée et non pas moi; elle m'est aussi odieuse qu'elle est dangereuse pour vous. »

Après ce préambule il fit une pause. Il eut l'air de se recueillir comme pour un grand effort de courage. Il s'essuya le visage avec son mouchoir. L'eau dont il était baigné n'était pas des larmes, mais de la sueur.

« Regardez-moi, observez-moi bien. N'est-il pas étrange qu'un être tel que moi conserve encore les traits d'une créature humaine? Je suis le dernier des scélérats. Je suis le meurtrier de Tyrrel, je suis l'assassin des Hawkins. »

Je tressaillis d'effroi, mais je gardai le silence.

« Quelle histoire que la mienne! insulté, déshonoré, couvert d'opprobre à la face d'une assemblée, je devins capable de tout acte de dés-

espoir. J'épiai le moment, je suivis M. Tyrrel hors de la salle, et, muni d'un couteau très-aigu qui se trouva sous ma main, j'allai derrière lui et le frappai au cœur. Le corps gigantesque de mon ennemi roula à mes pieds.

» Ce ne sont que les anneaux d'une même chaîne. Un outrage! un meurtre! Il fallut ensuite me défendre, il fallut débiter un mensonge assez bien ourdi pour qu'il pût en imposer à tous les hommes. Fut-il jamais de tâche plus pénible et plus insupportable?

» Jusque-là la fortune me secondait. Elle me favorisa par delà mes désirs : le soupçon fut écarté bien loin de moi; il fut jeté sur un autre; mais c'était encore ce qu'il m'était réservé de souffrir. D'où provinrent contre lui ces indices accidentels, ces traces de sang, ce couteau brisé, c'est ce que je ne saurais vous dire. Je suppose que par quelque hasard qui tient du prodige, il lui arriva de passer par là, et qu'il chercha à assister son persécuteur expirant. On vous a raconté l'histoire de Hawkins, vous avez lu une de ses lettres; mais vous ne connaissez pas la millième partie des preuves que j'ai eues de la simple et inaltérable droiture de son cœur. Son fils périt avec lui, ce fils dont il avait voulu conserver le bonheur et la vertu, au prix de

tout ce qu'il possédait, ce fils pour qui il avait affronté la misère, et pour qui il aurait donné cent fois sa vie... Non, jamais je ne saurais décrire les tourments que j'ai éprouvés.

» Et voilà donc ce que c'est qu'un gentilhomme!... un homme d'honneur! J'étais l'adorateur aveugle de la considération. Ma vertu, ma probité, la paix de mon âme, rien ne m'a coûté pour le sacrifier à cette insatiable idole; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est que rien de ce qui est arrivé n'a contribué le moins du monde à me guérir. Cet amour frénétique de l'honneur et de la considération, je le porte encore plus que jamais dans mon cœur; j'y tiendrai jusqu'au dernier souffle de ma vie. Quoique le plus noir des scélérats, je veux laisser après moi un nom sans tâche et partout honoré. Il n'y a pas de forfait si atroce, pas de scène de sang si horrible, que la poursuite de cet objet ne puisse me faire entreprendre. Il n'importe que ces choses vues de loin excitent mon aversion... Je suis sûr de ce que je dis; qu'on me mette à l'épreuve, je céderai. Je me méprise, je me déteste moi-même; mais c'est ainsi que je suis; les choses ont été trop loin pour reculer.

» Qu'est-ce qui me force á cette confidence?

Le soin de mon honneur. La vue d'un pistolet dans mes mains, d'un instrument de mort quelconque à ma disposition, me fait frémir; peut-être que le premier meurtre que j'aurai à commettre n'aura pas le succès des autres. Je n'avais plus d'autre alternative que de vous prendre pour confident ou pour victime. Il valait mieux vous confier la vérité tout entière, sous le sceau du secret, que de vivre dans une crainte continuelle de votre pénétration ou de votre témérité.

» Savez-vous ce que vous avez fait? Pour satisfaire une vaine fantaisie de curiosité, vous vous êtes vendu vous-même. Vous resterez à mon service; mais vous n'aurez jamais de part à mon affection. Je vous ferai du bien sous le rapport de la fortune, mais vous serez toujours l'objet de ma haine. Si jamais un mot inconsidéré vient à sortir de votre bouche, si jamais vous donnez lieu à mes soupçons ou à ma défiance, attendez-vous à l'expier par votre mort ou peut-être plus cher encore. Vous venez de conclure un marché terrible; mais il est trop tard pour reculer. Par tout ce qu'il y de plus sacré et de plus épouvantable au monde, songez à garder votre foi.

» Pour la première fois depuis plusieurs an-

nées, ma bouche vient de parler aujourd'hui d'après mon cœur; et dès ce moment tout commerce entre mon cœur et ma bouche est fermé pour jamais. Je n'ai pas besoin de pitié, je ne désire pas de consolation : environné d'horreurs comme je le suis, je saurai conserver jusqu'au bout la force de l'âme. Si j'eusse été réservé à d'autres destinées, j'avais des qualités faites pour soutenir une meilleure cause. Je puis être insensé, misérable, frénétique; mais même au milieu de mon délire je sais conserver ma présence d'esprit et ma prudence. »

Tel était le fond de cette histoire que j'avais tant désiré connaître; quoique pendant des mois entiers ce mystère eût été l'objet de toutes mes méditations, il n'y avait pas ici une syllabe qui ne fût venue à mon oreille avec toute la force de la nouveauté. « M. Falkland est un assassin! me disais-je, en sortant de cette conférence. (Cet effroyable nom d'assassin me glaçait le sang dans les veines.) Il a tué M. Tyrrel parce qu'il n'a pu se rendre maître de son ressentiment et de sa colère; il a sacrifié les deux Hawkins, le père et le fils, parce qu'il n'a pu supporter, à quelque prix que ce fût, de perdre publiquement l'honneur : comment me serait-il possible d'espérer de n'être pas tôt ou tard la

victime d'un homme aussi emporté et aussi inexorable dans ses passions? »

Mais malgré cette conclusion effrayante (conclusion qui contribue peut-être, de près ou de loin, pour les neuf dixièmes, à l'horreur que le vice inspire aux hommes), je ne pouvais m'empêcher de revenir de temps en temps à des réflexions d'une nature tout opposée. « M. Falkland est un assassin! reprenais-je. Il pourrait pourtant encore être le plus excellent des hommes, s'il voulait seulement se regarder comme tel. Suffit-il donc de nous juger nous-mêmes vicieux pour nous rendre vicieux ? »

Au milieu du désordre d'idées que me causait cette conviction affreuse, à laquelle, au milieu de tous mes soupçons, je n'avais jamais osé m'arrêter jusqu'alors, je trouvais encore de nouveaux motifs d'admirer mon maître. A la vérité, ses menaces étaient terribles; mais quand je réfléchissais sur mon procédé si offensant, si contraire à tous les principes de la société, si insolent et si dur, si insupportable pour un homme du rang de M. Falkland et dans une situation comme la sienne, j'étais encore surpris de sa patience. Il y avait bien, il est vrai, des raisons assez sensibles de ce qu'il

n'avait pas voulu prendre un parti extrême contre moi ; mais après tout, que sa conduite était calme et mesurée, que son langage était plein de modération, en comparaison des images sinistres que mon imagination s'était formées ! A cet égard, je me crus quitte pour un moment de tous les maux dont l'attente m'avait fait trembler, et je m'imaginai qu'ayant affaire à un homme aussi noble et aussi généreux que M. Falkland, je n'avais rien de rigoureux à craindre.

« C'est, me disais-je, une perspective effrayante qu'il veut tenir sans cesse devant mes yeux. Il croit que je ne suis retenu par aucun principe, que je suis insensible à l'excellence de ses qualités personnelles ; mais je veux qu'il reconnaisse qu'il s'est mépris sur mon compte. Jamais je ne ferai de mal à mon maître ; ainsi je ne l'aurai pas pour ennemi. Au milieu de toutes ses infortunes et de toutes ses fautes, je sens que je ne soupire qu'après son bien-être. S'il a été criminel, il faut l'imputer aux événements ; dans d'autres circonstances, les mêmes qualités l'auraient appelé, ou plutôt l'ont appelé de fait, aux actes de la plus sublime bienfaisance. »

Sans doute que mes raisonnements étaient

infiniment plus favorables à mon maître que ceux qu'on a coutume de faire en pareil cas sur les hommes désignés sous le nom de *grands criminels.* Il n'y a pas de quoi s'en étonner, si l'on considère que moi-même je venais de fouler aux pieds les limites du devoir, telles qu'elles sont établies dans la société, et que par conséquent je pouvais éprouver pour les autres coupables une commisération de sympathie. Ajoutez à cela que dans le principe M. Falkland m'était apparu comme une divinité bienfaisante. J'avais observé à loisir, et avec une attention minutieuse qui ne pouvait me tromper, les excellentes qualités de son cœur, et je lui trouvais l'esprit le plus accompli, sans nulle comparaison, que j'eusse jamais rencontré.

Mais, quoique la première impression de terreur qui m'avait frappé fût considérablement adoucie, ma situation ne laissait pas d'être encore fort misérable. Le contentement, le bien-être, cette douce insouciance de la jeunesse, m'avaient abandonné pour jamais. Une voix inexorable répétait sans cesse à mon oreille, comme à celle de Macbeth : *Plus de sommeil pour toi.* J'étais tourmenté par le poids d'un secret qui devait à jamais peser sur mon âme, et ce sentiment était pour moi la source d'une

mélancolie continuelle. Je m'étais rendu prisonnier, dans le sens le plus intolérable de ce mot, et cela pour des années, pour le reste de ma vie peut-être. En supposant même ma prudence et ma discrétion infaillibles, j'étais condamné à sentir constamment à mes côtés un inspecteur vigilant, infatigable, sans cesse éveillé par le cri de sa conscience coupable, sans cesse animé par le ressentiment des moyens inexcusables par lesquels j'avais arraché son affreux secret, et disposé au moindre caprice à prononcer en maître absolu sur tout ce que j'avais de plus cher. Ce n'est rien que la vigilance d'un despotisme public et organisé, comparée à celle qu'aiguillonnent ainsi les passions les plus actives d'une âme inquiète et jalouse. Je ne savais quel refuge implorer contre un pareil genre de persécution. Je n'osais ni fuir l'œil de mon observateur, ni rester exposé à sa dangereuse attention. A la vérité, je fus bercé d'abord jusqu'à un certain point par des idées de sécurité jusqu'au bord du précipice. Mais il ne se passa guère de temps sans que je fusse, à toute heure, averti de ma véritable position par mille circonstances. Parmi les plus mémorables sont celles que je vais rapporter.

CHAPITRE XIX.

Il n'y avait pas longtemps que M. Falkland m'avait fait cette fatale confidence, lorsque M. Forester, un frère aîné qu'il avait du côté de sa mère, vint faire une résidence de quelques jours dans notre maison. C'était une circonstance opposée aux habitudes et aux inclinations de mon maître. Comme je l'ai déjà dit, il avait rompu depuis longtemps tout commerce de visites avec ses voisins; il se refusait toute espèce d'amusement et de distraction. Il fuyait la société des hommes, et ne se trouvait jamais assez enseveli dans l'obscurité et la solitude. Pour un homme ferme dans ses résolutions, ce plan de conduite était, dans presque toutes les circonstances, d'une exécution assez facile; mais il n'était pas possible à M. Falkland d'éviter la visite de M. Forester. Ce gentilhomme arrivait du continent, où il avait fait un séjour de plusieurs années; il avait demandé à son frère un appartement jusqu'à ce que sa propre maison, qui était à trente milles de là, fût en état de le recevoir,

et il avait fait cette demande avec un ton d'assurance qui n'admettait guère la possibilité d'un refus. Tout ce que put dire M. Falkland, c'est que l'état de sa santé et de son humeur était tel qu'il avait à craindre qu'un séjour dans sa maison ne fût fort peu agréable à son frère; et de son côté, M. Forester, imaginant qu'un pareil genre d'indisposition était de nature à augmenter à proportion du peu de résistance qu'on lui opposait, espéra que sa compagnie engagerait M. Falkland à se relâcher de ses habitudes solitaires. M. Falkland n'insista plus; il n'aurait pas voulu marquer de froideur à un parent pour lequel il avait une estime particulière; et, gêné par la crainte de laisser entrevoir ses véritables motifs, il n'osa pas pousser plus loin ses objections.

Sous bien des rapports, M. Forester était l'opposé de mon maître. Son seul aspect indiquait la singularité de son caractère. Ses yeux étaient enfoncés sous un front proéminent et d'épais sourcils, son visage était court et angulaire, son teint basané et ses traits durs. Il avait beaucoup vu le monde; mais à en juger par la rondeur et la simplicité de ses manières, on aurait pu croire qu'il n'était jamais sorti du coin de son feu.

Son humeur était aigre et pétulante : on s'étonnait de le voir s'offenser tout à coup d'une bagatelle, et relever durement l'erreur qui le choquait, comme pour vous humilier, sans égard pour votre sensibilité. Dans ces cas-là, il regardait la peur d'une remontrance comme une lâcheté qu'il fallait étouffer sans ménagement et sans indulgence. Comme c'est l'usage chez les hommes, il s'était formé une manière de penser conforme à cette bizarrerie d'humeur. Il prétendait qu'on devait dissimuler l'affection qu'on avait pour quelqu'un de telle sorte qu'on lui rendît des services réels, mais en prenant bien garde de lui donner un avantage en trahissant la partialité qu'il inspirait. Sous cet extérieur peu engageant, M. Forester cachait un cœur bon et généreux. On le jugeait mal au premier abord ; mais il gagnait beaucoup à être connu. Alors sa rudesse ne paraissait plus qu'une habitude ; son bon sens et sa bienveillance l'emportaient sur ses défauts dans le souvenir de ses amis. Lorsqu'il daignait mettre de côté ses demi-phrases brusques et mordantes, sa conversation devenait facile, amusante et instructive ; il savait, par un heureux choix d'expressions, faire ressortir la finesse de son observation et la force de son jugement.

Les particularités du caractère de ce gentilhomme ne manquèrent pas de se manifester dans la nouvelle maison où il se trouva introduit. Étant naturellement fort sensible, il fut bientôt vivement touché de la situation malheureuse de son parent. Il fit tout ce qu'il put pour y porter remède ; mais il y avait de la rudesse et de la gaucherie dans ses tentatives. Il n'avait pas cette douce éloquence de l'âme, qui fût peut-être parvenue à arracher pendant quelques moments M. Falkland à ses angoisses. Il exhortait son hôte à se faire une raison, à s'armer de courage, à prendre le dessus sur le maudit démon qui le subjuguait. Le ton de ces exhortations ne trouvait pas de cordes à son unisson dans le cœur de M. Falkland. Il n'avait pas assez d'adresse pour faire pénétrer la conviction dans un jugement aussi fortement obsédé par l'erreur. En un mot, après avoir tenté sur ce cœur malade tout ce que sa tendresse put lui suggérer, il retira toutes ses batteries, en murmurant de son peu de succès, mais plutôt mécontent de l'impuissance de ses efforts que piqué de l'obstination de M. Falkland. Son affection pour celui-ci n'en souffrit aucune diminution, et il éprouvait une peine réelle de lui avoir fait si peu de bien. Dans cette rencontre,

les deux parties rendirent réciproquement justice à leur mérite respectif, en même temps que la disparité d'humeur s'opposait à ce qu'il pût en résulter le moindre effet. A peine y avait-il un seul point de contact dans leurs caractères. M. Forester n'était pas dans le cas de causer jamais à M. Falkland ce degré de plaisir ou de peine qui fait sortir l'âme de sa tranquillité, et peut lui faire perdre un moment l'empire d'elle-même.

Notre nouveau commensal était d'une humeur très-communicative, et singulièrement disposé à causer, toutes les fois qu'il n'avait ni interruption ni contradictions à redouter. Il ne tarda pas à sentir qu'il était chez nous tout à fait hors de son élément. M. Falkland s'était voué à une vie solitaire et contemplative. A l'arrivée de son parent, il s'était bien un peu contraint, quoique même alors son goût favori perçât à tout moment. Mais quand ils se furent vus pendant quelque temps, et qu'il fut bien évident que leur compagnie était, pour l'un comme pour l'autre, un fardeau plutôt qu'un plaisir, ils convinrent, par une sorte de convention tacite, de se laisser mutuellement en liberté de suivre leur inclination. Dans un sens, M. Falkland gagnait le plus à ce marché; il revenait

à ses habitudes, et agissait à peu près comme il aurait fait si M. Forester n'eût pas été au monde. Mais pour celui-ci, tout était perte; il avait tous les désavantages de la retraite, sans pouvoir, comme il aurait fait chez lui, s'entourer de ses sociétés et de ses amusements ordinaires.

Dans cette situation, il jeta les yeux sur moi. C'était sa maxime de faire tout ce que lui dictait sa volonté, sans s'embarrasser des usages du monde. Il ne voyait pas de raison pour qu'un paysan qui avait quelque éducation ne fût pas une aussi bonne compagnie qu'un grand seigneur, en même temps qu'il était pénétré cependant d'une vénération profonde pour les anciennes institutions. Réduit donc, comme il l'était, à user de toutes les ressources, il me trouva plus propre à ses vues qu'aucun autre des gens de la maison.

La manière dont il entama cette espèce de commerce entre nous ne laissa pas d'être assez caractéristique; et, quoique un peu brusque, elle portait l'empreinte de la véritable bonté. Son début eut tout l'air d'une boutade; mais il y avait quelque chose d'engageant dans cette rusticité même par laquelle il semblait vouloir descendre dans une classe au-dessous de la

sienne. J'avais besoin qu'il me fît des avances; lui-même avait aussi à prendre sur lui, non pas de mettre de côté la vanité aristocratique, car il n'en avait qu'une très-petite dose, mais de me faire la première ouverture, car il ne pouvait pas souffrir la gêne. Tout cela produisit un peu d'indécision et de désordre dans ses idées, et donna une allure originale à sa conduite.

De mon côté, j'étais loin d'être ingrat de la distinction qu'on me témoignait. Si mon esprit avait un peu perdu de son ressort et de sa vivacité, au moins la réserve qu'il avait fallu m'imposer ne portait-elle aucun mélange de misanthropie ni d'insensibilité. Cette réserve ne tint pas longtemps contre les attentions pleines de condescendance de M. Forester. Je me sentis par degrés plus rassuré, plus encouragé, plus confiant. J'avais un désir ardent de m'avancer dans la connaissance des hommes; et, quoique personne peut-être n'eût aussi chèrement payé ses premières leçons dans cette école, mon envie d'apprendre n'avait nullement diminué. M. Forester était la seconde personne que j'eusse vue qui me parût mériter l'analyse, et il me semblait presque aussi digne d'être étudié que M. Falkland lui-même. J'étais charmé de pouvoir m'arracher au tourment de mes pen-

sées, et les moments que je passais avec ce nouvel ami n'étaient pas empoisonnés par l'image des maux dont j'étais à toute heure menacé.

Avec de telles dispositions, j'étais ce qu'il fallait à M. Forester, un auditeur assidu et attentif. J'étais susceptible de vives impressions, et à mesure que mon âme les recevait, elles se manifestaient sensiblement dans mes traits et dans mes gestes. Les observations que M. Forester avait faites dans le cours de ses voyages, les opinions qu'il s'était formées étaient pour moi autant de sujets d'amusement et d'intérêt. Sa manière de raconter une histoire ou d'énoncer une idée était nette, expressive et originale ; le style de sa conversation avait quelque chose de singulièrement piquant, tout ce qu'il avait à me raconter me charmait : en retour, mon attention, ma curiosité et mon ingénuité me rendaient pour M. Forester un auditeur précieux. Il ne faut pas s'étonner si notre commerce devint de jour en jour plus intime et plus franc.

M. Falkland était destiné à être toujours malheureux, et on eût dit qu'il ne pouvait pas survenir un seul incident dont il ne sût extraire de quoi alimenter son incurable maladie. Excédé par une perpétuelle répétition des mêmes

impressions, tout ce qui était nouveau lui causait un dégoût invincible. La visite de M. Forester était pour lui un objet d'antipathie ; à peine pouvait-il le voir sans témoigner sa répugnance par un mouvement que celui-ci ne manquait pas d'apercevoir, mais qui n'excitait que sa pitié, parce qu'il l'attribuait à un effet de l'habitude et de la maladie. Cependant il n'y avait pas une des actions de M. Forester qui ne fût observée avec soin ; la plus indifférente était un sujet d'inquiétude. A peine les premières ouvertures d'une sorte d'intimité entre M. Forester et moi eurent-elles eu lieu, qu'elles firent naître vraisemblablement dans l'âme de mon maître un sentiment de jalousie. Dès lors il me fit entendre qu'il ne lui serait nullement agréable qu'il y eût trop de relations entre moi et son parent.

Que pouvais-je faire? Fallait-il s'attendre qu'à mon âge j'irais faire le philosophe, et m'appliquer sans cesse à plier tous mes penchants à une volonté étrangère. Quelle que fût l'imprudence que j'avais à expier, pouvais-je m'assujettir volontairement à une pénitence éternelle et me séquestrer moi-même de tout commerce avec les vivants? Pouvais-je repousser des avances dont la franchise était si bien à l'unis-

son de mon âme, et répondre par des froideurs à des démonstrations de tendresse dont mon cœur était ravi ?

Outre cela, j'étais fort mal préparé pour la soumission servile qu'exigeait M. Falkland. Dans les premières années de ma vie, j'avais été habitué à être à peu près mon maître. Quand j'étais entré au service de M. Falkland, mes habitudes personnelles avaient un peu cédé à la nouveauté de ma position, et les hautes qualités de mon protecteur avaient gagné toutes mes affections. A la nouveauté et à son influence avait immédiatement succédé la curiosité. La curiosité, tant qu'elle avait duré, avait été en moi un principe plus puissant que même l'amour de l'indépendance. J'aurais sacrifié à cette passion ma liberté et ma vie ; je me serais soumis à la condition d'un nègre des colonies ou aux tortures infligées par les sauvages de l'Amérique du Nord ; mais maintenant l'effervescence de la curiosité était passée.

Tant que les menaces de M. Falkland s'étaient bornées à des termes généraux, je les avais endurées. Je sentais toute l'inconvenance de l'action que j'avais commise, et ce sentiment me rendait soumis. Mais quand il alla plus loin, et en vint à me prescrire ma conduite article

par article, je sentis que ma patience était à bout. Dans la malheureuse situation où m'avait réduit mon imprudence, je commençais à voir l'avenir avec un nouveau degré d'alarme. M. Falkland n'était pas un vieillard; il jouissait d'une santé robuste, quoiqu'elle pût paraître altérée. Il pouvait vivre aussi longtemps que moi. J'étais son prisonnier, et quel prisonnier! Toutes mes actions étaient épiées, ainsi que tous mes gestes. Je ne pouvais faire un mouvement à droite ou à gauche, que l'œil de mon gardien ne fût ouvert sur moi : sa vigilance était une torture pour mon cœur. Il n'y avait pour moi plus de liberté, plus de gaieté, plus d'insouciance, plus de jeunesse. Était-ce là cette vie où j'étais entré avec des espérances si flatteuses? Devais-je passer mes jours dans cette sombre réclusion, comme un esclave dont la mort ou celle de son maître pouvaient seules briser les chaînes?

J'avais tout osé pour satisfaire une curiosité puérile et déraisonnable; j'étais déterminé à m'exposer avec non moins de résolution, s'il le fallait, pour la défense du premier bien de la vie. Au reste, j'étais disposé à traiter à l'amiable d'une conciliation de nos intérêts; je consentais volontiers à l'engagement que M. Fal-

kland n'aurait jamais rien à redouter de ma part; mais en revanche j'attendais aussi que je n'aurais à souffrir aucune usurpation sur mes droits, et qu'on me laisserait suivre la direction de mon propre jugement.

Je continuai donc à rechercher avec empressement la société de M. Forester; et c'est la nature d'une intimité qui ne va pas en déclinant d'augmenter toujours progressivement. M. Falkland en fit l'observation, et son trouble fut visible. Toutes les fois que je m'apercevais de ce trouble, et que j'en devinais la cause, je ne pouvais m'empêcher de témoigner quelque confusion; ce qui ne tendait nullement à soulager son mal. Un jour il me tira à part, et avec un regard à la fois mystérieux et terrible, il me parla ainsi :

« Jeune homme, j'ai un avis à vous donner. C'est peut-être la dernière fois que vous pourrez le recevoir. Je n'entends pas être toujours le jouet de votre simplicité et de votre inexpérience; je ne veux pas que votre faiblesse triomphe de ma force. Ne vous jouez point à moi. Vous ne vous doutez guère de l'étendue de ma puissance. Dans ce moment les piéges de ma vengeance vous environnent de toutes parts; ils vous enveloppent sans que vous puis-

siez les apercevoir, et ils vous saisiront au moment où vous vous croirez le plus à l'abri de leur atteinte. Vous n'êtes pas plus sous la main toute-puissante de Dieu que sous la mienne. Si vous risquez seulement de me toucher du bout du doigt, des heures, des mois, des années de tortures dont vous ne pouvez vous faire la moindre idée, seront le châtiment de votre témérité. Souvenez-vous-en. Je ne parle pas en vain. Il n'y a pas un mot de ce que je vous dis qui ne soit exécuté dans toute sa rigueur si vous osez me provoquer. »

On peut croire que ces menaces ne furent pas sans effet. Je me retirai sans rien dire. Toutes les facultés de mon âme se révoltaient contre le traitement que j'endurais, et pourtant je ne pus proférer un mot. Pourquoi ne pus-je pas exprimer tout ce dont mon cœur était plein, ou proposer le compromis dont j'avais projeté les articles ? Ce fut le défaut d'expérience et non de courage qui me réduisit au silence. Chacune des actions de M. Falkland portait un caractère nouveau, et je n'étais pas préparé à y répondre. Peut-être trouvera-t-on que le plus grand héros du monde est redevable de l'heureux à-propos de sa conduite dans toutes les circonstances à l'habitude qu'il a de rencontrer

des difficultés, et d'appeler promptement à soi toute l'énergie de son âme.

Je contemplais avec le plus grand étonnement les procédés de mon maître. Un sentiment d'humanité et de bonté générale était une des parties fondamentales de son caractère ; mais, à mon égard, ce sentiment était stérile et inactif. Son intérêt personnel exigeait qu'il se conciliât mon affection ; mais il aimait mieux me gouverner par la terreur, et me tenir sans cesse sous le regard de son infatigable inquiétude. Je méditais avec les sensations les plus tristes sur la nature de mon infortune. Je n'imaginais pas de créature humaine dans une position aussi digne de pitié que la mienne. J'étais comme si chacun des atomes qui me composaient eût eu une existence séparée, et que tous s'agitassent au dedans de moi. Je n'avais que trop de raison de croire que les discours de M. Falkland n'étaient pas de vaines paroles. Je connaissais son génie ; je sentais la force de son ascendant. Si j'en venais aux prises avec un tel homme, quel espoir avais-je de vaincre ? Si j'étais vaincu, quelle était la peine qui m'attendait ? Eh bien donc, le reste de ma vie sera dévoué au plus cruel assujettissement ! affreux arrêt ! Et s'il était ainsi, qui me garantirait contre les injus-

tices d'un homme défiant, capricieux et déjà criminel ? J'enviais le sort du malheureux attaché sur l'échafaud. J'enviais celui de la victime de l'inquisition au milieu des tortures. Au moins, m'écriai-je, ils savent ce qu'ils ont à souffrir; et moi, je ne puis que m'imaginer ce qu'il y a de plus épouvantable, et me dire ensuite : Le sort qui m'est réservé est pire encore que tout cela.

Heureusement pour moi, ces sensations n'étaient que passagères; la nature humaine ne pourrait pas supporter longtemps ce que j'éprouvais. Par degrés mon âme secoua son fardeau. L'indignation succéda aux émotions de la terreur. Les sentiments hostiles de M. Falkland excitèrent en moi des sentiments de même nature. J'étais déterminé à ne jamais me permettre contre lui un seul mot qui pût blesser sa réputation, bien moins encore à rien laisser percer du grand secret de sa vie. Mais en abjurant entièrement tout rôle offensif, je pris bien la résolution de me tenir ferme sur la défensive. A quelque prix que ce fût, je voulais conserver la liberté d'agir d'après les déterminations de ma volonté. Si je venais à avoir le dessous dans cet assaut, il me resterait au moins la consolation de penser que je m'étais com-

porté avec énergie. A mesure que je m'affermis dans cette détermination, je négligeai les petites attaques, afin de recueillir toutes mes forces, sentant la nécessité d'agir avec réflexion et avec une combinaison de mesures. Je composais sans cesse dans ma tête des plans pour ma délivrance ; mais je voulais surtout ne pas me décider sur le choix avec précipitation.

J'étais dans cet état d'irrésolution et d'incertitude quand M. Forester mit fin à son séjour. Il s'aperçut d'un changement étrange dans ma conduite à son égard, et il m'en fit des reproches avec sa manière franche et ouverte. Je ne lui répondis que par un coup d'œil morne et mystérieux, par un silence aussi triste qu'expressif. Il tenta de s'en expliquer avec moi ; mais je mettais autant de soin à l'éviter que j'avais mis auparavant d'empressement à le chercher; et, comme il me l'a dit depuis, il nous quitta frappé de l'idée qu'il y avait une mauvaise destinée attachée à notre maison, qui rendait malheureux tous ceux qui l'habitaient, sans qu'il fût possible à aucun observateur d'en pénétrer la cause.

CHAPITRE XX.

M. Forester nous avait quittés depuis trois semaines environ, lorsque M. Falkland m'envoya pour affaires à une terre qu'il possédait dans le comté voisin, à une cinquantaine de milles de sa résidence principale. La route conduisait dans une direction fort éloignée de la demeure de M. Forester. Je revenais de l'endroit où l'on m'avait envoyé, quand je me mis à repasser dans mon imagination toutes les circonstances de ma position actuelle, et, enseveli dans ces profondes méditations, je vins à perdre toute idée des objets qui m'environnaient. La première résolution à laquelle je m'arrêtai, ce fut d'échapper à la jalousie clairvoyante et au despotisme insupportable de M. Falkland; la seconde fut de mettre toute la prudence et la réflexion possibles pour me prémunir contre les dangers dont je prévoyais que ma tentative serait accompagnée.

Préoccupé de ces sujets de méditation, je me laissai conduire par mon cheval pendant un espace de plusieurs milles avant de m'apercevoir

que je m'étais tout à fait écarté de ma route. A la fin je revins à moi, et j'examinai tout ce qui m'entourait; mais je ne découvris aucun objet propre à me remettre sur la voie. De trois côtés je voyais la plaine s'étendre aussi loin que l'œil pouvait atteindre, et devant moi j'aperçus à quelque distance un bois assez considérable. A peine y avait-il une seule trace qui témoignât que cet endroit eût été fréquenté par une créature humaine. Le meilleur expédient qui se présenta à mon incertitude, ce fut de diriger mes pas vers le bois dont j'ai parlé, et ensuite de suivre du mieux que je pourrais les sinuosités de l'enclos. Par là je me trouvai, au bout de quelque temps, à l'extrémité de la plaine; mais je n'en étais pas moins embarrassé de savoir quelle route je devais choisir. Un ciel gris et nébuleux me dérobait le soleil; j'eus l'idée de longer toujours la lisière du bois, et je franchis avec quelques difficultés les haies et les autres obstacles qui se présentaient de temps en temps sur mon passage. J'étais morne et abattu; la tristesse du temps et la solitude qui m'environnaient influèrent sur la situation de mon âme. J'avais déjà fait beaucoup de chemin, et je me sentais accablé de faim et de fatigue, quand je vins à découvrir une petite auberge à

peu de distance. Je poussai jusque-là, et, après quelques informations prises, je trouvai qu'au lieu de suivre ma véritable route j'en avais pris une qui me conduisait plutôt à la demeure de M. Forester qu'à la nôtre. Je mis pied à terre, et j'allais entrer dans l'auberge, quand M. Forester lui-même s'offrit à ma vue.

Il m'aborda amicalement, m'invita à entrer avec lui dans la chambre qu'il venait de quitter, et s'informa du hasard qui m'avait amené dans cet endroit. Tandis qu'il me parlait, je ne pus m'empêcher de penser à la singularité des circonstances qui nous rapprochaient encore une fois, ce qui me fit naître une foule d'autres idées. M. Forester me fit apporter quelques rafraîchissements, et je m'assis. Pendant tout ce temps, une pensée me revenait toujours à l'esprit : « M. Falkland ne saura jamais rien de cette rencontre; voici une occasion qui se présente à moi; et si je n'en profitais pas, je mériterais tout ce qui pourrait m'en arriver. Je puis conférer avec un ami, un ami puissant, sans crainte d'être épié ou surveillé. »

Est-il surprenant que j'aie été tenté de m'ouvrir à lui, non pas sur le sort de M. Falkland, mais sur ma propre situation, et de prendre les conseils d'un homme de mérite et d'expé-

rience, quand j'avais, à ce qu'il me semblait, les moyens de le faire, sans entrer dans le moindre détail qui pût être injurieux à mon maître ?

M. Forester, de son côté, désirant vivement apprendre pourquoi je me croyais malheureux, et pourquoi, pendant les derniers jours de sa résidence chez son parent, j'avais évité sa compagnie avec le même soin que j'avais mis d'abord à la rechercher, je lui répondis qu'il ne pouvait attendre de moi, sur cet article, qu'une satisfaction assez imparfaite, mais que je lui donnerais avec plaisir tous les éclaircissements qui étaient en mon pouvoir. « Le fait est, poursuivis-je, que, pour certaines raisons, il m'est impossible d'avoir un seul moment de tranquillité, tant que je serai sous le même toit que M. Falkland. C'est une matière que j'ai retournée cent fois dans ma tête en tous sens, et je suis à la fin convaincu que je me dois à moi-même de me retirer de son service. » J'ajoutai que je me doutais bien que, par cette demi-confidence, je m'exposais à me voir désapprouvé plutôt que soutenu par lui. « Mais je suis persuadé, lui dis-je, que, si vous pouviez tout connaître, quelque étrange que ma conduite pût vous paraître, vous applaudiriez à ma réserve. »

Il parut rêver pendant un moment à ce que je venais de lui dire, et puis me demanda quelle raison j'avais de me plaindre de M. Falkland? Je répliquai que je conservais le plus profond respect pour mon maître, que j'admirais ses rares et excellentes qualités, que je le regardais comme né pour le bonheur de l'espèce humaine, que je serais à mes propres yeux le dernier des hommes si je me permettais un seul mot qui fût à son désavantage; mais que tout cela ne servait à rien, que je ne pouvais lui convenir, que peut-être je ne valais pas assez pour lui, et qu'enfin, quoi qu'on pût dire, j'étais certain d'être toujours malheureux tant que je resterais dans sa maison.

J'observai que M. Forester m'examinait avec beaucoup de curiosité et de surprise; mais je ne crus pas à propos de paraître y faire attention. Revenu à lui-même, il me demanda pourquoi, la chose étant ainsi, je ne quittais pas son service. Je lui répondis qu'il touchait là le point qui contribuait le plus de tous au malheur de ma position, que M. Falkland n'ignorait pas combien mon sort actuel me déplaisait : peut-être lui paraissais-je déraisonnable, injuste; mais je savais très-bien qu'il n'en viendrait jamais à donner son con-

sentement à ce que je m'en allasse de chez lui.

M. Forester m'interrompit alors, et me dit en souriant que je me créais des fantômes et que je m'exagérais mon importance, ajoutant qu'il se chargerait de lever la difficulté, ainsi que de me procurer une place qui me fût plus agréable. Son offre m'alarma sérieusement. Je répliquai que je le suppliais de ne songer pour rien au monde à s'ouvrir sur ce sujet à M. Falkland. J'ajoutai que peut-être ne faisais-je que montrer ma faiblesse; mais qu'en réalité, très-peu au fait du monde, et malgré toute ma répugnance à garder ma place, je craignais de m'exposer, de propos délibéré, au ressentiment d'un homme aussi puissant que M. Falkland; quant à lui, je ne lui demandais qu'un conseil et l'espoir de sa protection en cas d'événement imprévu; avec un tel encouragement je pourrais me hasarder à suivre mon penchant et faire un effort pour recouvrer ma tranquillité.

Après que je me fus ainsi ouvert à ce généreux ami autant que je pouvais le faire sans manquer aux convenances et sans compromettre ma propre sûreté, il resta quelques moments en silence et parut réfléchir profon-

dément. A la fin, m'adressant la parole avec un air de sévérité qui ne lui était pas ordinaire : « Jeune homme, me dit-il, j'ai peur que vous ne fassiez pas assez d'attention à la nature des choses que vous venez de me dire. Il y a là du mystère ; il y a quelque chose que vous ne pouvez pas prendre sur vous de me déclarer ; croyez-vous pouvoir ainsi obtenir la faveur d'un homme qui se respecte? Vous prétendez faire une confidence, et vous me racontez une fable qui n'a pas le sens commun. »

Je répondis que, quelle que pût être sa prévention, j'étais forcé de m'y soumettre ; mais que la droiture de son cœur me faisait espérer qu'il interpréterait favorablement ma réticence.

M. Forester continua : « En vérité, c'est comme cela : fort bien, je vous répète que je suis l'ennemi de tout détour et de tout déguisement. Voyez, jeune homme, je sais les choses de ce monde un peu mieux que vous. Parlez, ou ne comptez que sur mon mépris. »

— Monsieur, répondis-je, ce n'est qu'après y avoir bien réfléchi que je vous parle ainsi. Je vous ai fait connaître la résolution que j'ai prise, et, quelles qu'en soient les conséquences, je ne dois pas m'en départir. Si, dans le mal-

heur que j'éprouve, vous me refusez vos secours, tout est dit; cette ouverture de ma part ne m'aura servi qu'à vous déplaire et à vous donner de moi une mauvaise opinion.

— Non, non, reprit-il, tout n'est pas dit pour cela. Vous avez une fort mauvaise tête, et il faut que j'aie l'œil sur vous. Ma confiance a été fort mal placée; mais je ne vous abandonnerai pas pour cela. La balance penche encore pour vous. Combien de temps cela sera-t-il? c'est ce que je ne saurais dire. Je ne m'engage à rien; mais j'ai pour règle d'agir exactement comme je sens. Je ferai donc pour le moment ce que vous désirez de moi : Dieu veuille que ce soit pour le mieux. Soit à présent, soit dans un autre temps, je vous recevrai dans ma maison avec l'espoir que je n'aurai pas lieu de m'en repentir, et que tout ceci s'éclaircira aussi favorablement que je peux le désirer. »

Nous en étions ainsi à traiter cette matière si importante pour ma tranquillité avec tout l'intérêt qu'elle méritait, quand un événement, le plus cruel de tous ceux que j'aurais pu redouter, vint nous interrompre. Sans se faire annoncer, et comme si la foudre l'eût lancé sur nous, M. Falkland parut dans la chambre. J'appris ensuite que M. Forester était venu jus-

qu'à cet endroit pour aller à la rencontre de M. Falkland, avec lequel il avait rendez-vous à la poste voisine. M. Forester avait été retenu dans l'auberge où nous étions par notre conversation, qui lui avait fait un moment oublier son rendez-vous, tandis que M. Falkland, ne le trouvant pas au lieu indiqué, était toujours venu en avant sur la route de la maison de son frère. Mais, pour moi, cette rencontre était alors la chose la plus inexplicable du monde.

En un instant je prévis l'affreuse complication de malheurs que renfermait cet événement. Aux yeux de M. Falkland, l'entrevue que je venais d'avoir avec son parent devait paraître l'effet non du hasard, mais d'un projet concerté. J'étais entièrement hors de la route du lieu où il m'avait envoyé, et dans un chemin qui conduisait directement à la maison de M. Forester. Que devait-il penser de ceci? Pour quel motif me pouvait-il supposer en cet endroit? La vérité, c'est-à-dire que j'étais venu là sans dessein et simplement parce que je m'étais égaré, aurait paru le mensonge le plus impudent qu'on eût jamais inventé.

Me voilà donc pris sur le fait, et en relation avec l'homme dont la société m'avait été si sévèrement interdite. Mais, dans la circonstance,

cette relation avait un caractère bien différent de celle qui avait déjà causé tant d'inquiétudes à M. Falkland. Alors elle avait lieu ouvertement et sans mystère; ainsi la présomption était qu'elle n'avait pour objet rien qui fût dans le cas d'être caché. Mais l'entrevue actuelle, en la supposant concertée, avait non-seulement toutes les apparences d'être clandestine, mais devait doublement me compromettre auprès de mon maître. C'était avec les plus terribles menaces qu'une relation avec M. Forester m'avait été défendue, et M. Falkland n'ignorait pas quelle profonde impression ces menaces avaient faite sur mon imagination. Ainsi une telle rencontre ne pouvait pas avoir été concertée pour un objet ordinaire. Tel était mon crime; telle était l'angoisse affreuse que devait causer ma présence en ce lieu; je pouvais bien supposer que la peine qui m'était réservée y serait proportionnée. Les menaces de M. Falkland retentissaient encore à mon oreille, et j'étais dans un vrai transport de terreur.

La conduite du même homme est souvent si variable selon les circonstances, qu'elle est difficile sinon impossible à expliquer. Dans cette crise si terrible pour lui, M. Falkland ne parut pas le moins du monde irrité. Il me re-

garda étonné et muet; mais la minute d'après, pour ainsi dire, il fut parfaitement calme et maître de lui-même. S'il en eût été autrement, je ne doute pas que je n'eusse osé entamer une explication, et y mettre tant de franchise et d'assurance, qu'elle n'eût pu produire qu'un très-bon effet pour moi. Mais, dans cet état de choses, je me laissai subjuguer; je cédai, comme j'avais déjà fait, à l'influence accablante de la surprise. A peine osais-je respirer, étourdi et inquiet. M. Falkland, tranquillement, m'ordonna de retourner au logis et de prendre avec moi le valet qu'il avait amené avec lui. J'obéis sans dire un mot.

J'ai su par la suite qu'il avait questionné M. Forester sur les moindres circonstances de notre rencontre, et que celui-ci, voyant que le fait était découvert, se laissa aller à cette habitude de franchise si difficile à contraindre pour un caractère loyal, et raconta à M. Falkland tout ce qui s'était passé, sans taire même les observations que ma confidence lui avait fait faire. M. Falkland avait répondu à cette communication par un silence étudié et équivoque, qui ne m'avait été nullement favorable dans l'esprit déjà prévenu de M. Forester. Ce silence était en partie une suite de l'état d'in-

certitude et d'anxiété où il était; peut-être aussi était-il en partie calculé pour l'effet qu'il devait naturellement produire; M. Falkland n'étant nullement éloigné d'encourager des préventions contre la réputation d'un homme qui pouvait quelque jour attaquer la sienne.

Quant à moi, je repris le chemin du logis, car il n'y avait pas à résister. M. Falkland, avec un dessein auquel il avait su donner adroitement l'apparence d'un hasard, avait eu soin d'envoyer avec moi un garde pour accompagner son prisonnier. Il me semblait que j'étais conduit à l'une de ces forteresses fameuses dans l'histoire du despotisme, où le sort de la malheureuse victime reste inconnu pour jamais; et quand j'entrai dans ma chambre, je me regardai comme dans un cachot. Je songeai que j'étais à la merci d'un homme furieux de ma désobéissance et rendu cruel par des homicides successifs. Quelquefois je m'étais bercé des plus brillantes chimères; j'avais rêvé les plaisirs, l'autorité, les honneurs m'environnant au milieu de ma carrière. Eh! qui n'en a fait autant? surtout quand on est né avec une imagination aussi active et une âme aussi ardente que la mienne. Ces riantes perspectives se fermaient pour jamais; je tombais à l'entrée de cette car-

rière que j'avais parcourue si longtemps en imagination, avec d'inexprimables délices; ma mort pouvait n'être différée que de quelques heures. J'étais la victime sacrifiée au tourment d'une conscience coupable; j'allais être effacé de la liste des vivants, et mon sort resterait enseveli dans un secret éternel; l'homme qui allait ajouter mon homicide à tous ses crimes passés, se montrerait le lendemain au public, et recevrait encore les applaudissements et les témoignages de l'admiration des hommes.

Au milieu de toutes ces épouvantables images, une idée vint adoucir un peu mes souffrances; c'était le souvenir de cette tranquillité si étrange et si inexplicable qu'avait montrée M. Falkland au moment où il m'avait découvert en tête-à-tête avec M. Forester. Ce n'est pas que j'y fusse trompé; je savais fort bien que ce calme était passager et qu'il serait suivi d'une tempête horrible. Mais un homme poursuivi par des terreurs telles que les miennes, s'accroche au moindre roseau. Je me dis à moi-même que plus cette tranquillité devait être d'une courte durée, plus il fallait se hâter d'en profiter. Je ne pouvais pas supporter l'idée que ce serait peut-être par faute d'activité ou de hardiesse de ma part que mes craintes viendraient à se réa-

liser. En un mot, par la raison même que je redoutais déjà la vengeance de M. Falkland, je pris la résolution de risquer la possibilité de la rendre encore plus implacable et de terminer tout d'un coup mes affreuses incertitudes. Ajoutez que j'avais déjà fait part à M. Forester de la position où j'étais, et qu'il m'avait donné une assurance positive de sa protection. Cette pensée revenait volontiers à mon esprit, qui y puisait encore de l'encouragement et de la consolation dans ma situation désespérée. Poussé par ces réflexions, je me mis à écrire la lettre suivante à M. Falkland, sans penser que s'il méditait contre moi quelque vengeance tragique, une semblable lettre ne pouvait que l'y exciter encore davantage :

« Monsieur,

» J'ai formé le projet de quitter votre ser-
» vice; c'est une mesure que nous devons tous
» les deux désirer. Alors je redeviendrai, comme
» il est juste, maître de mes actions; et vous,
» vous serez délivré de la présence d'une per-
» sonne dont vous ne supportez la vue qu'avec
» répugnance.

» Pourquoi voudriez-vous m'assujettir à une
» punition éternelle? Pourquoi voudriez-vous

» étouffer dans la souffrance et le désespoir » toutes les espérances de ma jeunesse? Con- » sultez les principes d'humanité qui ont mar- » qué le cours de toutes vos actions, et que je » ne sois pas, je vous en supplie, l'objet d'une » rigueur inutile. Mon cœur est pénétré de re- » connaissance pour toutes vos bontés. Pardon- » nez à mon sincère repentir les fautes de ma » conduite. Je regarde le traitement que j'ai » reçu dans votre maison comme une suite » presque continuelle de bienfaisance et de gé- » nérosité. Je n'oublierai jamais les obligations » que je vous ai, et jamais je ne serai ingrat.

» Je demeure, monsieur,

» Votre très-reconnaissant, très-
» respectueux et très-dévoué
» serviteur,

» CALEB WILLIAMS. »

Ce fut ainsi que j'employai la soirée d'un jour à jamais mémorable dans l'histoire de ma vie. M. Falkland n'étant pas encore rentré, quoiqu'on l'attendît d'un moment à l'autre, j'eus l'idée de me servir du prétexte de la fatigue pour éviter une entrevue avec lui. Je me mis au lit. Le lendemain matin j'appris qu'il n'était revenu que fort tard, qu'il m'avait fait deman-

der, et qu'ayant su que j'étais au lit, il n'en avait pas dit davantage. Assez satisfait de ce rapport, je descendis à la salle du déjeuner, où je restai quelque temps à arranger des livres et à terminer quelques autres petites occupations, en attendant que M. Falkland parût. Au bout de quelques minutes, je reconnus son pas que je distinguais à merveille, dans le corridor du salon. A l'instant même il s'arrêta, et je l'entendis qui parlait à quelqu'un, d'un ton assez délibéré, quoiqu'en baissant un peu la voix; mais, par mon nom qu'il répéta à plusieurs fois, je compris qu'il s'informait de moi. Alors, conformément au plan auquel j'avais cru devoir m'arrêter, je posai ma lettre sur la table à l'endroit où il avait coutume de s'asseoir, et je sortis par une porte au moment où il entrait par l'autre. Cela fait, je me retirai, dans l'attente de l'événement, dans une petite pièce qui formait cabinet au bout de la bibliothèque, et où je me tenais assez souvent.

Il n'y avait que trois minutes que j'y étais quand j'entendis la voix de M. Falkland qui m'appelait. Je vins à la bibliothèque, où il était. Il avait l'air d'un homme qui médite quelque acte terrible, et qui cherche à se donner un extérieur d'indifférence et d'insensibilité. J'é-

prouvai à cet aspect une sensation d'horreur inexprimable et une fatale anxiété : « Voici votre lettre, dit-il en la jetant. Mon garçon, continua-t-il, je crois que vous m'avez montré à peu près tous vos tours, et que la farce est bientôt à sa fin. Avec vos singeries et vos absurdités, vous m'avez pourtant appris quelque chose; c'est qu'au lieu de m'en tourmenter comme j'ai fait, je ne broncherai pas, à présent, plus qu'un éléphant. Je vous écraserai avec la même indifférence que j'aurais à l'égard de tout autre insecte qui troublerait ma tranquillité.

» Je ne sais ce qui a donné lieu à votre entrevue d'hier avec M. Forester; c'est peut-être hasard ; mais, quoi qu'il en soit, je ne l'oublierai pas. Vous m'écrivez ici que vous avez envie de quitter mon service. A cela, ma réponse est bientôt faite : vous ne le quitterez qu'avec la vie. Si vous en faites seulement la tentative, c'est une sottise que vous aurez à maudire tant que vous existerez. C'est là ma volonté ; il n'y a pas à résister. Le moment où vous me désobéirez sur cet article, comme sur tout autre, sera celui qui mettra fin pour jamais à vos extravagances. Il se peut que votre situation soit très-misérable ; c'est votre affaire. Tout ce

que je sais, c'est qu'il ne tient qu'à vous d'empêcher qu'elle devienne pire : il n'y a ni chance ni temps qui puisse la rendre meilleure.

» N'allez pas croire que j'aie peur de vous. Je porte une armure contre laquelle tous vos traits sont impuissants. J'ai creusé un abîme sous vos pas, et de quelque côté que vous veuillez remuer, en avant ou en arrière, à droite ou à gauche, il est tout prêt à vous engloutir. Si une fois vous y tombez, vous pourrez appeler à vous si haut qu'il vous plaira, il n'y aura pas d'homme sur terre qui entende vos cris; arrangez une histoire; — quelque plausible, quelque vraie même qu'elle soit, le monde entier vous aura en exécration comme un vil imposteur. Votre innocence ne vous servira de rien; je me ris d'une aussi faible défense. C'est moi qui vous dis cela; vous pouvez m'en croire. Est-ce que vous ne savez pas, misérable, » ajouta-t-il en changeant de ton tout à coup et en frappant la terre avec furie, « que j'ai juré de conserver à tout prix ma réputation, qui m'est plus chère que l'univers et tous ses habitants pris ensemble? Et vous avez cru pouvoir y toucher! Allez, méchant reptile, cessez de lutter contre un pouvoir insurmontable. »

Cette phase de mon histoire est celle sur la-

quelle je réfléchis avec moins de complaisance. Comment se fit-il que je fus encore une fois entièrement subjugué par le ton impérieux de M. Falkland, et que je n'eus pas la force de proférer un mot? Le lecteur aura occasion de s'apercevoir par la suite, en beaucoup de circonstances, que je ne manquais ni de facilité pour imaginer des ressources, ni de courage pour entreprendre ma justification. La persécution a donné à la fin de la fermeté à mon caractère, et elle m'a appris à me comporter en homme. Mais dans la circonstance actuelle, je fus étourdi, confondu, muet d'effroi et d'irrésolution.

Le discours que je venais d'entendre était dicté par un véritable délire, et il fit naître en moi un transport du même genre. Il me détermina à faire la chose même qu'on m'interdisait avec des menaces si redoutables, et à fuir sur-le-champ de la maison de mon maître. Je ne pouvais pas m'expliquer avec lui ; je ne pouvais pas non plus endurer le joug honteux qu'il m'imposait. Ce fut en vain que la raison vint à mon secours, et m'avertit de la témérité d'une mesure prise sans maturité et sans préparation. La raison n'avait plus de pouvoir sur mon âme. Il me semblait que je pouvais froidement exa-

miner toutes les objections et tous les arguments pour et contre mon projet, apercevoir de quel côté se trouvaient la prudence, la vérité, le sens commun, mais que j'étais forcé de dire encore : je suis entraîné par un maître plus énergique et plus puissant que vous.

Je ne fus pas longtemps à exécuter ce que j'avais si promptement résolu. Je fixai le soir même pour l'époque de mon évasion. J'avais peut-être, même dans un intervalle aussi court, le temps suffisant pour délibérer. Mais toute réflexion était inutile ; mon parti était pris, et chaque moment qui s'écoulait ne faisait qu'ajouter à l'impatience inexprimable avec laquelle je brûlais de me mettre en liberté. L'emploi de toutes les heures était arrêté régulièrement dans la maison ; et celle que je choisis pour mon entreprise, ce fut une heure du matin. Je descendis tranquillement de ma chambre, une lampe à la main ; je suivis un passage qui conduisait à une petite porte donnant sur le jardin ; ensuite je traversai le jardin jusqu'à une barrière qui séparait une allée d'ormes et un sentier du dehors de la maison.

A peine pouvais-je en croire ma bonne fortune quand je vis l'exécution de mon projet aussi avancée, sans qu'il se fût présenté le

moindre obstacle. Les images terribles que les menaces de M. Falkland me mettaient sans cesse devant les yeux me faisaient craindre de me voir arrêté et découvert à chaque pas, quoique la passion qui m'entraînait me fît toujours avancer avec la résolution du désespoir. Apparemment qu'il comptait trop sur l'effet de l'avertissement qu'il venait de m'intimer d'un ton si impérieux et si significatif pour juger nécessaire de prendre quelques précautions contre un pareil événement. Quant à moi, ravi de la manière favorable dont s'était terminée ma sortie, j'en tirai un excellent augure pour le succès de mon entreprise.

CHAPITRE XXI.

Le premier plan qui m'était venu à l'idée, c'était de gagner la grande route la plus voisine, et de prendre le premier carrosse public allant à Londres. J'imaginai que je serais là plus à l'abri des recherches, si la vengeance de M. Falkland le portait à me poursuivre, et je ne doutai pas de trouver bientôt parmi les ressources

multipliées de la capitale une manière avantageuse de placer ma personne et mes talents. Dans mon arrangement, je réservais M. Forester comme une dernière ressource, à laquelle je n'aurais recours que dans le cas où j'aurais besoin d'une protection directe contre les traits du pouvoir et de la persécution. Ce qui me manquait surtout, c'était cette expérience du monde qui peut seule nous rendre féconds en ressources ou au moins nous rendre capables de faire une juste comparaison entre celles qui s'offrent à nous.

Après avoir fait mon plan, le cœur rempli de joie, je poursuivis le sentier détourné où je me trouvais poussé. Il faisait une nuit fort sombre, et il tombait une petite pluie très-fine; mais à peine m'en apercevais-je; jamais le ciel ne m'avait paru si serein et si brillant. Mes pas touchaient à peine la terre. « Je suis libre, me répétais-je mille fois à moi-même. Qu'ai-je à démêler à présent avec les dangers et les alarmes? Je sens que je suis libre; je sens que je resterai toujours libre. Y a-t-il une puissance capable de retenir dans les chaînes une âme ardente et déterminée? Y a-t-il une puissance qui ait le droit d'infliger la mort à un homme, quand toutes les facultés de son être lui com-

mandent de vivre ? » Je ne reportais plus qu'un œil d'horreur et d'indignation sur le honteux assujettissement dans lequel j'avais été tenu. Je ne sentais pas de haine contre l'auteur de mes infortunes ; je puis le dire : la justice et la vérité ne me désavoueront pas ; je n'éprouvais que de la pitié pour la cruelle destinée à laquelle il semblait condamné. Mais ce n'était qu'avec un dégoût inexprimable que je pensais à ces erreurs qui font que chaque homme est réservé à être plus ou moins esclave ou tyran. Je ne pouvais revenir de l'aveuglement du genre humain, de ce qu'il ne se levait pas tout entier pour secouer le joug insupportable de la misère et de l'ignominie. Quant à moi, je pris bien la résolution (et c'est une résolution à laquelle je n'ai jamais entièrement manqué) de me tenir toujours hors de cet odieux théâtre, et de ne jamais remplir le rôle d'opprimé ni d'oppresseur.

Pendant tout le cours de cette expédition nocturne, mon esprit demeura dans l'enthousiasme, plein de hardiesse et de confiance, accessible seulement à ce qu'il fallait de crainte pour le tenir dans une douce émotion, mais non pour produire rien de pénible ou de douloureux. Après trois heures de marche j'arrivai sans accident au village où je comptais prendre une

place dans la voiture publique pour la capitale. Si matin, tout était tranquille, aucun son provenant de créature humaine ne frappa mon oreille. Ce ne fut qu'avec grande difficulté que je parvins à mè faire introduire dans la cour d'une auberge, où je trouvai un garçon d'écurie qui pansait ses chevaux. Je reçus de lui l'information peu agréable que, la diligence ne passant par cet endroit que trois fois par semaine, on ne l'attendait pas avant le lendemain six heures du matin.

Cette nouvelle commença à rabattre un peu le transport d'ivresse auquel j'étais livré depuis l'instant où j'avais quitté la maison de M. Falkland. Toute ma fortune en argent comptant montait à environ onze guinées. J'en avais bien à peu près cinquante de plus qui m'étaient venues de la succession de mon père ; mais cette somme était placée de manière à n'être pas à ma disposition pour l'instant, et je doutais même si je ne ferais pas mieux au bout du compte d'y renoncer tout à fait que de m'exposer en la réclamant à laisser un fil à mon persécuteur pour suivre mes traces, ce que j'avais le plus à redouter au monde. Il n'y avait rien que je désirasse aussi ardemment que d'anéantir tout moyen de communication entre nous pour l'a-

venir, de manière qu'il ne sût pas même si j'existais encore, et que de mon côté je n'entendisse pas seulement prononcer un nom si fatal à mon repos.

Dans l'état où étaient mes affaires, je sentis que la frugalité n'était pas une vertu à négliger, hors d'état, comme je l'étais, de prévoir les retards ou les obstacles qui pourraient contrarier mes projets quand une fois je serais arrivé à Londres. Pour cette raison et pour d'autres encore, je crus devoir persister dans mon premier plan de voyager par la diligence; la seule chose qui me restait à régler, c'était de savoir comment je m'arrangerais pour qu'un délai de vingt-quatre heures ne devînt pas pour moi, par quelque fâcheuse rencontre, une nouvelle source de calamités. Il n'était nullement prudent de passer tout ce temps au village où je me trouvais; il ne me semblait même pas à propos de l'employer à continuer mon chemin à pied sur la grande route. En conséquence je me décidai à faire un circuit, dont la direction semblait d'abord s'écarter beaucoup de l'itinéraire que je projetais, mais qui, me jetant tout d'un coup dans un autre chemin de traverse, me ferait gagner, à la chute du jour, une ville

de marché plus voisine de douze milles de la capitale.

Après avoir ainsi fait mon arrangement pour la journée, et m'être bien convaincu que c'était le plus convenable pour la circonstance, je chassai de mon esprit toutes mes inquiétudes, et je me laissai aller à tous les différents sujets de distraction qui s'offraient à moi. Je m'arrêtais ou bien je poursuivais ma route, suivant l'impulsion du moment. Tantôt, couché sur une butte de terre, je restais plongé dans une douce rêverie; tantôt j'examinais en détail les différents aspects qui se succédaient les uns aux autres. Les brouillards du matin se dissipèrent, et firent place à un ciel pur. Avec cette souplesse d'imagination qui caractérise si bien la jeunesse, j'oubliai en un instant les alarmes qui étaient depuis longtemps mes compagnes inséparables, et je vis l'avenir se déployer devant moi sous mille formes toujours nouvelles. A peine si, dans tout le cours de mon existence, j'ai passé une journée de jouissances plus délicieuses et plus variées.... Contraste marqué et peut-être salutaire avec les terreurs qui l'avaient précédée et les scènes qui devaient la suivre.

J'arrivai le soir au lieu de ma destination;

je m'informai de l'auberge où la diligence avait coutume de s'arrêter. Comme j'entrais dans la cour, je fus abordé par un homme à cheval qui y entrait au même instant, et qui me demanda si je ne m'appelais pas Williams.

Quoiqu'il fît déjà presque nuit quand j'avais gagné l'entrée de la ville, j'avais remarqué ce même homme qui venait en sens contraire au mien, et m'avait croisé à environ un demi-mille de là. Il m'avait lui-même observé avec un air de curiosité qui m'avait déplu, et, autant que j'avais pu le distinguer, il m'avait paru d'assez mauvaise mine. Il n'y avait pas deux minutes qu'il m'avait dépassé, lorsque j'avais entendu le pas d'un cheval qui venait lentement derrière moi. Cette circonstance m'avait causé quelque inquiétude. J'avais d'abord ralenti ma marche, et ceci ne m'ayant servi de rien, je m'étais arrêté pour laisser passer le cavalier, ce qu'il avait fait. Un coup d'œil que j'avais jeté sur lui m'avait fait penser que c'était le même homme que j'avais déjà remarqué. Il avait pressé le pas de son cheval, et était entré dans la ville. J'avais continué, et peu de temps après, je l'avais vu à la porte d'un cabaret buvant un pot de bière; ce que je n'avais pu cependant apercevoir à cause de l'obscurité, sinon à l'instant même

que j'avais été tout près de lui. J'avais été toujours en avant et ne l'avais pas revu, si ce n'est, comme je l'ai déjà dit, quand il m'aborda dans la cour de l'auberge.

Cette aventure avait, pendant ma route, troublé un moment la sérénité de mon esprit, et y avait fait naître mille idées sinistres. Cependant, en y pensant davantage, mes craintes m'avaient paru sans fondement; si j'étais poursuivi, il me semblait que ce devait être nécessairement par quelqu'un des gens de M. Falkland, et non pas par un étranger. Or, cet homme, j'étais bien sûr de ne l'avoir jamais vu de ma vie. Je m'étais cru dispensé même des précautions les plus simples ; car il était déjà presque nuit. Enfin, je m'étais déterminé à aller jusqu'à l'auberge, pour y prendre les informations dont j'avais besoin.

Je n'eus pas plutôt entendu le bruit du cheval, à mon entrée dans la cour, ainsi que la question qui me fut faite par le cavalier, qu'aussitôt j'eus l'esprit frappé de l'affreuse certitude de tout ce que je craignais. Tout incident qui avait quelque liaison avec la situation à laquelle je venais d'échapper était fait pour me glacer d'effroi. Ma première idée fut de m'enfuir à travers champs, et de me fier pour ma sûreté

à la vitesse de mes jambes; mais la chose n'était guère praticable; je remarquai que mon adversaire était seul, et il me sembla que d'homme à homme je pouvais raisonnablement espérer, de manière ou d'autre, de m'en débarrasser, soit par une ferme résolution, soit par les ressources de mon esprit.

Cette détermination prise, je lui répondis d'un ton brusque et résolu que j'étais bien celui qu'il avait nommé. « Je devine, ajoutai-je, pourquoi vous venez, mais c'est inutile; vous voudriez me ramener au château de Falkland, mais on ne m'arrachera jamais en vie de l'endroit où nous sommes. Je n'ai pas pris mon parti avant d'y avoir bien réfléchi, ni sans avoir de fortes raisons; et, puisque je l'ai pris, l'univers entier ne me le ferait pas changer. Je suis Anglais; et, Dieu merci, le privilége d'un Anglais, c'est d'être seul maître et seul juge de ses actions.

— Hé! là, là, me dit-il, calmez-vous un peu. Pourquoi diable vous presser si fort de deviner mes intentions et de me dire les vôtres? Mais, au reste, vous avez deviné juste, et peut-être avez-vous à vous applaudir de ce qu'il n'y a rien de plus fâcheux pour vous dans ma commission. Ce qu'il y a de sûr, c'est que M. Falkland compte bien que vous allez revenir avec

moi; et de plus, j'ai une lettre pour vous; peut-être, quand vous l'aurez lue, ne serez-vous pas aussi obstiné. Si cela ne suffit pas, on verra après ce qu'on aura à faire. »

En disant ceci, il me donna la lettre; elle était de M. Forester, qu'il avait laissé, à ce qu'il me dit, à la maison de mon maître. Voici ce qu'elle portait :

« WILLIAMS,

» Mon frère Falkland a envoyé le porteur de
» la présente pour vous chercher. Il espère
» que, si on vous trouve, vous reviendrez à la
» maison. Je m'y attends aussi. Cela est de la
» dernière conséquence pour votre honneur et
» votre réputation. Quand vous aurez lu ceci,
» si vous êtes un bas et méprisable coquin, vous
» chercherez peut-être à vous enfuir. Si votre
» conscience vous dit que vous êtes innocent, il
» n'y a pas le moindre doute que vous revien-
» drez. Que je sache si j'ai été votre dupe, et
» si, au moment où je me laissais aller à votre
» extérieur de candeur et de simplicité, je n'é-
» tais que l'instrument d'un déterminé fripon.
» Si vous venez, j'engage ma foi que, pourvu
» que vous laviez votre réputation, non-seule-
» ment vous aurez la liberté d'aller partout où

» il vous plaira, mais que vous aurez de moi
» tous les secours qui peuvent être en mon
» pouvoir. Prenez-y garde ! je ne m'engage à
» rien de plus.

» Valentin Forester. »

Quelle lettre ! pour une âme comme la mienne, brûlante de l'amour de la vertu, une pareille lettre était capable de ramener, d'un bout de la terre à l'autre, celui à qui elle était adressée. Mon âme était pleine de confiance et d'énergie. J'étais sûr de mon innocence, et bien résolu à la prouver. Tout à l'heure je consentais à être fugitif dans le monde ; je me réjouissais même d'errer sans secours et sans autre ressource que mon industrie. Jusque-là je laissais faire Falkland : je lui abandonnais les biens de la fortune. Mais ma liberté, mais mon honneur, c'était bien différent ! « Je ne souffrirai pas, me disais-je, qu'il souille mon nom ! »

Je repassai dans mon esprit chaque incident remarquable qui avait pu m'arriver dans la maison de M. Falkland. Excepté l'affaire du coffre mystérieux, je ne me rappelais rien dont on pût faire sortir l'ombre d'une accusation criminelle. Dans cette affaire, ma conduite, sans nul doute, avait été extrêmement répré-

hensible, et je n'y avais jamais pensé sans me la reprocher vivement. Mais je ne voyais pas que cette action fût de la nature de celles qu'on peut soumettre à la censure des lois. Bien moins encore pouvais-je me persuader que M. Falkland, que la seule possibilité de se voir découvert faisait frissonner, et qui devait se regarder comme entièrement à ma discrétion, osât jamais mettre en avant un fait si étroitement lié avec la cause de ses éternelles angoisses. En un mot, plus je méditais sur les expressions du billet de M. Forester, moins je pouvais m'imaginer la nature des scènes dont elles étaient en quelque sorte le prélude.

Toutefois le mystère caché sous ces expressions ne suffisait pas pour accabler mon courage. Mon caractère semblait subir une révolution complète. Quelque timide, quelque embarrassé que j'eusse été quand je regardais M. Falkland comme mon ennemi secret, je comprenais que les circonstances étaient totalement changées. « Falkland, me dis-je, accuse-moi ouvertement : si nous devons lutter ensemble, que ce soit à la face du jour ; et, quelque redoutables que soient tes armes, je ne te crains pas ! »

L'innocence et le crime me paraissaient les

deux choses du monde les plus opposées. Je ne pouvais me persuader que la première pût jamais être confondue par l'autre, à moins que l'innocent ne fût trahi par son propre courage. Un des rêves favoris de ma jeunesse était la vertu supérieure à la calomnie, déjouant par sa simplicité franche les artifices du vice, et faisant retomber sur son adversaire toute la honte dont il avait espéré la couvrir. J'étais décidé à ne pas contribuer à la perte de M. Falkland, mais je ne l'étais pas moins à obtenir moi-même justice.

Je vais raconter le résultat de cette confiance ; et ce fut avec cette candeur généreuse que je me précipitai dans une ruine complète.

« Ami, dis-je au porteur de la lettre, après un long silence, vous avez raison. Vous m'avez remis une lettre bien extraordinaire, en vérité ; mais certainement je vous suivrai, quelles qu'en soient les conséquences. Jamais personne ne pourra jeter de blâme sur moi, tant qu'il sera en mon pouvoir de me justifier. »

Je sentis, dans la position où me mettait la lettre de M. Forester, non pas seulement la volonté, mais l'empressement et l'impatience de retourner. Nous nous procurâmes un second

cheval, et nous fîmes notre route, mon compagnon et moi, dans le plus parfait silence. Pendant ce temps mon esprit était sans cesse occupé à chercher l'explication de la lettre de M. Forester. Je connaissais bien toute la rigueur et l'obstination de M. Falkland à poursuivre les desseins qu'il avait le plus à cœur ; mais je savais aussi que tout principe de vertu et de magnanimité était naturel à son caractère.

Quand nous arrivâmes il était plus de minuit, et nous fûmes obligés de réveiller un des domestiques pour nous ouvrir. Je trouvai que M. Forester, dans l'idée que je pourrais arriver pendant la nuit, avait laissé un billet pour moi, dans lequel il me marquait de me mettre aussitôt au lit, et de prendre soin de n'être pas dans un état de fatigue ou d'épuisement pour l'affaire du lendemain. Je tâchai de me conformer à son avis, mais j'eus un sommeil agité et très-peu propre à réparer mes forces. Mon courage n'en fut pas abattu ; la singularité de ma situation, mes conjectures sur le présent, mes craintes sur l'avenir, ne m'auraient pas même laissé la possibilité de m'abandonner à la langueur et à l'inactivité.

Le lendemain matin, la première personne que je vis fut M. Forester. Il me dit qu'il ne

savait pas encore ce que M. Falkland avait à alléguer contre moi, parce qu'il n'avait pas voulu le savoir. Il était venu le jour précédent à la maison de son frère, où il avait un rendez-vous pour régler quelques affaires indispensables, avec l'intention de repartir aussitôt que les affaires seraient terminées, sachant bien que cette façon d'agir serait la plus agréable à M. Falkland. Mais il avait trouvé toute la maison en émoi, parce qu'on venait d'avoir depuis quelques heures la première alerte de mon évasion. M. Falkland avait dépêché des domestiques à ma poursuite sur tous les points, et il en était revenu un au moment de l'arrivée de M. Forester, portant la nouvelle qu'une personne conforme au signalement donné avait été vue le matin à la ville, demandant une voiture pour Londres.

M. Falkland avait paru extrêmement troublé de ce rapport, et s'était emporté contre moi avec la dernière aigreur, m'appelant le plus ingrat et le plus dénaturé coquin du monde.

« Monsieur, avait repris M. Forester, prenez un peu plus garde à ce que vous dites; c'est un terme bien dur que celui de *coquin,* et il ne faut pas s'en servir légèrement. Les Anglais sont libres, et un homme ne doit pas être ap-

pelé *coquin* pour avoir voulu chercher une autre manière de gagner sa vie. »

M. Falkland avait secoué la tête, et avec un sourire plein d'amertume : « Mon frère, mon frère, avait-il dit, vous êtes la dupe de ses artifices. Pour moi, il m'a toujours été suspect, et je me doutais de la perversité de son caractère, mais je viens de découvrir...

— Arrêtez, monsieur, avait interrompu M. Forester ; je croyais, je l'avoue, que dans un moment d'aigreur vous pouviez employer contre lui des expressions dures sans y attacher de sens déterminé ; mais si vous avez quelque grief sérieux contre Williams, je vous prie qu'il n'en soit pas question entre nous avant que je sache si ce garçon est à portée d'être entendu. Pour mon propre compte, je ne me soucie guère de l'opinion des autres. C'est une chose que le monde accorde ou retire avec si peu d'examen, qu'il est impossible de rendre la moindre raison des jugements qu'il porte. Mais cette considération ne m'autorise pas à prendre légèrement une mauvaise opinion de quelqu'un. Le moins que je puisse faire en faveur de ceux qui sont assez malheureux pour encourir le mépris et la haine publique, c'est d'exiger qu'ils aient été préalablement entendus dans leur défense. Une

règle très-sage dans nos lois veut que le juge monte sur le siége sans rien connaître du fond de la cause sur laquelle il va prononcer ; et, comme particulier, je suis décidé à me conformer à cette règle. Je trouve juste de procéder contre un coupable d'une manière sévère et inflexible ; mais plus je mettrai de rigueur dans les conséquences, plus je veux d'impartialité dans les préliminaires. »

Pendant que M. Forester me rapportait ces détails, il me voyait prêt à l'interrompre à chaque mot, tant j'étais tourmenté du besoin d'exprimer une partie des sentiments qu'excitait en moi son récit; mais il ne voulut jamais me laisser parler, « Non, non, Williams, me dit-il, je n'ai pas voulu entendre M. Falkland contre vous ; je ne veux pas non plus entendre votre défense. Dans ce moment-ci je suis venu pour vous parler, et non pas pour vous écouter. J'ai cru à propos de vous avertir de votre danger, mais je n'ai rien de plus à faire pour le présent. Réservez pour un autre moment ce que vous avez à dire ; arrangez votre défense du mieux qu'il vous sera possible ; qu'elle soit vraie, si la vérité, comme je l'espère, peut vous amener à votre but, sinon la plus plausible et la plus ingénieuse que vous pourrez l'imaginer. Le soin

de notre propre défense exige le concours de tous nos moyens ; un homme qui se trouve mis en jugement a tout le monde contre lui, et reste seul contre tout le monde. Adieu, que le ciel vous envoie une heureuse délivrance. Si l'accusation de M. Falkland, quelle qu'elle soit, n'était que l'effet de la précipitation, comptez sur moi comme sur un ami plus chaud que jamais ; sinon, voici le dernier témoignage d'amitié que vous recevrez de moi. »

On peut croire que cette harangue si singulière, si grave, si chargée de menaces conditionnelles, n'était guère propre à calmer l'anxiété de mon âme. J'ignorais totalement les griefs qu'on m'imputait, et ce n'était pas un petit sujet de surprise pour moi, tandis qu'il était en mon pouvoir d'être pour M. Falkland le plus formidable des accusateurs, de voir cependant tous les principes de l'équité assez complétement renversés pour que l'homme innocent et muni d'une arme aussi forte fût la partie accusée et souffrante, au lieu d'avoir, comme il était juste, le véritable criminel à sa merci. J'étais encore plus étonné de cette puissance surnaturelle qui semblait être dans les mains de M. Falkland pour ramener ainsi, d'une manière irrésistible, dans la sphère de son autorité

l'objet de sa persécution; réflexion qui ne laissait pas de décourager un peu cette soif d'indépendance qui était alors la passion dominante de mon âme.

Mais ce n'était pas le moment des réflexions. Pour l'homme opprimé et malheureux, les événements paraissent s'écarter de leur cours naturel, tandis qu'entraîné lui-même avec eux par une force insurmontable, tous ses efforts ne peuvent en modérer la rapidité. On me laissa seulement quelques instants pour me recueillir, et l'on procéda à l'instruction de mon procès. Je fus conduit à la bibliothèque où j'avais passé tant de moments heureux dans les plus douces méditations. Là, je trouvai M. Forester et trois ou quatre des gens de la maison, déjà assemblés, et qui m'attendaient ainsi que mon accusateur. Tout était disposé de manière à me faire sentir que je n'avais à compter que sur la justice des parties intéressées, et que je ne devais rien attendre de leur merci. M. Falkland entra par une porte presqu'au moment où j'entrais par l'autre.

CHAPITRE XXII.

Ce fut lui qui commença en ces termes : « J'ai toujours eu pour maxime de n'être pour aucune créature vivante la cause volontaire d'un mal quelconque ; je n'ai pas besoin de dire tout ce qu'il m'en coûte de me voir obligé à me porter pour dénonciateur d'une action criminelle. J'aurais bien volontiers passé sous silence le tort qui m'a été fait, mais je dois à la société de dévoiler un coupable, et d'empêcher que les autres ne soient déçus, comme je l'ai été moi-même, par une apparence de probité.

— Il serait mieux, interrompit M. Forester, d'en venir droit au fait. Nous ne devons pas, dans un moment comme celui-ci, en faisant notre apologie, jeter, même sans le vouloir, une prévention défavorable sur un individu contre lequel une accusation criminelle ne soulève déjà que trop de préventions.

— Je soupçonne, continua M. Falkland, que ce jeune homme, qui a été l'objet de ma bonté et de ma confiance, m'a fait un vol considérable.

— Quels sont, reprit M. Forester, les motifs de vos soupçons?

— Le premier motif, c'est la perte que je viens de faire en billets de banque, bijoux et argenterie. Il me manque pour 900 livres sterling de billets, trois montres à répétition en or, d'un très-grand prix, une garniture complète de diamants qui me viennent de ma mère, et plusieurs autres effets.

— Et pourquoi, répliqua mon arbitre, dont la voix et le maintien annonçaient un effort extrême pour conserver son sang-froid, au milieu des émotions de la surprise et de la douleur, pourquoi désignez-vous ce jeune homme comme l'auteur de ce vol?

— En rentrant chez moi, un jour où le feu avait jeté l'alarme et le désordre dans toute ma maison, je l'ai surpris sortant de la chambre où ces effets étaient déposés. Il a été confondu de me voir, et s'est retiré avec toute la précipitation possible.

— Ne lui avez-vous rien dit sur la confusion que lui avait causée votre apparition imprévue?

— Je lui ai demandé ce qu'il avait à faire en cet endroit. Il était tellement effrayé et hors de lui, qu'il n'a pu d'abord me répondre; ensuite il m'a dit, en balbutiant, que, tandis que tous

les domestiques étaient occupés à sauver mes effets les plus précieux, il était venu là dans le dessein d'en faire autant, mais qu'il n'avait encore rien emporté.

— Avez-vous sur-le-champ examiné s'il ne vous manquait rien ?

— Non, j'étais accoutumé à me fier à son honnêteté, et cette fois je fus obligé, au moment même, d'aller donner mes soins à l'incendie qui faisait toujours du progrès ; je ne fis donc que tirer la clef de la porte de la chambre, après l'avoir fermée ; et quand je l'eus mise dans ma poche, je courus en hâte où ma présence était indispensable.

— Combien s'est-il passé de temps avant que vous vous soyez aperçu du vol de vos effets ?

— Je m'en aperçus le soir même ; le désordre et le danger du moment avaient banni entièrement de mon esprit cette circonstance, jusqu'à ce que, en allant par hasard près de cette même chambre, tout ce qui s'était passé avec Williams, ainsi que sa conduite singulière et équivoque dans cette conjoncture, me revinrent tout d'un coup à la mémoire. Aussitôt j'entrai, j'examinai le coffre où ces effets étaient renfermés, et, à mon grand étonnement, je trouvai la serrure brisée et les effets enlevés.

— Quelle démarche fîtes-vous d'après cette découverte ?

— J'envoyai chercher Williams, et je lui parlai fort sérieusement sur cet objet ; mais il avait eu le temps de se remettre parfaitement de son trouble, et il me nia, avec beaucoup de sang-froid, avoir la moindre connaissance de ce dont je lui parlais. Je lui remontrai toute l'énormité d'une pareille action ; mais tout ce que je pus lui dire ne lui fit pas la plus légère impression. Je n'aperçus en lui ni la surprise ou l'indignation qu'on aurait pu attendre d'une personne entièrement innocente, ni en même temps cet embarras qui, en général, accompagne le crime : il se tint seulement sur la réserve et garda le silence. Je lui déclarai ensuite que j'agirais d'une manière à laquelle il ne s'attendait peut-être pas ; que je ne voulais pas, comme il n'est que trop d'ordinaire en pareil cas, faire faire des recherches générales, car j'aimais mieux perdre mes effets que d'inquiéter une foule d'innocents par d'injustes perquisitions; que mes soupçons se fixaient décidément sur lui pour le moment ; mais que dans une affaire de si grande conséquence, j'étais déterminé à ne pas agir sur un soupçon ; que je ne voudrais jamais courir le risque de le perdre,

s'il était innocent, ni en même temps être cause que d'autres fussent exposés à ses friponneries, s'il était coupable; que je me contenterais donc d'insister sur ce qu'il demeurât à mon service; qu'il pouvait compter qu'il serait surveillé de près, et que j'espérais que l'événement amènerait la découverte de la vérité; mais, puisqu'il se refusait à un aveu dans ce moment-ci, c'était à lui à bien prendre garde jusqu'à quel point il pouvait compter, jusqu'au bout, sur l'impunité; car j'étais bien déterminé à une chose, c'est qu'à la première tentative qu'il ferait pour s'échapper, je la regarderais comme un indice de crime, et j'agirais en conséquence.

— Depuis cette époque jusqu'à présent que s'est-il passé?

— Rien dont je puisse inférer aucune certitude du crime. Beaucoup de choses qui concourent à fortifier les soupçons. Depuis cette époque, Williams a constamment paru mécontent de sa situation, ayant toujours, comme on le voit bien aujourd'hui, un grand désir de me quitter; mais en même temps n'osant pas risquer une telle démarche sans prendre des précautions. Ce fut peu de temps après cela que vous, M. Forester, vous vîntes passer quelques jours chez moi; je ne remarquai pas sans dé-

plaisir ses relations toujours de plus en plus intimes avec vous, attendu l'opinion fort équivoque que j'avais de sa probité, et la crainte où j'étais qu'il ne parvînt à vous faire la dupe de son hypocrisie : en conséquence je lui fis des menaces sévères, et je pense que vous avez dû remarquer aussitôt après un changement dans sa manière de se conduire avec vous.

— Je l'ai remarqué, et cela me parut, dans le temps, assez extraordinaire et assez difficile à expliquer.

— Quelque temps après, comme vous savez, il y eut une entrevue entre vous et lui. Si le hasard vous fit rencontrer ensemble, ou si ce fut prémédité de sa part, c'est ce que je ne saurais dire ; mais alors il vous déclara l'état de gêne et d'embarras où il se trouvait, sans vous en découvrir la cause ; il vous proposa ouvertement de l'aider à s'enfuir de ma maison, et, en cas de nécessité, de lui servir de protecteur contre mon ressentiment. Vous lui offrîtes, à ce qu'il me semble, de le prendre à votre service ; mais rien ne pouvait lui convenir, vous dit-il, sinon un lieu de retraite où il me serait impossible de le découvrir.

— Ne dut-il pas vous sembler extraordinaire qu'il pût espérer une protection réelle de ma

part, tandis que vous aviez à tout moment entre vos mains les moyens de me convaincre qu'il en était indigne ?

— Peut-être se flattait-il que je ne ferais pas de démarches contre lui, au moins tant que le lieu de sa retraite me serait inconnu, et que par conséquent l'événement de ces démarches serait douteux. Peut-être se fiait-il à son adresse, qui n'est pas à mépriser, pour arranger une histoire plausible, ayant surtout pris soin d'avoir en sa faveur la première impression. Au reste, cette protection de votre part n'était simplement qu'une dernière ressource dans le cas où les autres lui manqueraient. Il paraîtrait n'avoir eu à cet égard d'autre idée, si ce n'est que, ses projets pour se mettre hors de la portée de la justice venant à ne pas lui réussir, il vaudrait mieux pour lui s'être assuré un titre à votre protection que d'être dénué de toute espèce d'appui. »

Quand M. Falkland eut ainsi terminé sa déposition, il appela Robert, un de ses valets, pour confirmer ce qui avait rapport à l'incendie.

Robert déclara qu'il lui était arrivé de passer par la bibliothèque ce jour-là, quelques minutes après que M. Falkland eut été rappelé chez lui par la vue du feu ; qu'il m'y avait

trouvé debout, immobile, et avec tous les signes du trouble et de l'effroi; qu'il avait été si frappé de la figure que je faisais en ce moment, qu'il n'avait pu s'empêcher de s'arrêter pour m'observer; qu'il m'avait parlé deux ou trois fois sans que je lui eusse fait aucune réponse; et que tout ce qu'il avait pu tirer de moi à la fin, c'est que j'étais la plus malheureuse créature du monde.

Il ajouta de plus que, le soir du même jour, M. Falkland l'avait fait venir dans la petite pièce attenant à la bibliothèque, et lui avait commandé d'apporter un marteau et des clous; qu'ensuite M. Falkland lui avait fait voir un coffre qui était dans la chambre, dont la serrure et la garniture étaient brisées, et lui avait recommandé de bien observer, et de se rappeler ce qu'il voyait, mais de n'en parler à personne; qu'alors il ne savait pas quel était l'objet des ordres de son maître; mais qu'il n'avait pas de doute que la garniture du coffre n'eût été rompue et arrachée par l'effet d'un ciseau ou de quelque autre instrument pareil qu'on avait glissé sous le couvercle de ce coffre pour le forcer.

M. Forester observa, sur cette déposition, qu'à l'égard de ce qui s'était passé le jour du

feu, elle paraissait, à la vérité, fournir de puissants motifs de soupçon, et que ce soupçon se trouvait singulièrement fortifié par les circonstances survenues depuis ; que néanmoins, comme il ne fallait négliger aucun des moyens propres à éclaircir la vérité, il proposait de visiter mes malles, pour voir si on n'y trouverait pas d'indices propres à confirmer l'accusation. M. Falkland traita fort légèrement cette idée, en disant que si j'étais le voleur, j'avais sans doute pris mes précautions pour ne pas laisser subsister contre moi des preuves aussi palpables. M. Forester répliqua que, dans les actions et la conduite des hommes, la conjecture la plus raisonnable ne se trouvait pas toujours réalisée, et il donna ordre d'apporter mes malles dans la bibliothèque. Les deux premières qu'on ouvrit ne contenaient rien qui pût faire preuve contre moi ; mais dans la troisième on trouva une montre et plusieurs bijoux, qu'on reconnut aussitôt pour appartenir à M. Falkland. Un témoignage aussi décisif en apparence excita parmi tous les assistants une émotion de surprise et de peine ; mais personne ne fit paraître autant d'étonnement que M. Falkland. Il aurait dû sembler improbable que j'eusse laissé ainsi les objets volés ; mais on l'expliqua en disant

qu'aucune cachette ne pouvait être plus sûre ; et M. Forester fit observer que je pouvais bien avoir jugé plus facile de m'approprier les objets en les laissant après moi qu'en les emportant dans ma fuite précipitée.

Je crus alors devoir répondre qu'il était bien extraordinaire que j'eusse indiqué moi-même le lieu où j'avais recélé mon larcin, et je réclamai une interprétation impartiale de ma conduite.

Cette insinuation contre l'impartialité de M. Forester le fit rougir de colère.

« L'impartialité ! jeune homme, dit-il, vous l'obtiendrez de moi assurément. Dieu veuille qu'elle vous soit favorable. Dites tout ce que vous voudrez pour votre défense. Vous espérez nous persuader de votre innocence, parce que vous n'avez pas emporté ces objets ; mais l'argent a disparu : où est-il ? Nous ne pouvons rendre raison des inconséquences et des imprudences d'un homme dont l'esprit est troublé par la conscience de son crime. Vous dites que c'est vous qui avez indiqué vous-même ces malles. C'est extraordinaire ; c'est presque de la démence : mais à quoi servent les conjectures, en présence de faits incontestables ? Voilà les malles, monsieur ; seul vous saviez où elles

étaient, seul vous en aviez les clefs. Dites-nous comment elles contiennent cette montre et ces bijoux. »

J'étais muet.

Le reste des spectateurs ne voyait autre chose en moi qu'un coupable surpris et convaincu ; mais de tous ceux qui étaient présents à cette scène, j'étais, dans la réalité, le plus embarrassé de deviner où devait aboutir cet enchaînement d'étranges événements, et personne n'avait l'air plus stupéfait et plus interdit à chaque mot qui se disait. Cependant l'horreur et l'indignation l'emportaient alternativement. D'abord je ne pus m'empêcher de faire à plusieurs fois des efforts pour interrompre M. Falkland ; mais je fus toujours arrêté par M. Forester ; et je sentis alors combien il importait à ma tranquillité future de rassembler toutes les facultés de mon âme pour repousser l'accusation et établir mon innocence.

Tout ce qu'il était possible de produire contre moi étant sous les yeux de l'assemblée, M. Forester se tourna vers moi, avec un regard plein de douleur et de pitié, et me dit que, si j'avais quelque chose à alléguer pour ma défense, c'était le moment de le faire. Sur cette invitation, je pris la parole à peu près en ces termes :

« Je suis innocent; c'est en vain que les circonstances semblent s'accumuler contre moi. Il n'y a personne au monde moins capable que je ne le suis de la chose dont on m'accuse. J'en appelle à mon cœur; j'en appelle à l'innocence peinte sur mon visage; j'en appelle à tout ce qui est sorti de ma bouche jusqu'à présent. »

Je crus m'apercevoir que la chaleur avec laquelle je m'exprimais faisait impression sur tous ceux qui m'écoutaient; mais au même moment leurs yeux s'étant reportés sur les effets exposés devant eux, il se fit un changement dans leur figure. Je continuai :

« J'affirme encore quelque chose de plus; M. Falkland n'est pas dans l'erreur; il sait parfaitement que je suis innocent. »

A peine ces derniers mots furent-ils proférés, qu'un cri général d'indignation s'éleva de tous les coins de la salle. M. Forester, se tournant vers moi de l'air le plus sévère:

« Jeune homme, me dit-il, prenez bien garde à ce que vous faites; c'est le privilége de l'accusé de dire tout ce qu'il juge propre à sa défense, et j'aurai soin que vous jouissiez de ce privilége dans toute son étendue; mais vous imaginez-vous que des assertions aussi impu-

dentes et aussi insoutenables puissent tourner sous aucun rapport à votre avantage?

— Je vous rends grâce du plus profond de mon cœur, lui répliquai-je, de l'avertissement que vous me donnez; mais je sais ce que je fais. J'affirme ce que j'ai avancé, non-seulement parce qu'il est de toute vérité, mais parce qu'il est inséparablement lié à ma défense. Je suis accusé, et l'on me dira que je ne puis espérer d'être cru sur une simple déclaration de mon innocence; je n'ai pas d'autres témoins à produire, j'en appelle donc à M. Falkland; c'est son témoignage que j'invoque; je lui demande :

« Ne vous êtes-vous pas vanté à moi en particulier que vous aviez le pouvoir de me perdre? Ne m'avez-vous pas dit que *dans ce cas j'aurais beau préparer une histoire, quelque plausible, quelque vraie même qu'elle pût être, vous sauriez bien faire en sorte que le monde entier m'eût en exécration comme un imposteur?* Ne sont-ce pas là vos propres termes? N'avez-vous pas ajouté *que mon innocence ne me servirait à rien*, et *que vous vous ririez d'une si faible défense*? Je vous le demande : le matin même du jour de mon départ, n'avez-vous pas reçu de moi une lettre dans laquelle je vous deman-

dais votre consentement pour m'en aller? Aurais-je fait cette démarche si ma fuite eût été celle d'un voleur? Je défie qui que ce soit de concilier les expressions de ma lettre avec une telle accusation? Aurais-je commencé par vous déclarer que *j'avais formé le projet de quitter votre service*, si les motifs de ce projet eussent été tels que vous les supposez maintenant? Aurais-je osé vous demander *pourquoi vous vouliez m'assujettir à une punition éternelle?* »

En disant ceci, je tirai de ma poche une copie de ma lettre, et la posai sur la table.

M. Falkland ne fit aucune réponse à mes interpellations. M. Forester se tourna vers lui, en disant : « Eh bien, monsieur, que répondez-vous au défi que vous porte votre domestique. »

M. Falkland répondit : « Un pareil mode de défense ne mérite presque pas de réplique; mais voici la mienne : Jamais je n'ai eu cette conversation; jamais je ne me suis servi de ces expressions; jamais je n'ai reçu cette lettre. A coup sûr, pour faire tomber une accusation, il ne suffit pas au criminel de la repousser avec une grande volubilité de langue et une contenance intrépide. »

M. Forester se tourna ensuite vers moi : « Si c'est sur la vraisemblance de vos assertions, me dit-il, que vous vous fondez pour votre justification, il faut au moins faire en sorte qu'elles soient conséquentes et qu'elles répondent à tout. Vous ne nous avez pas dit quelle était la cause de l'inquiétude et de l'embarras que Robert déclare avoir remarqués en vous, pourquoi vous étiez si impatient de quitter le service de M. Falkland, et enfin, comment il se fait qu'une partie de ses effets se soient trouvés dans une de vos malles.

— Toutes ces circonstances, monsieur, sont vraies, repartis-je. Il y a des choses que je n'ai pas dites. Si je les disais, elles seraient à l'avantage de ma cause, et feraient paraître encore bien plus étonnante l'accusation qui m'est intentée. Mais il m'est impossible, au moins quant à présent, de prendre sur moi de les mettre au jour. Est-il nécessaire de donner des motifs précis et particuliers du désir que j'ai manifesté de changer de condition? Vous connaissez tous la situation malheureuse de M. Falkland; vous savez combien il a de hauteur et d'austérité dans les manières. Quand je n'aurais pas eu d'autres motifs, certainement il m'était bien permis de désirer une autre place, sans

donner lieu à aucune présomption défavorable contre moi.

» La question de savoir comment ces effets de M. Falkland se trouvent aujourd'hui mêlés parmi les miens, est d'une nature plus sérieuse. Mais c'est une question à laquelle je ne saurais répondre. Je m'attendais au moins aussi peu qu'aucune autre personne de l'assemblée à les trouver là. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ayant la plus parfaite assurance que M. Falkland a la conviction intime de mon innocence (car observez bien que je ne me départs point de cette assertion), je réitère ici avec une nouvelle confiance ce que j'ai affirmé à cet égard; en conséquence je crois fermement que ces effets ne se trouvent ainsi placés que par le fait de M. Falkland lui-même. »

Je n'eus pas plutôt prononcé ces derniers mots que je fus encore interrompu par une exclamation involontaire de tous ceux qui étaient présents. A leurs regards furieux, il semblait qu'ils eussent voulu me déchirer en pièces. Je continuai :

« J'ai répondu à tout ce qui est allégué contre moi.

» M. Forester, vous êtes ami de la justice; je vous conjure de ne pas la violer en ma per-

sonne. Vous êtes un homme plein de lumières et de pénétration. Trouvez-vous rien en moi qui décèle un coupable? Rappelez-vous tout ce que vous avez pu y remarquer. Vous semblé-je avoir une âme capable de ce qu'on m'impute? Un vrai criminel se montrerait-il aussi ferme, aussi calme, aussi inébranlable que je l'ai paru devant vous?

» Mes camarades de service! M. Falkland est un homme de naissance et de fortune; il est votre maître. Moi, je suis un pauvre garçon de village! sans un ami dans le monde. Ce sont des circonstances qui établissent entre nous deux, jusqu'à un certain point, une différence réelle; mais ce ne sont pas des causes suffisantes pour renverser les principes de la justice. Ne perdez pas de vue les conséquences de la situation où je me trouve; songez qu'une décision donnée contre moi dans une affaire où je proteste si solennellement devant vous de mon innocence, tend à me priver pour jamais de ma réputation et de mon repos, à conjurer contre moi la haine et le mépris du monde entier, et à décider peut-être irrévocablement de ma liberté et de ma vie. Si votre conscience, si vos yeux, si les faits que vous connaissez vous disent que je suis innocent, parlez pour moi. Ne souffrez pas qu'une

timidité pusillanime vous empêche de sauver de l'abîme un de vos semblables, qui ne mérite pas d'avoir une seule créature humaine pour ennemi. Pourquoi la faculté de parler nous est-elle donnée, si ce n'est pour communiquer aux autres nos sentiments? Je ne croirai jamais qu'un homme plein de la conviction de son innocence, ne puisse pas faire apercevoir aux autres que ce sentiment est dans son cœur. Est-ce que vous n'entendez pas toutes les puissances de mon âme qui me crient que je ne suis pas coupable !

» Vous, M. Falkland, je n'ai rien à vous dire. Je vous connais et sais jusqu'à quel point vous êtes impénétrable. Dans ce moment même où vous me chargez d'imputations aussi odieuses, vous admirez ma résolution et ma grandeur d'âme. Mais je n'ai rien à espérer de vous. Vous pouvez contempler d'un œil inaccessible au remords ou à la pitié la ruine de votre victime. La plus grande de mes infortunes, c'est d'avoir à combattre un adversaire tel que vous. Vous me forcez à dire de vous des choses pénibles à entendre; mais j'en appelle à votre cœur, si j'ai mis dans mes paroles de l'exagération ou de l'animosité. »

Tout ce qu'il était possible d'alléguer de part

et d'autre étant dit, M. Forester commença des observatioins sur toute l'affaire.

« Williams, dit-il, il y a une masse énorme de charges contre vous; les preuves directes sont fortes, les circonstances qui viennent à l'appui sont nombreuses et frappantes. Je conviens que vous avez mis dans vos réponses une adresse extrême; mais, jeune homme, vous apprendrez à vos dépens que l'adresse, quelle qu'elle puisse être, ne saurait tenir contre la force insurmontable de la vérité. Il est heureux pour les hommes que l'empire du talent ait ses bornes, et qu'il ne soit pas au pouvoir de l'esprit le plus subtil de renverser les distinctions du juste et de l'injuste. Croyez-moi, le mérite de la cause contre laquelle vous avez à lutter est trop solide pour que tout l'art des sophismes puisse le détruire; la justice prévaudra, et la malignité impuissante sera vaincue.

» Pour vous, M. Falkland, la société vous est redevable pour avoir mis dans son véritable jour cette triste affaire. Ne permettez pas que les traits envenimés, dirigés contre vous par une main criminelle, portent atteinte à votre tranquillité. Croyez bien que tout le monde saura les juger. Je n'ai pas le moindre doute que tous ceux qui les ont entendus n'en aient

conçu autre chose qu'une plus haute estime pour vos vertus. Nous sentons tout le malheur de votre situation, d'avoir à entendre de pareilles calomnies d'une personne coupable envers vous de la plus honteuse des bassesses. Mais considérez-vous à cet égard comme un martyr de la cause publique. La pureté de vos motifs et les qualités de votre cœur sont hors de l'atteinte de la plus noire méchanceté. La vérité et la justice réservent inévitablement l'infamie à votre calomniateur ; à vous, l'amour des hommes et l'approbation générale.

» Vous entendez, Williams, ce que je pense de votre affaire ; mais je n'ai pas le droit d'être votre juge en dernier ressort. Quelque désespérée que me paraisse votre cause, je veux vous donner un avis, comme si j'étais choisi pour vous assister en qualité de conseil. Retranchez de votre défense tout ce que vous y avez mis d'injurieux contre M. Falkland. Défendez-vous de votre mieux, mais n'attaquez pas votre maître. Vous ne devez rien négliger pour faire naître quelque prévention en votre faveur dans l'esprit de ceux qui vous entendent ; mais la récrimination à laquelle vous avez eu recours n'excitera jamais que de l'indignation. Un crime contre la probité peut quelquefois trouver de

l'indulgence : la méchanceté froide et délibérée que vous avez fait voir est mille fois plus atroce. Elle prouve que vous avez l'âme d'un démon plutôt encore que l'âme d'un voleur. Toutes les fois qu'il vous arrivera de répéter de pareilles noirceurs, tous ceux qui vous entendront vous réputeront coupable par cela seul, et quand même l'insuffisance des autres indices serait clairement démontrée. Si vous voulez donc bien consulter votre intérêt, qui me paraît être la seule considération qui vous touche, il est important pour vous de vous rétracter sur ce point au plus tôt et par tous les moyens possibles. Si vous voulez qu'on vous croie honnête, il faut commencer par faire voir que vous êtes en état de sentir et de juger la vertu dans les autres. Ce que vous pouvez faire de mieux pour le bien de votre cause, c'est de solliciter le pardon de votre maître et de rendre hommage à la probité et au mérite, même quand ils demandent vengeance contre vous. »

On concevra facilement que la décision de M. Forester me porta un coup terrible ; mais quand je l'entendis m'inviter à me rétracter et à m'humilier devant mon accusateur, je sentis mon âme tout entière se soulever d'indignation. Je répondis :

« Je vous ai déjà dit que je suis innocent. Je ne me crois pas capable, s'il en était autrement, de l'effort qu'exige l'invention d'une défense plausible. Vous venez de dire qu'il n'était pas au pouvoir de l'esprit le plus subtil de renverser les distinctions du juste et de l'injuste, et dans ce moment même je les vois renversées. C'est en vérité un moment bien épouvantable pour moi. Jeune et sans expérience, je ne connais rien des affaires du monde que ce qu'on m'en a pu dire et ce que j'en ai lu dans les livres. Mes premiers pas ont été accompagnés de cette ardeur et de cette confiance inséparables de mon âge. Dans chacun de mes semblables j'ai cru voir un ami. Je n'ai pas l'habitude des détours en usage parmi les hommes, et je ne sais pas jusqu'où va leur injustice. Je n'ai rien fait pour mériter leur haine; mais, si j'en juge par ce que je viens de voir et d'entendre, je suis destiné à perdre pour jamais les avantages de l'honneur et de la probité. Je me vois enlever l'amitié de tous ceux que j'ai connus jusqu'à présent, et fermer tous les moyens d'acquérir celle des autres. Je suis donc réduit à chercher en moi seul la source de mon bonheur. Comptez bien que je ne commencerai pas cette carrière par de lâches et honteuses concessions.

Si je n'ai plus rien à espérer de la bienveillance des autres, au moins saurai-je maintenir l'indépendance de mon âme. M. Falkland est mon implacable ennemi. Quelque mérite qu'il puisse avoir sous d'autres rapports, il se montre envers moi sans humanité, sans principes, sans remords. Pensez-vous que j'irai jamais faire des soumissions à celui qui me traite avec tant d'injustice, que j'irai tomber aux pieds d'un homme qui est une furie pour moi, et baiser une main toute fumante de mon sang?

— A cet égard, reprit M. Forester, faites comme vous le jugerez à propos. J'avoue que votre fermeté et votre obstination me confondent. Vous ajoutez à l'idée que je m'étais faite des facultés de l'homme; peut-être, tout bien considéré, avez-vous choisi le rôle qui va le mieux à votre but, quoique pourtant je pense que plus de modération vous aurait été plus favorable. Votre extérieur d'innocence pourra, j'en conviens, ébranler les personnes qui auront à décider sur votre sort; mais il ne l'emportera jamais sur des faits clairs et incontestables. Pour moi, je n'ai plus rien à vous dire. Vous me montrez un nouvel exemple de l'abus qu'on fait si généralement de ces talents qu'admire une aveugle multitude. Je ne vous vois

qu'avec horreur. Tout ce qui me reste à faire à votre égard pour m'acquitter de mon devoir, c'est de vous livrer à la justice de votre pays, comme un monstre de scélératesse.

— Non pas, reprit M. Falkland, je ne consentirai jamais à cela. Je me suis contenu jusqu'ici, parce qu'il était juste de laisser à la vérité le temps de s'établir. J'ai fait violence à mes habitudes et à mes sentiments, parce que le bien public exigeait que l'hypocrisie fût démasquée. Mais je ne puis me contraindre plus longtemps. L'emploi de toute ma vie a été de protéger ceux qui souffrent, bien loin d'ajouter à leurs peines; et dans cette circonstance j'agirai encore de même. Ces attaques impuissantes contre mon honneur n'excitent pas en moi le plus léger ressentiment; je me ris de la malignité qui les a dictées, et elles n'ont diminué en rien les sentiments de bienveillance que j'ai toujours eus pour celui qui en est l'auteur. Qu'il dise tout ce qu'il voudra, il ne saurait m'atteindre. Il était à propos qu'il fût couvert d'une ignominie publique, afin que d'autres ne pussent être trompés par lui, comme nous l'avons été nous-mêmes. Mais il n'y a aucune nécessité d'aller plus loin, et j'insiste pour qu'il lui soit permis de se retirer partout où bon lui

semblera. Je suis seulement fâché que l'intérêt de la société le menace d'une aussi affreuse perspective que celle qui l'attend.

— M. Falkland, répliqua M. Forester, ces sentiments font honneur à votre humanité; mais il m'est impossible de m'y rendre. Ils ne servent qu'à faire ressortir encore davantage la noirceur de ce reptile envenimé, de ce monstre d'ingratitude qui, après avoir volé son bienfaiteur, cherche encore à l'outrager... Méchant que vous êtes, rien ne peut donc vous émouvoir? Vous êtes donc inaccessible aux remords? Quoi! vous n'êtes pas confondu de tant de bontés si peu méritées! Vil calomniateur! vous êtes l'exécration de la nature, l'opprobre de l'espèce humaine, et le moment où vous serez exterminé délivrera la terre d'un fardeau qu'elle ne supporte qu'avec horreur... Souvenez-vous, monsieur, que ce monstre, au moment où vous exercez envers lui un acte inouï de clémence et de bonté, ose vous accuser de le poursuivre pour un crime dont vous le savez innocent; et même bien plus, d'avoir glissé exprès parmi ses hardes des effets prétendus volés, à dessein de le perdre. Cette scélératesse sans exemple vous fait un devoir de délivrer le monde d'une telle peste, et, pour votre propre intérêt, vous

oblige à ne pas vous relâcher de vos poursuites, de peur que votre indulgence pour lui ne donne du crédit à ses abominables mensonges.

— Je ne m'inquiète pas des conséquences, reprit M. Falkland, j'obéis à l'impulsion de mon cœur. Je ne concourrai jamais personnellement à réformer l'espèce humaine par les haches et les gibets ; je suis convaincu que les choses n'iront jamais bien que lorsque l'honneur et non la loi sera l'arbitre souverain du monde; que lorsque le vice aura appris à reculer devant l'irrésistible puissance et la dignité de la vertu, mais non devant les froides et mesquines formalités d'un code; si mon calomniateur était digne de mon ressentiment, ce serait mon épée et non pas la main du magistrat qui me ferait justice de son insolence; mais ici je me ris de sa malice, je me résous à l'épargner, comme le roi généreux des forêts laisse vivre l'insecte qui ose attenter à son repos.

— Vous tenez là des discours romanesques, dit M. Forester, au lieu de parler le langage de la raison. Cependant il m'est impossible de ne pas être vivement frappé du contraste dont je suis témoin entre l'élévation sublime de la vertu et l'injustice opiniâtre et inébranlable du crime. Tandis que votre cœur montre un excès de

bonté, rien ne peut toucher l'âme de cet intrépide scélérat. Je ne me pardonnerai jamais de m'être laissé abuser un instant par ses détestables artifices. Ce n'est pas ici le moment de discuter le procès entre la chevalerie et la loi. Tout ce qu'il y a, c'est que, comme magistrat, ayant fait l'information du délit, j'insiste sur ce qui est de mon devoir, c'est-à-dire sur ce que la justice ait son libre cours, et que l'accusé soit transféré dans la prison du comté. »

Après quelques débats encore de part et d'autre sur le même point, M. Falkland, trouvant M. Forester obstiné et intraitable, retira son opposition. En conséquence on manda un officier de justice du village voisin, le mandat fut délivré, et une des voitures de M. Falkland fut préparée pour me conduire à la geôle. On peut aisément s'imaginer combien cette décision fut pénible pour moi. Je jetais des yeux inquiets sur les domestiques qui avaient été spectateurs de l'information; mais pas un d'eux, ni par parole ni par geste, ne donna le moindre signe de compassion pour mes malheurs. Le vol dont j'étais accusé leur semblait atroce, à cause de son énormité; et quand même quelques étincelles de commisération auraient pu s'échapper de leurs âmes simples et ingénues,

elles auraient été bientôt étouffées par l'indignation, à cause de la noirceur qu'ils voyaient dans ma récrimination contre leur digne et excellent maître. Mon sort étant ainsi décidé, et un des domestiques ayant été dépêché vers l'officier de justice, M. Forester et M. Falkland se retirèrent, et me laissèrent à la garde de deux autres domestiques.

L'un de ceux-là était le fils d'un fermier du voisinage qui avait été longtemps l'intime ami de mon père. J'avais envie de connaître précisément le fond de l'âme de ceux qui avaient été témoins de cette scène, et qui avaient eu occasion d'observer auparavant mes mœurs et ma conduite. Je cherchai donc à entrer en conversation avec celui-ci. « Eh bien, mon bon Thomas, lui dis-je en hésitant et avec un accent plaintif, ne suis-je pas une bien malheureuse créature ?

— Ne me parlez pas, maître Williams ; allez, vous m'avez donné une telle secousse, que je n'en serai remis de longtemps. Vous avez été couvé par une poule, comme on dit, mais il faut que vous soyez sorti de l'œuf d'un basilic. Je suis vraiment bien aise que l'honnête fermier Williams soit mort ; car votre coquinerie lui ferait maudire le jour où il est né.

— Thomas, je suis innocent! Je le jure par le Dieu du ciel qui doit me juger un jour, je suis innocent.

— Ne jurez pas, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, ne jurez pas! votre pauvre âme est déjà bien assez damnée sans cela. Ma foi, grâce à vous, mon garçon, je ne me fie plus jamais à personne, et je ne crois plus aux apparences, quand ce serait un ange. Bonté divine! comme vous nous en avez débité! comme vous avez la langue dorée! A l'entendre, on l'aurait cru innocent comme l'enfant qui vient de naître; mais, à d'autres. Vous ne ferez pas croire aux gens que le noir est blanc; pour mon compte, c'est bien fini avec vous. Je vous aimais hier tout comme si vous aviez été mon frère. Aujourd'hui j'ai tant d'amitié pour vous que je ferais de tout mon cœur dix milles à pied pour vous voir pendre.

— Bon Dieu, Thomas, pouvez-vous me dire cela! Quel changement dans votre cœur à mon égard! Je prends Dieu à témoin que je n'ai rien fait pour le mériter. Quel monde que celui où nous vivons!

— Arrêtez donc votre langue maudite! les cheveux me dressent à la tête seulement à vous entendre. Pour tout l'or du monde je ne pas-

serais pas une nuit sous le même toit que vous. Je craindrais à tout moment de voir tomber la maison pour vous écraser! Je m'étonne que la terre ne s'ouvre pas pour vous engloutir tout vivant. C'est un poison rien que de vous regarder en face! Si vous allez ce train-là, je crois, Dieu me pardonne, que les gens à qui vous parlerez finiront par vous déchirer par morceaux, et qu'ils ne vous laisseront jamais le temps de gagner la potence. Oh! oui, je vous le conseille, plaignez-vous. Le pauvre petit innocent! C'est dommage qu'il crache du venin tout autour de lui comme un crapaud et qu'il empoisonne la terre de son écume partout où il passe. »

Quand je vis que celui à qui je parlais était aussi inaccessible à tout ce que je pouvais dire, et considérant que, même en venant à bout de le ramener de sa prévention, je n'en tirerais pas grand avantage, je me conformai à son avis et gardai le silence. Il ne se passa pas beaucoup de temps sans que tout fût disposé pour mon départ, et on me conduisit à la même prison qui avait renfermé peu auparavant les innocents et malheureux Hawkins. Ils avaient été aussi les victimes de M. Falkland. Je voyais en lui une image fidèle, quoiqu'en raccourci, de ce que sont les monarques, qui comptent les

prisons d'état au nombre des instruments de leur pouvoir.

CHAPITRE XXIII.

Pour moi, je n'avais jamais vu de prison, et, comme la plupart des hommes, je n'avais guère songé à m'informer quel était le sort de ceux qui avaient commis des offenses contre la société, ou qui lui étaient devenus suspects. Oh! combien est désirable, en comparaison de ces tristes murailles, le plus pauvre des abris où le journalier va se reposer de ses fatigues!

Tout était nouveau pour moi, ces portes massives, ces verrous et ces serrures retentissantes, ces passages sombres, ces fenêtres grillées, et les regards si caractéristiques des geôliers, accoutumés à s'armer de refus et à défendre leurs cœurs de tout sentiment de sympathie et de pitié. La curiosité et un désir de connaître ma situation me portèrent à fixer les yeux sur leurs figures, mais le moment d'après je les détournai avec un dégoût insurmontable. Il est

impossible de dépeindre le genre d'odeur et de malpropreté qui distingue ces affreuses demeures. J'avais bien vu dans ma vie des logements négligés et malpropres, habités par des hommes dont la personne n'était pas mieux soignée; mais leur visage portait l'empreinte de la santé, et on y lisait l'insouciance plutôt que le malheur. La malpropreté d'une prison s'adresse à l'âme même et a déjà un caractère d'infection et de putridité.

On me retint pendant plus d'une heure dans la chambre du geôlier, tandis que les guichetiers survenaient les uns après les autres pour se familiariser avec ma personne. On me regardait déjà comme coupable d'un crime capital : en conséquence on me fit subir une perquisition rigoureuse, et on me prit un canif, une paire de ciseaux et tout ce que j'avais de monnaie d'or. On délibéra si ces objets ne seraient pas mis sous le scellé, pour m'être rendus, disait-on, aussitôt que je serais acquitté; et si je n'avais pas fait voir dans mes réclamations une vigueur et une fermeté à laquelle ils ne s'attendaient guère, telle était la marche qu'ils allaient continuer de suivre. Quand j'eus subi ces cérémonies, on me poussa dans une chambre où étaient assemblés les détenus pour crime

capital [1], au nombre de onze. Chacun d'eux était trop occupé de ses réflexions pour faire attention à moi. De ces onze prisonniers, deux étaient là pour vol de chevaux [2], trois pour avoir volé un mouton, un pour avoir volé dans une boutique [3], un autre pour fausse monnaie, deux pour vol de grand chemin, et deux pour vol avec effraction [4].

Les voleurs de chevaux étaient à faire une partie de cartes, qui fut interrompue par un différend survenu entre eux, accompagné de grandes vociférations et d'appels qu'ils faisaient aux uns et aux autres pour décider le coup, mais fort inutilement, car l'un ne les écoutait pas, et d'autres les laissaient au milieu de leur récit pour aller porter loin de leur tapage leurs angoisses intérieures.

C'est la coutume parmi les voleurs de former entre eux une espèce de tribunal burlesque dont chacun va prendre la décision pour savoir s'il sera acquitté, s'il aura répit ou grâce, ainsi

[1] *Felony*, crime capital.

[2] *Horse-stealing*. D'après une loi d'Édouard VI, le vol d'un cheval ou d'un mouton faisait encourir la peine de mort sans bénéfice du clergé.

[3] *Shop-lifting*, vol dans une boutique pour une valeur au-dessus de cinq livres sterling.

[4] *Burglary*.

que pour essayer la manière la plus adroite d'établir sa défense. Un des voleurs avec effraction, qui avait déjà passé par cette épreuve, était à se promener fièrement en long et en large dans la chambre avec un air de bravade, en criant à son camarade qu'il était aussi riche que le duc de Bedford; il possédait cinq guinées et demie, ce qui était bien tout ce qu'il pourrait dépenser dans le mois; et quant à ce qui arriverait après cela, c'était l'affaire de *Jack Ketch* [1] et non la sienne. En disant cela il se jeta brusquement sur un banc qui était près de lui et parut s'endormir un moment; mais son sommeil était agité; sa respiration pénible ressemblait de temps en temps à une sorte de gémissement. Un jeune homme de l'autre côté de la chambre s'en vint doucement armé d'un grand couteau à l'endroit où celui-ci était couché, la tête pendante sur un des côtés du banc, et lui appuya sur le cou le dos de la lame avec tant de force que ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts que l'autre put venir à bout de se relever. « Ma foi, Jean, dit l'homme au couteau, encore un peu et ton affaire était faite. » Celui-ci, sans témoigner le moindre ressenti-

[1] *Jean Ketch*, le bourreau.

ment : « Dieu te damne, lui dit-il d'un ton chagrin : pourquoi diable n'as-tu pas pris le tranchant ? ç'aurait été le meilleur ouvrage que tu eusses fait depuis longtemps[1] ! »

Il y avait un des individus détenus pour vol de grand chemin, dont le cas était assez extraordinaire. C'était un simple soldat, de la physionomie la plus séduisante, âgé de vingt-deux ans. Le plaignant, qui avait été volé un soir en revenant très-tard du cabaret, et à qui on avait pris trois shellings[2], avait affirmé que ce jeune homme était son voleur. Il était difficile de trouver un caractère comparable à celui de ce prisonnier. Son état ne l'avait pas empêché de cultiver son esprit; la lecture de Virgile et d'Horace était son amusement favori. Le contraste de son humble rang et de ses goûts littéraires le rendait singulièrement intéressant. Il était simple et sans affectation. Sachant dans l'occasion déployer de la fermeté, il était doux, timide, inoffensif et ingénu. On le citait pour sa probité. Une dame l'avait une fois employé pour porter une somme de mille livres sterling

[1] Un ami de l'auteur a été témoin, à Newgate, il y a quelques années, d'un fait absolument semblable à celui-ci.

[2] Le *shelling* vaut la vingtième partie d'une livre sterling, c'est-à-dire environ 1 fr. 25 c.

à quelqu'un à plusieurs milles de distance; une autre fois un particulier lui avait confié, pendant son absence, la garde de sa maison et de son mobilier, qui valait au moins cinq fois cette somme. Dans sa manière de penser il avait toujours montré un grand amour de la justice, beaucoup de candeur et de sagesse. Il avait gagné quelque argent à fourbir les armes de ses officiers, métier pour lequel il avait un talent particulier; mais il avait refusé le grade de sergent ou de caporal qui lui avait été offert, disant qu'il n'avait pas besoin d'argent, et que dans ce nouveau poste il aurait moins de loisirs à donner à l'étude. Il avait aussi refusé constamment des présents que voulaient lui faire des personnes frappées de son mérite; non que ce fût de sa part orgueil ou fausse délicatesse, mais parce que, disait-il, il ne croyait pas devoir en conscience accepter des choses dont il ne sentait nullement avoir besoin. Cet aimable jeune homme mourut pendant que j'étais en prison. Je reçus son dernier soupir[1].

J'étais obligé de passer la journée entière dans la compagnie de ces hommes, dont quelques-uns avaient réellement commis les crimes

[1] On trouve une histoire toute semblable dans le *Calendrier de Newgate*, vol. I, p. 382.

dont ils étaient accusés, et les autres avaient été exposés au soupçon par le malheur de leur condition. Le tout composait un spectacle de misère dont il est impossible de se former une idée, à moins de l'avoir sous les yeux. Les uns étaient extrêmement bruyants, et cherchaient à s'étourdir, par bravade, sur l'idée de leur état; tandis que les autres, incapables même d'un tel effort, sentaient aggraver les angoisses de leur esprit par le tumulte et le fracas continuel qui se faisait autour d'eux. Même ceux qui affectaient le plus de résolution offraient encore un front sillonné par les soucis et les chagrins; au milieu de leur gaieté forcée, de noires pensées qui survenaient à tout moment altéraient leur visage et y faisaient naître soudain l'expression de la douleur la plus cuisante. Pour les habitants de cette triste enceinte le retour du soleil n'était pas celui de la joie. Un jour succédait à l'autre, mais leur condition était invariable. L'existence n'était pour eux qu'une longue scène de tristesse continuelle; chaque moment était un moment d'angoisse, et cependant ils cherchaient encore à le prolonger, dans la crainte que l'instant d'après ne vînt leur apporter une destinée plus affreuse. Le souvenir du passé était accompagné de regrets insuppor-

tables, et chacun d'eux eût sacrifié avec plaisir un de ses bras pour avoir encore le choix de cet état de paix et de liberté qu'une folle conduite lui avait fait aliéner. Nous parlons d'instruments de torture; les Anglais tirent vanité d'avoir banni de leur île fortunée cet usage monstrueux! Hélas! celui qui a pu voir les mystères d'une prison peut dire si le fouet et le chevalet des tortionnaires sauraient jamais infliger de torture comparable à l'agonie lente et silencieuse dans laquelle un prisonnier traîne son existence.

Tels étaient nos jours. Au soleil couché paraissaient nos geôliers, qui ordonnaient à chacun de se retirer pour être enfermé dans son cachot. C'était une circonstance qui aggravait cruellement notre sort que d'être sous la discipline arbitraire de ces êtres durs et despotiques. Jamais hommes ne furent aussi étrangers à toute idée de sensibilité et de commisération. Ils prenaient un plaisir barbare à donner leurs ordres odieux et à observer la répugnance avec laquelle on y obéissait. Quand ils avaient parlé, il n'y avait pas à répliquer; les fers, le pain et l'eau étaient la rétribution inévitable de la moindre résistance. Leur tyrannie n'avait d'autres bornes que leurs caprices. A qui en

appellerait le malheureux prisonnier ? Ira-t-il se plaindre, quand il a la certitude que ses plaintes ne seront pas entendues ? Un rapport sur la rébellion et la nécessité de prendre des précautions sont pour le geôlier un infaillible refuge, et opposent une barrière insurmontable à toute espèce de réparation.

Nos cachots étaient des cellules de sept pieds sur six, creusées plus bas que la terre, humides, sans aucune ouverture pour l'air ou la lumière, si ce n'est quelques trous pratiqués dans la porte. Dans quelques-uns de ces affreux réceptacles on entassait trois personnes ensemble pour dormir[1]. Je fus assez heureux pour en avoir un à moi seul. Nous étions à l'approche de l'hiver. On ne nous permettait pas d'avoir de chandelle, et, comme je l'ai dit, on nous enfermait dès le coucher du soleil et on ne nous délivrait que le lendemain au jour. C'était là notre situation pendant quatorze ou quinze heures sur vingt-quatre. Je n'avais, dans aucun temps, été accoutumé à dormir plus de six ou sept heures, et alors j'avais moins de penchant au sommeil que jamais. Ainsi j'étais réduit à passer la moitié de ma journée dans

[1] Voyez Howard, *sur les Prisons*.

cette effroyable demeure et dans une obscurité complète; ce qui ne laissait pas d'aggraver mon sort.

Au milieu de mes sombres réflexions, j'exerçais ma mémoire à compter les portes, les ferrures, les verrous, les chaînes, les murs épais, les barreaux et les grilles qui se trouvaient entre moi et la liberté. « Voilà donc, me disais-je, les instruments que la tyrannie, dans le recueillement de ses froides méditations, se plaît à inventer. Voilà l'empire que l'homme exerce sur l'homme. C'est ainsi que l'on tient dans les liens et dans la torpeur un être né pour développer et agrandir toutes ses facultés. Qu'il doit être dépravé ou stupide celui qui ose soutenir ce système d'oppression, où la santé, la gaieté, la sérénité de l'homme vont se perdre sous la fétidité mortelle d'un cachot et sous les rides profondes des ennuis et du désespoir ! »

« Grâces au ciel, dit l'Anglais, nous n'avons pas de Bastille ! grâces au ciel, chez nous aucun homme n'est puni, s'il n'est criminel ! » Misérable privé de sens ! est-ce une terre de liberté que celle où des milliers d'hommes languissent dans les cachots et dans les chaînes ? Va, va, ignorant, va t'instruire dans nos prisons. Apprends à connaître leur insalubrité,

leur puanteur, la tyrannie de ceux qui les gouvernent, la misère de ceux qui les habitent. Reviens après ce spectacle, et montre-moi quelqu'un assez déhonté pour dire encore d'un air triomphant : « L'Angleterre n'a pas de Bastille ! » Y a-t-il une accusation si frivole qui n'expose un homme à être plongé dans ces épouvantables demeures ? Y a-t-il quelque basse noirceur qui n'ait pas été mise en œuvre par les officiers de justice et par les accusateurs ? Mais, peut-être, m'allez-vous dire, contre toutes ces injures on obtient des réparations. Des réparations ! Ce mot même est le comble de l'insulte ! Quoi ! ce malheureux réduit au désespoir, qui ne s'est vu acquitter qu'au moment où la langueur et la misère allaient éteindre en lui les restes de la vie, ira poursuivre des réparations ? Où trouvera-t-il assez de loisir, et surtout assez d'argent pour salarier les agents et les ministres de la loi, pour payer ce remède si lent et toujours si chèrement acheté ? Non, non, il est trop heureux de laisser derrière lui son cachot et l'affreux souvenir des moments qu'il y a passés ; les mêmes caprices de l'oppression et de la tyrannie seront l'héritage de l'infortuné qui vient prendre sa place.

Pour moi, je contemplais les murs tout au-

tour de moi, et ma pensée devançait déjà la mort prématurée que tout me présageait; je redescendais au fond de mon cœur; je n'y trouvais que l'innocence, et je me disais : « Voilà donc ce que c'est que la société. Voilà cette distribution de justice, qui est le but de la raison humaine ! Voilà le fruit des méditations des sages, l'ouvrage auquel ils ont consacré tant de veilles ! Le voilà ! »

Le lecteur me pardonnera de m'être écarté du principal sujet de mon histoire par cette digression. S'il trouvait que je me suis laissé aller à des remarques générales, qu'il se souvienne que celles-ci sont le résultat d'une expérience chèrement payée. C'est de la plénitude d'un cœur qui ne peut plus se contenir que l'invective coule de ma plume. Ce ne sont pas les déclamations d'un homme qui prétend à l'éloquence. Les fers de cet esclavage ont torturé mon âme.

Je ne pouvais pas croire que tant de misère et d'infortune fût jamais tombé en partage à aucune créature humaine. Je me rappelais avec surprise mon empressement puéril à faire juger ma conduite et à démontrer mon innocence. Je le détestais comme l'effet de la plus sotte et de la plus insoutenable pédanterie. Je m'écriais,

dans l'amertume de mon cœur : « Hé, qu'est-ce donc que la réputation ? C'est un hochet d'enfant pour amuser les hommes. Si j'avais su mépriser cette chimère, je pourrais jouir de la tranquillité de mon cœur, goûter les biens de le paix et de la liberté, et entretenir dans de douces occupations l'activité de mon esprit. Et pourquoi soumettre mon bonheur à l'arbitrage des autres ? Mais quand même une bonne réputation serait un bien de la plus haute valeur, un pareil moyen de la recouvrer ne serait-il pas réprouvé par le sens commun ? Le langage que ces institutions tiennent à l'infortuné qui les invoque n'est-il pas celui-ci : « Allons, sois » privé de la lumière du jour, associe-toi à ceux » que la société a marqués comme les objets de » son exécration ; rends-toi l'esclave des geô» liers ; laisse-toi charger de chaînes, ensuite » tu pourras espérer d'être purgé d'une injuste » accusation, et de recouvrer l'honneur et la » réputation ? » Tels sont donc les moyens de consolation qu'offre la loi à ceux que la méchanceté ou la sottise, une inimitié privée ou une assertion indiscrète font gémir, sans le plus léger fondement, sous le poids de la calomnie ! Pour mon compte, j'étais bien certain de mon innocence, et l'examen m'a bientôt fait voir que

les trois quarts de ceux qui sont habituellement assujettis à un traitement semblable sont des personnes contre lesquelles nos cours de justice, malgré leur prévention dédaigneuse et leur précipitation, ne trouvent pas assez de preuves pour opérer une conviction. Il faut donc qu'un homme soit bien mal instruit ou bien dépourvu de jugement pour commettre aux hasards d'une telle protection son honneur et sa vie.

Mais je me trouvais dans un cas encore bien plus désespéré. J'étais intimement convaincu qu'un examen tel que ces institutions peuvent le faire devait répondre dignement à ces odieux préliminaires. Après les souffrances que j'endurais, quelle chance avais-je pour espérer d'être acquitté ? Quelle probabilité y avait-il que les juges devant lesquels j'aurais à paraître m'écouteraient plus favorablement que ceux qui avaient déjà prononcé sur ma cause dans la maison de M. Falkland ? Non, non, je me voyais condamné par anticipation.

Ainsi, dépouillé de tous les biens que donne l'existence, déchu de ces belles espérances auxquelles je m'étais si souvent livré, arraché de cette carrière d'honneur et de vertu au-devant de laquelle mon âme ardente aimait tant à s'élancer ; tout ce que m'offrait l'avenir, c'était

quelques semaines consommées dans ce lieu misérable, pour aller ensuite recevoir la mort des mains de l'exécuteur public. Il n'y a pas de langage pour exprimer l'indignation et le dégoût affreux que ces idées excitaient dans mon âme. Mon ressentiment ne s'arrêtait pas à mon persécuteur, il s'étendait à la machine sociale tout entière. Je ne pouvais croire que tout ce qui m'arrivait fût le résultat d'institutions inséparables du bien général. Toute l'espèce humaine me paraissait composée de bourreaux torturiers. Je les regardais tous comme conjurés pour me déchirer en pièces; et cet immense tableau d'une persécution inexorable me jetait dans un état d'angoisse impossible à décrire. J'examinais tour à tour ma situation sous ces deux faces. J'étais innocent : j'avais droit à l'assistance des hommes; mais je ne voyais pas un cœur qui ne fût endurci contre moi, pas un bras qui ne fût prêt à prêter son secours pour précipiter ma ruine. Un homme qui n'a pas senti, dans les plus grands intérêts de sa vie, la justice, l'éternelle vérité, l'inaltérable équité, liées inséparablement à sa cause, et d'un autre côté la force brutale, l'opiniâtreté stupide et l'orgueilleuse insolence conjurées contre lui, ne peut pas imaginer ce qui se passait en moi. Je

voyais la perfidie et le mensonge rayonnants d'honneur et de gloire ; je voyais la faible innocence broyée en poussière sous la main toute-puissante du crime.

Où pouvais-je chercher du soulagement à ces sensations? Était-ce au milieu de ce chaos de licence et d'exécration où je passais la journée, et où chaque figure me réfléchissait l'image d'une angoisse qui ne le cédait qu'à la mienne? Celui qui voudrait se former une idée des régions infernales n'aurait besoin que d'assister pendant quelques heures à l'affreux spectacle que j'ai eu sous les yeux pendant plusieurs mois. Il ne m'était pas permis de me soustraire un moment à cette complication d'horreurs, ni de me réfugier dans le calme de la méditation. L'air, l'exercice, l'attention, la variété des objets, tous ces grands mobiles de l'activité de l'homme m'étaient interdits pour toujours par l'inexorable tyrannie qui me tenait en son pouvoir. La solitude de mon cachot nocturne n'était pas moins insupportable. Je n'y avais pas d'autre meuble que la paille qui servait à mon repos. Il était étroit, humide et malsain. Un esprit épuisé comme le mien par la plus accablante uniformité, auquel ne s'offrait jamais ni amusement ni occupation pour tromper l'ennui de

ses pénibles heures, ne pouvait trouver qu'un sommeil court, agité et peu propre à rafraîchir les sens. La perplexité et le désordre de mon imagination me tourmentaient encore plus dans mes rêves que dans les pensées de mes veilles. A ces intervalles de sommeil succédaient les heures que le régime de la prison m'obligeait de passer, quoique éveillé, dans ces ténèbres solitaires. Là, je n'avais ni livres, ni plumes, ni rien qui fût propre à fixer mon attention; c'était l'uniformité du néant. Quelle misère pour un esprit actif et infatigable comme le mien! Je ne pouvais pas me plonger dans la léthargie; je ne pouvais pas oublier mes malheurs; cette horrible image me poursuivait sans relâche avec la malignité d'une furie. Barbare, inexorable politique des institutions humaines, qui condamne un homme à des tourments aussi douloureux, qui les sanctionne au moins par sa coupable indifférence et les appelle la sauvegarde de la liberté! Mille fois j'aurais brisé ma tête proscrite contre les murs de mon cachot; mille fois j'ai soupiré après la mort, et j'ai embrassé avec une ardeur inexprimable l'espoir de trouver un terme à mon horrible martyre; mille fois j'ai formé le projet de porter sur moi-même une main homicide, et j'ai délibéré, dans l'a-

mertume de mon âme, sur les différents moyens de secouer le fardeau de l'existence. Qu'avais-je à faire avec la vie? J'en avais assez vu pour ne la plus regarder qu'avec horreur. Pourquoi attendrais-je les lentes formalités du despotisme légal? N'oserais-je donc mourir qu'au moment et de la manière décrétée par ses odieux ministres? Cependant une puissance inexplicable retenait mon bras. Avec l'ardeur du désespoir je m'accrochai encore à ce fantôme d'existence, à ses mystérieuses affinités, à ses perspectives trompeuses.

CHAPITRE XXIV.

Telles étaient les réflexions qui me poursuivirent pendant les premiers jours de mon emprisonnement, que je passai ainsi dans un état continuel d'angoisse. Mais après quelque temps, la nature accablée refusa de plier plus longtemps sous le fardeau; l'imagination, toujours mobile, amena une suite de réflexions différentes.

Je sentis mon courage revivre. La sérénité

et la bonne humeur avaient été les compagnes de toute ma vie, et elles revinrent encore me visiter au fond de mon cachot. Je ne m'aperçus pas plutôt de ce changement dans mes idées, que j'entrevis la possibilité et l'avantage de recouvrer la tranquillité et la paix de l'âme; que j'entendis au-dedans de moi-même une voix secrète qui me suggérait de me montrer, dans cet état d'abandon et d'infortune, au-dessus de mes persécuteurs. Heureuse innocence! la conscience de mon intégrité, cette satisfaction intérieure de moi-même était comme un soleil bienfaisant qui perçait à travers toutes les murailles de mon cachot, et qui portait dans mon cœur mille fois plus de chaleur et de joie que les splendeurs réunies de la fortune et des honneurs n'en donneront jamais aux esclaves du vice.

Je trouvai le secret de tenir mon esprit occupé. Je me disais : « Je suis enfermé pendant la moitié de la journée dans une obscurité totale, et sans aucune source extérieure de dissipation; l'autre moitié, je la passe au milieu du tumulte et du bruit. Eh bien! ne puis-je pas chercher de l'amusement dans les propres ressources de mon esprit? N'est-il pas pourvu d'une grande variété de connaissances? Depuis mon enfance, tous mes moments n'ont-ils pas

été employés à satisfaire une insatiable avidité de m'instruire ? Quand pourrais-je mieux qu'à présent tirer parti de ces avantages ? » En conséquence, je me mis à exercer l'activité de mon imagination. Je m'amusai à repasser l'histoire de ma vie. Successivement je vins à me rappeler une infinité de petites circonstances qui auraient été perdues sans cet exercice. Je retraçais à mon esprit des conversations tout entières ; je pensais d'abord au sujet sur lequel elles avaient roulé, puis à leur marche, à leurs incidents ; et j'allais souvent jusqu'à en retrouver les propres termes. Je m'arrêtais sur ces idées jusqu'à ce que je fusse totalement absorbé par mes méditations. Je me les répétais jusqu'à ce que je sentisse naître la chaleur de l'enthousiasme. J'avais mes occupations différentes ; les unes propres à ma solitude nocturne, dans laquelle je pouvais donner pleine carrière aux impulsions de mon âme ; les autres, arrangées pour le désordre de la journée, où mon objet était de demeurer tout à fait sourd au tumulte qui m'environnait.

Par degrés j'en vins à laisser mon histoire, et à courir des aventures imaginaires. Je me figurais toutes les positions dans lesquelles je pouvais être placé, et je me traçais la conduite

à suivre dans chacune. Ainsi, je me rendis familières toutes sortes de scènes, de luttes et de dangers, de bienfaisance et d'oppression. Je me transportais souvent, en imagination, jusqu'au moment terrible où la nature touche à sa dissolution. Dans quelques-unes de mes rêveries, mon sang bouillonnait avec toute l'impétuosité du courroux et de l'indignation; dans d'autres, je recueillais avec constance toutes les forces de mon âme, pour quelque périlleuse rencontre. Je m'exerçais aussi à l'éloquence convenable pour ces diverses situations; et dans la solitude de mon cachot, je fis plus de progrès dans l'art oratoire que je n'en aurais peut-être fait au milieu du plus vivant et du plus nombreux théâtre.

J'arrivai enfin à disposer de mes heures chaque jour avec autant de méthode qu'un homme dans son cabinet, qui passe des mathématiques à la poésie, et de la poésie à l'étude du droit des nations. A la régularité de ce travail je joignis la diversité des matières. A l'aide de ma seule mémoire, je parcourus dans ma prison une partie considérable d'Euclide, et je retraçai, jour par jour, les suites de plusieurs faits et incidents de l'histoire, tels qu'ils sont rapportés par nos plus célèbres auteurs. Je devins aussi poète; je me mis à décrire la magni-

licence et la fécondité de la nature, à exprimer les grands traits des passions, et à partager, avec tout le feu de l'enthousiasme, les élans d'une âme généreuse; trompant ainsi le dégoût et l'ennui de ma solitude, et parcourant en idée toutes les scènes du monde. Quant à ce besoin qu'éprouve toujours l'esprit humain de se rendre compte de ses progrès, je trouvai facilement des expédients pour y suffire, à défaut de plumes et de livres.

Au milieu de ces occupations, je voyais, avec un transport de joie et de triomphe, jusqu'à quel point l'homme est indépendant des faveurs ou des rigueurs capricieuses de la fortune. J'étais hors de la portée de ses coups, car elle ne pouvait me mettre plus bas. Aux yeux de tout le monde je semblais être dans un état de détresse et de misère, tandis que, dans la réalité, je n'éprouvais pas un besoin. Ma nourriture était grossière, mais je jouissais d'une bonne santé. Mon cachot était infect, mais mes sens s'y étaient accoutumés. Si l'exercice en plein air m'était interdit, je savais en prendre dans mon cachot, de manière même à provoquer la sueur. Je n'avais aucun moyen de délivrer ma personne d'une compagnie qui ne pouvait inspirer que de l'aversion et du dégoût, mais j'eus porté

bientôt jusqu'à la perfection l'art d'y soustraire mon âme, en sorte que je ne voyais ni n'entendais les gens qui m'entouraient que pendant les courts intervalles qui me convenaient.

Tel est pourtant l'homme considéré en lui-même ; tant la nature est simple, tant ses besoins sont peu nombreux. Que l'homme de la société artificielle est différent ! De vastes palais s'élèvent pour le recevoir, mille voitures différentes sont inventées pour ses promenades et ses exercices ; des provinces entières sont rançonnées pour contenter son appétit, et tout le globe est mis à contribution pour lui fournir ses vêtements et ses meubles. Que de dépenses pour payer la servitude ? Sa santé et son repos se trouvent dans la dépendance d'une foule d'accidents ; son corps et son âme sont à la merci de quiconque promettra de satisfaire ses insatiables et impérieux besoins.

Aux désavantages de ma situation présente se joignait encore l'affreuse perspective d'une mort ignominieuse. Eh bien ! tout homme est fait pour mourir. Personne ne sait l'heure où la mort viendra le visiter. A coup sûr il n'est pas plus fâcheux d'avoir à affronter cette ennemie formidable, quand on est en pleine santé et pourvu de tous les moyens de force et

de courage, que d'essuyer ses attaques au moment où nous sommes déjà à moitié défaits par la maladie et les souffrances. Au moins, étais-je bien décidé à jouir pleinement des jours que j'avais encore à vivre, et c'est une faveur que peut espérer l'homme dont la santé se prolonge jusqu'au dernier moment de son existence. Pourquoi m'abandonner à d'inutiles regrets? Il n'y avait pas au dedans de moi un sentiment de fierté, ou plutôt d'indépendance et de justice, qui ne criât à mon persécuteur : « Tu peux m'ôter l'existence, mais tu ne saurais troubler la paix de mon âme. »

CHAPITRE XXV.

Au milieu de ces réflexions, une autre idée qui ne m'avait pas encore frappé vint se présenter à mon esprit. « Je triomphe, me disais-je, et avec raison, de l'impuissance de mon persécuteur. Mais cette impuissance n'est-elle pas encore plus grande que je ne l'ai cru jusqu'à présent? Je dis qu'il peut m'ôter l'existence, mais non pas troubler la sérénité de mon âme. Rien n'est plus vrai : mon âme, ma présence

d'esprit, la fermeté de mon caractère sont hors de son atteinte; mais ma vie n'y serait-elle pas également si je le voulais? Quels sont les obstacles matériels que l'homme ne soit pas parvenu à vaincre? Est-il une entreprise si difficile dont on ne soit venu à bout? Et si d'autres l'ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas? Étaient-ils excités par des motifs plus puissants que les miens? L'existence leur était-elle plus précieuse, ou avaient-ils en eux plus de moyens pour l'animer et l'embellir? Certainement je l'emporte, à cet égard, sur la plupart de ceux qui ont déployé le plus de persévérance et d'intrépidité. Pourquoi serais-je moins entreprenant? Un esprit hardi et contemplatif sait donner au diamant et à l'acier la ductilité de l'eau. La puissance de l'esprit humain ne connaît pas de bornes et se rit de la vigilance des tyrans. »

Je repassais cent fois ces idées dans ma tête, et, après quelques instants de contemplation, exalté par l'enthousiasme, je m'écriais : « Non, je ne mourrai pas! »

Dans ma première jeunesse, j'avais lu toutes sortes de livres. Il m'était tombé entre les mains des histoires de ces hommes pour qui les serrures, les verrous n'étaient qu'un jeu, et qui, pour faire montre de leur habileté, avaient fait

l'expérience d'entrer dans la maison la plus fortement barricadée avec aussi peu de bruit et presque aussi peu de peine que d'autres auraient levé un loquet. Il n'y a rien qui intéresse autant un jeune homme que le merveilleux; il n'y a rien qu'il ambitionne plus vivement que le pouvoir d'étonner les spectateurs par des tours prodigieux de force ou d'adresse. Sans suivre d'autre guide que le cours de mes réflexions, je concevais dès lors que l'âme était essentiellement libre, capable de céder à la raison, mais destinée par la nature à ne jamais être soumise par la force. Comment pourrait-il être au pouvoir d'un homme de me retenir par contrainte? Pourquoi, si ma volonté était de me soustraire à sa violence, ne serais-je pas en état d'éluder les recherches les plus actives? Ces membres et ce corps sont, à la vérité, pour la partie pensante une masse lourde et importune qu'elle est condamnée à traîner avec soi; mais pourquoi la partie pensante ne viendrait-elle pas à bout d'alléger cette charge de manière à ne la plus sentir? Ces réflexions des premiers temps de ma jeunesse n'étaient nullement étrangères à l'objet de mes recherches actuelles.

Dans la maison de mon père, notre plus proche voisin était un charpentier. Tout plein du

genre de lecture dont j'ai parlé, j'étais extrêmement curieux d'examiner ses outils, leurs effets et leur usage. Ce charpentier était doué d'une rare intelligence, et ses facultés, n'ayant eu guère à s'exercer que dans sa profession, il était devenu fertile en inventions et raisonnait sur son métier d'une manière fort ingénieuse. Sa conversation m'intéressait donc vivement, et mon esprit éclairé par les lumières du sien perfectionnait même quelquefois les idées de mon maître. Je me mis d'abord à travailler avec lui pour mon amusement, et ensuite pendant quelque temps comme son compagnon. J'étais d'une constitution vigoureuse, et par l'habitude du travail j'ajoutai à l'avantage abstrait de ma force celui de savoir l'appliquer, quand je voulais, de manière à n'en pas perdre la moindre partie.

C'est une chose étrange, quoique assez ordinaire, que les ressources même qui nous seraient le plus utiles dans une situation critique, quelque familières qu'elles nous soient, ne viennent pas s'offrir à notre esprit quand il s'agirait de les mettre en œuvre. Ainsi, depuis ma détention, mon esprit avait déjà parcouru deux cercles d'idées extrêmement différents avant que ce moyen de délivrance se fût présenté à lui.

Dans le premier, mes facultés avaient été accablées ; dans l'autre, elles avaient été exaltées au dernier point ; mais dans l'une et l'autre de ces situations je regardais comme irrévocable la nécessité de me soumettre passivement au bon plaisir de mes persécuteurs.

Pendant le temps que j'avais passé dans cet état d'indécision, et après un peu plus d'un mois de captivité, arrivèrent les assises, qui se tenaient deux fois l'année dans la ville où j'étais prisonnier. Cette fois, mon affaire ne leur fut point présentée, et se trouva dès lors remise à six mois. J'aurais eu, pour espérer d'être acquitté, d'aussi fortes raisons que j'en avais pour attendre une condamnation, que la chose eût toujours été la même. Quand j'aurais été détenu pour la cause la plus frivole pour laquelle jamais juge de paix ait décrété un mendiant vagabond, il n'en aurait pas moins fallu que j'attendisse environ cent soixante-dix jours avant que mon innocence fût légalement reconnue, tant il y a encore d'imperfection dans les lois de ce pays si vanté, où les législateurs restent assemblés près de six mois par année ! Je n'ai jamais pu savoir au juste si ce délai fut l'effet de quelque démarche faite par mon persécuteur, ou s'il fut tout naturellement une suite

des formes de l'administration de la justice, trop graves, trop solennelles pour se plier aux droits ou aux besoins d'un obscur individu.

Mais ce ne fut pas là le seul événement survenu pendant ma détention, dont je ne pourrais pas donner de solution satisfaisante. A peu près à la même époque, le geôlier commença à changer de conduite à mon égard. Un matin, il me fit venir dans la partie du bâtiment destinée à son usage, et, après avoir un peu cherché ses paroles, il me dit qu'il était fâché de ce que je n'avais pas été placé plus commodément, et il me demanda si je m'arrangerais mieux d'avoir une chambre dans sa propre habitation. Frappé d'une question à laquelle je m'attendais si peu, je voulus savoir de lui si quelqu'un lui avait fait pour moi cette demande. Il me répondit que non; mais que les assises étaient passées, qu'il avait moins de prisonniers sur les bras et un peu plus de temps pour se reconnaître. Il ajouta qu'il me croyait une bonne pâte de jeune homme, et qu'il m'avait pris en amitié. A ce mot, je fixai sur lui un œil scrutateur; je ne découvris rien sur son visage qui portât l'expression ordinaire d'un pareil sentiment; il m'avait l'air d'un homme jouant un rôle qui ne va pas à sa figure et qui

lui donne de la contrainte et de la gaucherie. Il en vint toutefois à me faire l'offre de manger à sa table, ajoutant que, si cela me convenait, il n'en ferait pas plus gros ordinaire, et il entendait qu'il ne m'en coûtât rien de plus pour cela; qu'à la vérité, pour lui, il avait toujours tant d'affaires qu'il n'avait pas un moment de reste; mais que sa femme et sa fille Marguerite seraient enchantées d'entendre causer un homme d'esprit, comme il savait que j'étais, et que peut-être moi-même je ne trouverais pas leur compagnie désagréable.

Je réfléchis sur cette proposition, et je ne fis pas de doute, quoique cet homme m'eût assuré le contraire, qu'elle ne procédait pas d'un mouvement spontané d'humanité de sa part; mais que, pour parler le langage des gens de sa sorte, il avait de bonnes raisons pour agir ainsi. Je m'épuisais en conjectures sur l'auteur de cet acte d'attention et d'indulgence. Les deux personnes qui se présentaient à mon esprit étaient M. Falkland et M. Forester : je connaissais celui-ci pour un homme austère et inexorable envers ceux qu'il avait une fois jugés vicieux : il se piquait d'être inaccessible à ces mouvements de pitié qui ne sont bons, disait-il, qu'à nous faire manquer à notre devoir. M. Falkland,

au contraire, était de la plus exquise sensibilité; c'était là la source de ses plaisirs et de ses peines, de ses vertus et de ses vices. Quoiqu'il fût l'ennemi le plus cruel que j'eusse à redouter, et quoique aucun sentiment d'humanité ne fût capable de l'arrêter ou de le détourner le moins du monde de la marche qu'il s'était tracée, je le crus bien plus porté que son frère à s'occuper de ma captivité et à vouloir alléger mes souffrances.

Cette conjecture n'était pas de nature à verser du baume sur mes plaies. Je ne pensais à mon persécuteur qu'avec un mouvement de colère. Comment aurais-je pu voir d'un autre œil l'homme qui, pour contenter sa passion dominante, ne comptait pour rien ni mon honneur ni ma vie? Je le voyais détruisant l'un et se jouant de l'autre avec un sang-froid et une tranquillité que je ne pouvais me rappeler qu'avec horreur. Je ne savais pas quels étaient ses projets à mon égard; je ne savais s'il prenait seulement la peine de former un vœu stérile pour la conservation de celui dont il avait flétri l'avenir avec tant d'iniquité. Jusqu'à ce moment j'avais gardé le silence sur mon grand moyen de récrimination; mais il n'était pas très-certain que je consentisse à périr en silence

victime des artifices et de l'opiniâtreté d'un tel homme. De quelque côté que je sondasse mon cœur, je le trouvais partout ulcéré de l'injustice de mon oppresseur, et mon âme se révoltait à l'idée d'une lâche sympathie au moment même où son inexorable vengeance cherchait à m'écraser.

Ces sentiments dictèrent ma réponse au geôlier, et je trouvai un secret plaisir à les laisser s'exhaler dans toute leur amertume. Je le regardai avec le sourire du sarcasme, et lui dis que j'étais ravi de le voir devenu tout à coup aussi humain; que pourtant je savais un peu lire dans l'humanité d'un geôlier, et que je devinais bien comment la sienne lui était venue; mais qu'il pouvait dire à celui qui le mettait en œuvre qu'il prenait une peine inutile; que je n'accepterais jamais rien d'un homme qui avait machiné ma perte, et que j'avais assez de courage pour endurer mon mal à l'avenir comme à présent. Le geôlier me regarda d'un air étonné; puis, en faisant une pirouette sur le talon : « A la bonne heure, mon jeune coq, s'écria-t-il, vous n'en avez pas tant appris pour rien, à ce que je vois. C'est fort bien d'avoir du cœur; mais il y a temps pour tout, mon garçon : je crois que vous auriez mieux fait de garder votre

courage pour le moment où vous en aurez besoin. »

Les assises, qui se passèrent sans rien changer à ma destinée, opérèrent une grande révolution parmi mes camarades de prison. Je séjournai assez longtemps dans cette demeure pour y voir renouveler tous ses habitants. Un des voleurs avec effraction (le rival du duc de Bedford) et le faux monnayeur furent pendus : deux autres furent condamnés à la déportation, et le reste fut acquitté. Les déportés restèrent avec nous ; et, quoique la prison se trouvât ainsi allégée par là de neuf de ses pensionnaires, il y avait, au semestre suivant des assises, autant de personnes, à peu près, que j'en avais trouvé en entrant.

Le soldat dont j'ai parlé vint à mourir, le soir même de l'arrivée des juges, d'une maladie causée par son emprisonnement. Telle fut la justice que trouva dans son pays un être fait pour honorer son siècle ; le plus doux, le plus sensible des hommes, celui dont les mœurs étaient les plus simples et les plus aimables, dont la vie était la plus pure ; il se nommait Brightwell. Si ma plume pouvait immortaliser ce nom, je ne pourrais rien faire de plus doux pour mon cœur. Il avait le jugement sain et

plein de pénétration, les idées élevées et claires, en même temps qu'il régnait dans toute sa personne une franchise si naturelle et si confiante, qu'un observateur superficiel l'aurait jugé fait pour se laisser prendre au premier piége dressé contre lui. J'ai bien sujet de me rappeler sa mémoire avec affection. Il fut le plus chaud, je dirais presque, hélas! le dernier de mes amis, et à cet égard je ne fus pas en reste avec lui. Dans le fait, il y avait, si j'ose le dire, une grande conformité entre nos deux caractères, si ce n'est que je ne saurais prétendre l'égaler pour la capacité de son esprit, ni même me comparer à lui pour l'extrême pureté de sa conduite. Je lui racontai mon histoire, du moins ce que je crus pouvoir lui en apprendre; il l'écouta avec intérêt, il l'examina avec une véritable impartialité; et s'il conçut quelques doutes au premier moment, les fréquentes occasions qu'il eut de m'observer dans les instants où j'étais le moins sur mes gardes, lui apprirent bientôt à m'accorder une confiance sans réserve, et lui donnèrent une parfaite conviction de mon innocence.

Il parlait sans amertume de l'injustice dont nous étions victimes l'un et l'autre, et il prédisait qu'il viendrait un temps où la possibilité

même d'une oppression aussi intolérable n'existerait plus ; mais c'était un bonheur, disait-il, réservé à la postérité; nous ne pouvions pas espérer d'en jouir nous-mêmes. Il trouvait quelque consolation à penser qu'il n'y avait pas dans toute sa vie passée un moment dont il pût, d'après son jugement, désirer un meilleur emploi. Il pouvait dire avec autant de raison que beaucoup d'autres hommes, qu'il avait rempli ses devoirs; mais il prévoyait ne pas survivre à son infortune actuelle. C'étaient là ses discours quand il avait encore toute sa présence d'esprit; car on peut dire, dans un sens, que ses malheurs lui avaient fait perdre courage, mais au moins, si on peut lui appliquer cette expression, il faut convenir que jamais désespoir ne fut plus calme ni plus résigné que le sien.

Dans tout le cours de mes aventures, je n'ai pas éprouvé de chagrin plus amer qu'à la mort de cet infortuné jeune homme. Les circonstances de son sort se présentèrent à mon esprit dans toute leur complication de dureté et d'injustice. Après avoir chargé d'exécrations tout gouvernement humain qui pouvait être l'instrument d'un aussi abominable forfait, je me reportai sur moi-même. Je voyais d'un œil d'envie la

fin de mon ami Brightwell. Mille fois je désirai que mon corps fût froid et insensible à la place du sien; je n'étais conservé à la vie, à ce que je me persuadais, que pour endurer des maux inexprimables. Dans peu de jours il aurait été acquitté, il aurait recouvré sa liberté, sa réputation; peut-être que les hommes, touchés des injustices qu'il avait eu à essuyer, se seraient montrés empressés à réparer ses infortunes, et à effacer jusqu'au souvenir de son traitement ignominieux. Mais il venait de mourir, cet infortuné, et moi je restais! Moi, victime d'une iniquité non moins révoltante, mais qui ne pouvais espérer de réparation, qui étais marqué d'infamie pour toute la durée de ma triste existence, et qui devais emporter en mourant le mépris et l'exécration de mes semblables!

Telles furent en partie les premières réflexions que me fit naître le sort de ce martyr de nos barbares institutions. D'un autre côté, cependant, mes relations avec le malheureux Brightwell ne laissaient pas de m'avoir fourni quelques motifs de consolation. Je me disais : « Il a vu au travers de ces tissus de calomnie qui m'enveloppent; il a reconnu mon cœur, et m'a donné son amitié. Pourquoi désespérer? Ne pourrai-je pas rencontrer par la suite des

âmes aussi libérales que la sienne, qui me rendront justice et compatiront à mes infortunes? Que j'aie ce bonheur, et je serai content. Je me réfugierai dans les bras de l'amitié, et j'y oublierai la méchanceté des hommes. Je vivrai satisfait au sein d'une obscurité paisible, en cultivant les jouissances du cœur et de l'esprit, en me livrant dans un petit cercle aux douceurs de la bienfaisance. » Ainsi mon âme s'excitait au projet que j'allais entreprendre.

Je n'eus pas plutôt conçu l'idée d'une évasion que, pour m'en faciliter les préparatifs, je me déterminai au plan que voici. Je résolus de me mettre dans les bonnes grâces du concierge. Dans le monde, en général, j'ai trouvé toutes les personnes qui étaient au fait des apparences de mon histoire, disposées à ne me regarder qu'avec une sorte de dégoût et d'horreur qui les portait à me fuir, comme si j'eusse été frappé de la peste. La supposition que j'avais d'abord volé mon maître, et qu'ensuite, pour me laver, je l'avais accusé lui-même d'avoir voulu me suborner, me mettait dans une classe particulière et infiniment plus odieuse que les criminels ordinaires. Mais cet homme-ci était trop passé maître dans sa profession pour entretenir de l'aversion contre un de ses

semblables pour de pareils motifs. Il considérait les personnes commises à sa garde comme autant de corps humains dont il était responsable, et qu'il était tenu de représenter en temps et lieu ; mais quant à la différence de l'innocent et du coupable, c'était une affaire qu'il jugeait au-dessous de son attention. Ainsi, en cherchant à me faire bien venir de lui, je n'avais pas à lutter contre ces préventions que, dans une foule d'autres cas, j'ai trouvées si cruellement enracinées. Ajoutez que dans cette circonstance j'avais encore pour moi l'influence de ce même motif, quel qu'il pût être, qui l'avait rendu si généreux dans ses offres à mon égard.

Je lui parlai de mon talent pour la menuiserie, et je m'offris de lui faire une demi-douzaine de jolies chaises, s'il voulait me procurer les moyens et les outils nécessaires; car il ne fallait pas espérer, sans son consentement, de pouvoir exercer paisiblement une industrie de ce genre, quand même mon existence en eût entièrement dépendu. Il me regarda d'abord fixement, comme cherchant en lui-même ce que voulait dire cette nouvelle proposition ; ensuite, prenant un air gracieux, il me dit qu'il était ravi de me voir ainsi m'humaniser un peu avec les gens, et qu'il verrait ce qu'il pouvait faire.

Deux jours après, il me signifia qu'il m'accordait ma demande. Il ajouta que, quant au présent que je voulais lui faire, il n'avait rien à me dire là-dessus, que je ferais comme il me plairait; mais que je pouvais compter sur lui pour toutes les douceurs qu'il pourrait me procurer sans se compromettre, pourvu que quand il se montrerait civil envers moi je ne m'avisasse pas une seconde fois de le rebuter et de lui répondre par de mauvais propos.

Ces préliminaires ainsi gagnés, j'amassai successivement des outils de différentes espèces, tarières, perçoirs, ciseaux, etc. Enfin je me mis à l'ouvrage : les nuits étaient longues; mon geôlier, malgré son ostentation de générosité, était excessivement pressé. Je sollicitai donc encore, et j'obtins un bout de chandelle pour pouvoir travailler une heure ou deux de plus, après que j'étais enfermé dans mon cachot. Néanmoins je ne travaillais pas constamment à l'ouvrage que j'avais entrepris, et mon geôlier laissait percer à tout moment des signes d'impatience. Peut-être avait-il peur que je n'eusse pas le temps de finir avant d'être pendu. J'insistai toutefois sur la liberté de travailler à mon loisir et quand il me plairait, ce qu'il n'osa pourtant pas me contester expressément. Pour

surcroît de bonne fortune, je parvins à me procurer secrètement un levier de fer, par le moyen de miss Marguerite, qui venait de temps en temps à la geôle examiner les prisonniers, et qui paraissait m'avoir pris particulièrement en amitié.

Ici il est facile de reconnaître comment le vice et la duplicité naissent nécessairement de l'injustice. Je ne sais si mes lecteurs me pardonneront le profit peu délicat que je comptais tirer de l'indulgence inexplicable de mon geôlier envers moi. Mais je ne dois pas taire mes faiblesses ; c'est mon histoire et non mon apologie que j'ai voulu écrire ; et je ne me sentais pas préparé à conserver dans ma conduite une franchise invariable, dont le prix était toujours une mort prématurée.

Mon plan était tout fait. Je pensai qu'à l'aide du levier il me serait aisé de soulever sans beaucoup de bruit la porte de mon cachot hors de ses gonds, ou bien, qu'en cas de nécessité, je pourrais enlever la serrure. Cette porte donnait dans un passage étroit où était d'un côté l'enfilade des cachots, et de l'autre les logements du geôlier et des guichetiers, au delà desquels était l'entrée ordinaire de la rue. Je n'osai pas tenter cette sortie, de peur de réveiller les personnes

contre la porte desquelles il m'aurait fallu nécessairement passer. Je me déterminai donc à choisir celle de l'autre extrémité du passage, qui était bien barricadée, et donnait sur une espèce de jardin appartenant au geôlier. Je n'étais jamais entré dans ce jardin, mais j'avais eu occasion de le voir de la fenêtre de notre chambre commune, la chambre même étant immédiatement au-dessus des cachots. Un mur très-élevé terminait le bâtiment de ce côté, à ce que j'avais appris par mes camarades de prison, et au delà était une ruelle assez longue qui aboutissait à une des extrémités de la ville. Après avoir bien examiné le local et avoir longtemps réfléchi sur ce sujet, il me sembla que si une fois je pouvais gagner le jardin, il me serait facile, à l'aide de perçoirs et d'autres outils fichés à des distances convenables, de me faire une espèce d'échelle avec laquelle j'escaladerais le mur, et reprendrais bientôt possession de ma chère liberté. Je préférai ce mur à celui qui bornait immédiatement mon cachot, parce que celui-ci donnait sur une rue très-peuplée.

Je laissai écouler deux jours depuis le moment où j'eus tout à fait arrêté mon plan ; et puis, dans le milieu de la nuit, je commençai à me mettre à l'exécution. Je trouvai les plus

grandes difficultés à venir à bout de la première porte ; mais enfin je surmontai cet obstacle. La seconde était fermée en dedans, ainsi il me fut très-facile d'en repousser les verrous. Mais la serrure, qui en faisait alors la principale sûreté, fermait à double tour, et la clef était ôtée. J'essayai avec mon ciseau de faire jouer le pêne, mais vainement. Alors je me mis à démonter les vis de la serrure ; et dès que je fus parvenu à l'enlever, la porte ne m'opposa plus de résistance.

Jusque-là mes tentatives avaient été suivies du plus heureux succès ; mais tout près de la porte, de l'autre côté, il y avait une loge avec un énorme mâtin, dont je n'avais pas la moindre connaissance. Quoique je prisse les plus grandes précautions en marchant, le chien m'entendit et se mit à aboyer. Je fus bien déconcerté ; mais je tâchai d'adoucir cet animal par des caresses, et je réussis. Je revins alors sur mes pas le long du passage, pour écouter si le bruit du chien n'avait pas réveillé quelqu'un ; résolu, si cela était, de rentrer dans mon cachot, et de tâcher de remettre les choses dans le premier état. Mais tout me parut parfaitement tranquille, ce qui m'encouragea à poursuivre.

J'avais déjà gagné le mur, et j'étais même monté presque à la moitié de sa hauteur, quand j'entendis une voix qui criait de la porte du jardin : « Holà ! qui est là ? Qui a ouvert la porte ? » L'homme qui criait ne reçut point de réponse, et la nuit était trop noire pour qu'il pût distinguer les objets à une certaine distance. En conséquence, à ce que je m'imaginai, il retourna sur ses pas pour prendre de la lumière. Pendant ce temps-là, le chien, qui comprit le ton sur lequel ces questions étaient faites, recommença à aboyer plus fort que jamais. Il n'y avait plus moyen de songer à faire retraite, mais je n'étais pas sans espoir de pouvoir encore venir à bout de mon dessein, et de franchir le mur. Par malheur, tandis que cet homme était allé chercher sa lanterne, il en survint un second ; et comme pendant ce temps j'avais atteint le sommet du mur, je fus aperçu de ce dernier. Celui-ci, dès qu'il me vit, poussa un grand cri et me lança une énorme pierre qui me rasa de fort près. Dans une situation aussi critique, je ne vis pas d'autre ressource que de me laisser aller de l'autre côté, sans prendre les précautions nécessaires, et dans ma chute je me démis presque la cheville du pied.

Il y avait dans le mur une porte dont je n'a-

vais aucune connaissance, et au moyen de laquelle les deux hommes furent en un moment de l'autre côté avec la lanterne. Ils n'avaient pas autre chose à faire que de courir le long de la ruelle jusqu'à l'endroit où j'étais descendu. Je voulus me relever; mais la douleur de ma chute était si vive, que je pouvais à peine me tenir debout; après m'être traîné l'espace de quelques pas, je sentis mon pied fléchir sous moi, et je retombai par terre. Il fallut tranquillement me laisser reprendre.

CHAPITRE XXVI.

On me conduisit pour cette nuit dans la chambre du geôlier, et les deux hommes y restèrent avec moi. On me fit mille questions, auxquelles je ne répondis guère, mais je me plaignis beaucoup de ma jambe. Je ne pus obtenir à cet égard aucune satisfaction, si ce n'est qu'on me dit : « Au diable, mon garçon ; allez, si ce n'est que cela, nous vous donnerons un onguent pour vous guérir; nous y mettrons un bon emplâtre de fer. » Dans le fait, ils étaient de fort

mauvaise humeur contre moi, pour avoir troublé leur sommeil et leur avoir causé tant d'embarras. Dès le matin ils me tinrent parole; sans avoir égard à l'enflure excessive de ma jambe, ils me mirent les fers aux deux pieds, et m'attachèrent à un anneau sur le plancher de mon cachot avec une chaîne fermée d'un cadenas. Je leur fis de vives remontrances contre un pareil traitement; je leur dis que la loi n'avait pas encore prononcé sur moi, et que par conséquent, à ses yeux, j'étais réputé innocent. Mais ils me dirent de garder tout ce verbiage pour d'autres, qu'ils savaient bien ce qu'ils faisaient, et qu'ils étaient bons pour en répondre devant toutes les cours de justice d'Angleterre.

La douleur que me causaient les fers était insurmontable. Je tentai tous les moyens pour me soulager, et même pour dégager secrètement ma jambe; mais plus elle était enflée, moins la chose devenait possible. Il fallut donc me résoudre à endurer mon mal avec patience; mais il augmentait de plus en plus. Après avoir laissé passer deux jours et deux nuits dans cet état de souffrance, je suppliai le tourne-clef de me faire venir le chirurgien ordinaire de la maison, pour qu'il vît ma jambe, ne doutant pas que, si on la laissait sans y rien faire, la

gangrène ne vînt à s'y mettre. Mais il me regarda d'un air insolent, en me disant : « Malédiction ! je voudrais le voir. La gangrène serait encore une trop belle mort pour un pareil vaurien ! » J'avais déjà le sang allumé par la fièvre que la douleur m'avait causée, ma patience était tout à fait à bout, et je fus assez sot pour m'irriter au dernier point de ces grossières impertinences. »

« Monsieur le tourne-clef, lui dis-je, prenez-y garde. Il y a certaines choses qui sont permises aux gens de votre espèce, et d'autres qui ne le sont pas. Vous êtes ici pour veiller à ce que nous ne puissions nous échapper ; mais il ne vous appartient pas de nous maltraiter par des injures. Si je n'étais pas enchaîné par terre, vous n'oseriez pas me tenir un pareil langage ; et vous pourriez vivre encore assez pour vous repentir de votre insolence, c'est moi qui vous le dis. »

Pendant que je parlais ainsi, cet homme me regardait avec de grands yeux. Il était si peu accoutumé à de pareilles réprimandes, qu'il pouvait à peine en croire ses oreilles ; et le ton dont je lui parlais était si ferme, qu'il parut oublier un moment que je n'avais pas la liberté de me remuer. Mais aussitôt qu'il eut eu le temps

de se calmer, il ne daigna pas même se mettre en colère. Il me regarda avec un sourire de mépris, et puis, faisant claquer ses doigts devant moi en signe de moquerie, et tournant sur son talon : « Bien dit, mon jeune coq, s'écria-t-il, chantez, chantez tout votre soûl; prenez garde seulement de vous étrangler! » et il ferma la porte sur moi, en contrefaisant la voix du volatile auquel il me comparait.

Cette réplique me rappela aussitôt à moi-même, et me fit voir toute l'impuissance de mon ressentiment. Mais s'il était venu à bout par là de refroidir mon accès de colère, les tortures de mon corps étaient toujours de plus en plus cruelles. Je me déterminai donc à tenter un autre genre d'attaque. Le même geôlier revint au bout de quelques minutes, et comme il m'approchait pour poser à terre quelque nourriture qu'il avait apportée, je lui glissai un shelling dans la main, en disant : « Mon cher camarade, pour l'amour de Dieu, appelez un chirurgien; je suis sûr que vous ne voudrez pas me laisser périr faute de secours. Le drôle mit le shelling dans sa poche, me jeta un regard assez dur, et sortit en branlant la tête sans proférer une syllabe. Le chirurgien parut aussitôt, trouva la jambe malade très-enflammée, indiqua les remèdes

qu'il fallait appliquer, et donna l'ordre exprès qu'on ne me remît plus de fers à cette jambe pendant tout le temps de la cure. Il se passa un mois entier avant que mon mal fût parfaitement guéri, et que ma jambe fût redevenue aussi ferme et aussi souple que l'autre.

Je me trouvai, après cette tentative, dans une situation totalement différente de celle qui avait précédé. J'étais toute la journée enfermé dans mon cachot, sans aucun adoucissement à mon sort, si ce n'est qu'on laissait la porte ouverte quelques heures de l'après-midi, pendant lequel temps les prisonniers venaient me voir et causer avec moi, particulièrement un qui était, il est vrai, bien loin de me tenir lieu de mon pauvre ami Brightwell, mais qui avait néanmoins d'excellentes qualités. Ce n'était autre que ce même individu renvoyé il y avait quelques mois par M. Falkland sur une accusation de meurtre. Son courage était abattu; le chagrin et la misère l'avaient entièrement défiguré. C'était encore une victime innocente de nos institutions, un homme plein de droiture et de bonté. Il finit, je crois, par être acquitté, et il alla traîner par le monde, dans le malheur et l'obscurité, les restes de son existence. Mes travaux mécaniques avaient cessé; toutes les

nuits on faisait une perquisition dans mon cachot, et on écartait de moi avec le plus grand soin toute espèce d'outils. La paille qu'on m'avait jusqu'alors accordée m'avait été ôtée sous prétexte qu'elle était propre à cacher des objets défendus, et les seules choses qu'on daigna me laisser étaient une chaise et une couverture.

J'entrevis au bout de peu de temps la perspective de quelque soulagement; mais le mauvais sort qui me poursuivait fit évanouir cette faible espérance. Le geôlier vint encore une fois me trouver, avec cet air équivoque d'humanité si étranger à sa figure. Il feignit d'être surpris de me voir ainsi manquer de tout. Il me réprimanda fort sévèrement de la tentative que j'avais faite, et il déclara qu'il fallait absolument dans son état renoncer à avoir de bons procédés pour les gens, si, au bout du compte, ils ne sentaient pas le bien qu'on leur faisait; que dans pareil cas on était bien forcé de laisser aller le cours de la justice, et qu'il serait fort ridicule à moi de me plaindre si j'étais jugé dans les formes, et que les choses vinssent à tourner mal pour moi; qu'il cherchait tous les moyens pour me faire voir qu'il était mon ami, pourvu que de mon côté... Il était au milieu de cette circonlocution de son préambule, quand

on l'appela pour quelque affaire relative à son emploi. Je me mis alors à méditer sur ces ouvertures; et quoique je détestasse la source dont je les supposais provenir, je ne pouvais cependant m'empêcher de songer jusqu'à quel point il me serait possible d'en tirer parti pour une nouvelle évasion. Mais mes conjectures furent vaines de ce côté-là. Le geôlier ne reparut pas du reste de la journée, et le lendemain il survint un incident qui mit fin à toutes les espérances que je pouvais fonder sur ses bonnes dispositions.

Quand un esprit actif s'est une fois attaché à une idée, il lui est difficile de se décider à l'abandonner. J'avais étudié mes chaînes pendant les douleurs extrêmes que me causait la pression du fer sur la cheville qui avait été foulée; et quoique l'enflure et la sensibilité de la partie malade eussent rendu impraticables tous les efforts que j'avais tentés pour me soulager, cependant mon attention tendue continuellement sur cet objet m'avait fait acquérir un autre avantage peut-être plus important en lui-même. Pendant la nuit, mon cachot était dans une obscurité complète; mais quand la porte était ouverte, ce n'était pas tout à fait la même chose. Il est vrai que le passage sur lequel elle don-

nait était étroit, et la muraille vis à vis était si proche, qu'il ne pénétrait dans ma cellule qu'une faible et triste lueur, même en plein midi, et quand la porte était toute grande ouverte. Mais, après deux ou trois semaines d'exercice, mes yeux s'accommodèrent si bien à ces ténèbres de prison, que j'appris à distinguer jusqu'aux moindres objets. Un jour que j'étais alternativement à méditer et à porter des yeux inquiets autour de moi, j'eus le bonheur d'apercevoir un clou enfoncé dans la terre à peu de distance. Je conçus aussitôt le désir de me rendre possesseur de cet instrument; mais, de peur de surprise à cause des gens qui passaient et repassaient continuellement, je me contentai pour le moment d'observer bien exactement la place où il était, afin de pouvoir le retrouver aisément dans l'obscurité. Ma porte ne fut pas plutôt fermée, que je me saisis de ce nouveau trésor; et l'ayant façonné pour l'usage que j'en voulais faire, je trouvai que je pouvais, par son moyen, ouvrir le cadenas qui me retenait à mon anneau sur le plancher. L'avantage que je venais d'obtenir ne laissait pas que d'être important, indépendamment du secours dont il devait m'être pour mon grand objet. Ma chaîne ne me laissait la liberté de me mouvoir que de

dix-huit pouces environ à droite et à gauche; et ayant eu à supporter cette contrainte pendant plusieurs semaines, la misérable consolation de pouvoir parcourir à mon aise, dans toute son étendue, le trou dans lequel j'étais claquemuré, faisait bondir mon cœur de joie. Cet événement avait précédé de quelques jours la dernière visite de mon geôlier.

Depuis cette époque, j'avais coutume de me mettre en liberté chaque nuit, et de ne replacer les choses en leur premier état que lorsque je me réveillais le matin; je n'avais qu'un moment, car le tourne-clef ne tardait guère à paraître. La sécurité engendre la négligence. Le matin qui suivit ma conférence avec le geôlier, soit que j'eusse dormi plus tard qu'à l'ordinaire, soit que le tourne-clef eût fait sa ronde de plus grand matin, je ne fus réveillé que par le bruit qu'il fit en ouvrant le cachot qui touchait au mien; et avec toute la diligence que je pus y mettre, comme il me fallait tâtonner dans l'obscurité pour rassembler tous mes matériaux, je n'eus jamais le temps de rattacher ma chaîne à l'anneau, avant le moment où il entra comme de coutume avec sa lanterne. Il fut surpris de me trouver détaché, et appela aussitôt le geôlier en chef. On me questionna sur les moyens que

j'avais employés ; et comme je vis bien que la dissimulation ne servirait qu'à occasionner des recherches plus exactes, et une surveillance plus rigoureuse, je déclarai toute la vérité. L'illustre personnage qui avait le gouvernement de la place, ne tint pas à cette dernière hardiesse de ma part, et se mit sérieusement en colère contre moi. L'adresse et les belles paroles ne pouvaient plus servir à rien. Il s'écria qu'il était bien convaincu, à présent, de la sottise qu'il y avait à montrer de la bienveillance à des coquins comme moi qui étaient l'écume de la terre; et il voulait être damné, si jamais on l'y rattrapait; que je l'en avais guéri pour jamais; qu'il était étonné que les lois n'eussent pas établi quelque supplice particulier pour les voleurs qui cherchaient à tromper leurs geôliers ; que la pendaison était cent fois trop bonne pour moi !!!

Après avoir ainsi exhalé sa bile, il se mit à donner tous les ordres que les instigations réunies de la colère et de la crainte purent lui suggérer. On me changea de logement. Je fus conduit à une chambre sombre et spacieuse qu'on nommait la *chambre forte*, dont la porte ouvrait dans le cachot du milieu. Elle était plus bas que terre comme tous les cachots, et située sous

cette chambre commune dont j'ai déjà parlé. Il y avait plusieurs années qu'on n'en avait ouvert la porte ; l'air en était infect, et les murs tachés de moisissures. J'eus comme auparavant les fers, le cadenas et la chaîne; mais on y ajouta les menottes. Pour ma première provision, le geôlier ne m'envoya qu'un morceau de pain noir et moisi, avec un peu d'eau fétide et bourbeuse. Je ne sais, à la vérité, si je dois regarder ceci comme un acte gratuit de tyrannie de la part du geôlier ; la loi ayant, dans sa sagesse, décrété que, dans certains cas, l'eau qui serait fournie aux prisonniers serait prise *dans l'égout ou la mare la plus voisine de la geôle* [1]. Il fut ordonné de plus qu'un des tourne-clefs passerait la nuit dans le cachot ou cabinet qui formait une sorte d'antichambre de mon logement. Bien qu'on eût pourvu cette petite pièce de toutes les commodités convenables pour y recevoir un personnage d'une dignité si supérieure au malheureux qu'il était chargé de garder, il ne laissa pas de témoigner beaucoup de mécontentement d'une pareille mission ; mais il n'y avait pas d'alternative.

La nouvelle situation dans laquelle on venait

[1] En cas de *peine forte et dure.* — Voyez les procès des criminels d'État, vol. I, année 1615.

de me mettre, semblait la plus fâcheuse qu'il fût possible d'imaginer; mais je ne me décourageai point. Il y avait déjà quelque temps que j'avais appris à ne plus juger sur les apparences. Le logement était sombre et malsain ; mais j'avais acquis le moyen de braver ces inconvénients. Ma porte était fermée continuellement, et tout commerce avec les autres prisonniers m'était interdit. Mais c'est un plaisir d'entretenir des relations avec nos semblables, la solitude d'un autre côté ne laisse pas d'avoir ses charmes. Nous pouvons y suivre sans trouble le cours de nos pensées, et j'avais mille moyens de chasser l'ennui par les plus agréables rêveries. Outre cela, pour quelqu'un qui méditait des projets de la nature de ceux que je roulais dans ma tête, la solitude a des avantages particuliers. A peine fus-je laissé à moi-même, que je me mis à faire l'expérience d'une idée qui m'était venue pendant le temps qu'on m'attachait les menottes; avec le seul secours de mes dents, je me délivrai de cette entrave. Les heures auxquelles les geôliers me visitaient étaient fixes, et j'avais soin de me tenir sur mes gardes. Ajoutez à cela, que j'avais une fenêtre à barreaux fort étroite, près du plafond, de neuf pouces environ de hauteur perpendicu-

laire, et d'un pied et demi de large, qui, toute petite qu'elle était, me donnait beaucoup plus de jour que je n'avais été accoutumé d'en avoir pendant plusieurs semaines. Au moyen de cela, je ne me trouvais presque jamais dans une obscurité totale, et j'étais plus à l'abri des surprises que dans ma situation précédente. Toutes ces idées se présentèrent à moi aussitôt après mon entrée dans ma nouvelle demeure.

Il y avait très-peu de temps qu'on m'avait changé de local, lorsque je reçus une visite bien inattendue, celle de Thomas, ce domestique de M. Falkland, dont j'ai déjà eu occasion de parler dans le cours de mon histoire. Un des gens de M. Forester était par hasard venu à la ville, quelques semaines auparavant, dans le temps où je souffrais encore de la blessure de ma chute, et il avait demandé à me voir. Le rapport qu'il avait fait de ma situation avait été pour Thomas une source de mille sensations pénibles. La première visite avait été une affaire de pure curiosité; mais Thomas n'était pas un domestique de la classe ordinaire. Il fut frappé de l'état où il me vit. Quoique j'eusse alors l'esprit calme et une santé passablement bonne, cependant je n'avais plus ce teint fleuri qu'il m'avait vu; la vie dure que je me-

nais, et l'habitude du courage avaient fait contracter à mes traits une sorte de rudesse bien différente de cette fraîcheur et de cette douceur de physionomie que j'avais dans mes beaux jours. Les regards de Thomas se portaient alternativement sur ma figure, sur mes mains et sur mes pieds ; ensuite il poussa un profond soupir, et après une pause :

« Bonté divine! » s'écria-t-il d'un ton qui annonçait assez les sentiments de commisération dont son cœur était plein, « est-ce bien vous?

— Pourquoi non, Thomas? Vous saviez bien que j'avais été envoyé en prison, n'est-ce pas?

— En prison! Et il faut que les gens qui sont en prison soient enchaînés et garrottés de cette façon-là?.... Et où couchez-vous donc la nuit?

— Ici.

— Ici! Et il n'y a pas de lit!

— Non, Thomas, on ne me donne pas de lit. J'avais autrefois de la paille, mais on me l'a ôtée.

— Mais on vous débarrasse de tous ces fers pendant la nuit?

— Non; on me laisse pour dormir, précisément comme vous me voyez.

— Pour dormir! Bon Dieu, je croyais que nous étions dans un pays de chrétiens; mais on n'aurait pas le cœur de traiter un chien de cette façon-là?

— Il ne faut pas dire cela, Thomas. Ce sont des choses que le gouvernement a réglées ainsi dans sa sagesse.

— Peste, j'ai été bien pris pour dupe, toujours! Ils ne font que nous dire que c'est une si belle chose que d'être Anglais! avec leurs grands mots de *liberté*, de *propriété* et ce qui s'ensuit, je vois que tout cela c'est autant de chansons. Seigneur Dieu! que nous sommes sots! Voilà ce qui se passe pourtant sous notre nez, et nous n'en savons seulement rien, pendant qu'un tas de graves docteurs, avec un air capable, viennent nous jurer que ces choses-là n'arrivent jamais qu'en France et dans d'autres pays semblables!.... Mais enfin, vous avez été jugé, n'est-ce pas?

— Non.

— Et qu'est-ce que cela signifie donc d'être jugé, quand on commence d'abord par faire à un homme pis que de le pendre? Ma foi, tenez, maître Williams, vous avez été bien méchant, il faut en convenir, et je crois, Dieu me pardonne, que j'aurais eu du plaisir à vous voir

pendre. Mais je ne sais comment cela se fait; avec le temps, le cœur s'attendrit malgré qu'on en ait, et la pitié finit par prendre le dessus. Cela ne devrait pas être, j'en conviens; mais, quand je parlais de vous voir pendre, je n'entendais pas que vous auriez encore toutes ces choses-là à souffrir par-dessus le marché. »

Thomas me quitta aussitôt après cette conversation. L'idée de la liaison qui avait eu lieu si longtemps entre nos familles revenait à sa mémoire, et il avait le cœur plus navré que moi-même de mes souffrances. Je fus surpris de le revoir dans l'après-midi. Il me dit que je ne lui sortais pas de l'esprit, et qu'il espérait que je ne serais pas fâché s'il était revenu pour me dire adieu. Je crus voir qu'il avait quelque chose à me dire dont il ne savait comment se débarrasser. Chaque fois qu'il était venu, un des guichetiers l'avait accompagné et n'avait pas quitté la chambre. Cependant je ne sais quelle affaire, un bruit, je crois, qu'on faisait dans le passage ayant excité la curiosité du tourne-clef, celui-ci s'avança jusqu'à la porte pour voir ce que c'était; Thomas, qui épiait le moment, me glissa dans la main un ciseau, une lime et une scie en me disant d'un air affligé : « Je sais bien que je fais mal; mais,

dût-on me pendre à mon tour, je ne saurais qu'y faire : c'est plus fort que moi. Pour l'amour de Dieu, tirez-vous d'ici; je ne peux pas y tenir seulement que d'y penser... »

Je reçus avec une grande joie son présent, que je serrai bien vite dans mon sein, et, aussitôt qu'il fut parti, je cachai le tout dans la paille de ma chaise. Pour lui, dès qu'il avait eu rempli l'objet de sa visite, il avait pris congé de moi.

Le lendemain, les geôliers, je ne sais pourquoi, mirent plus de soin que de coutume dans leurs perquisitions, disant, sans pourtant donner aucun motif de leurs soupçons, qu'ils étaient sûrs que j'avais en ma possession quelque instrument qu'il fallait m'enlever; mais le lieu que j'avais choisi pour mon dépôt échappa à leur vigilance.

Depuis ce jour-là, je laissai passer la plus grande partie de la semaine pour attendre un beau clair de lune. Il me fallait nécessairement travailler pendant la nuit, et il n'était pas moins indispensable que toutes mes opérations fussent consommées entre la dernière visite du soir de mes geôliers et la première du lendemain, c'est-à-dire entre neuf heures du soir et sept du matin. Dans mon cachot je passais,

comme je l'ai déjà dit, de quatorze à seize heures sur vingt-quatre sans être dérangé; mais, depuis que je m'étais acquis une réputation par mon industrie, on avait fait pour moi une exception aux règles générales de la prison.

Il était dix heures, quand je mis la main à l'œuvre pour ma grande entreprise. La chambre dans laquelle j'étais renfermé était assurée par une double porte. Cette précaution était bien superflue, puisqu'il y avait un homme qui faisait sentinelle à l'extérieur; mais elle était très-heureuse pour mon projet, parce que ces deux portes empêchaient la communication du bruit et me garantissaient assez du danger d'être entendu pour peu que je prisse de précaution. Je commençai par me délivrer des menottes. Ensuite je me mis à limer et mes fers et trois des barreaux qui défendaient ma fenêtre, à laquelle je grimpai en partie par le moyen de ma chaise et en partie à l'aide de quelques inégalités du mur. Tout ceci fut l'ouvrage de plus de deux heures. Quand les barreaux furent limés, il me fut aisé de les forcer un peu hors de la ligne perpendiculaire et de les tirer ensuite l'un après l'autre de dedans le mur, où ils n'étaient enfoncés que d'environ trois pouces, sans qu'on eût pensé à les fixer

autrement. Mais l'ouverture ne se trouva pas assez large pour pouvoir donner passage à mon corps. Il fallut donc que je me misse, partie avec mon ciseau, partie avec un des barreaux, à élargir la croisée en démolissant la maçonnerie, et, quand je fus ainsi venu à bout de détacher quatre ou cinq briques, je redescendis et les entassai sur le plancher. Je répétai cette opération trois ou quatre fois. Alors, m'étant glissé à travers l'ouverture, je m'avançai jusque sur une espèce de hangar qui était en dehors.

Je me trouvais dans une cour étroite entre deux murs : savoir celui de la chambre commune des criminels et le mur de clôture de la prison. Mais je n'avais pas, comme l'autre fois, des instruments pour m'aider à escalader ce mur, qui était d'une hauteur considérable. Il n'y avait pour moi d'autre ressource que celle de faire une brèche suffisante dans le bas du mur, qui ne laissait pas d'être fort, étant de pierre à l'extérieur et revêtu de briques en dedans. Les chambres des prisonniers pour dettes formaient angle droit avec le bâtiment d'où je venais de m'évader; et, comme il faisait clair de lune, j'eus un moment la crainte d'être découvert par eux, particulièrement dans le cas où j'aurais fait quelque bruit, plusieurs de leurs

croisées donnant sur cette cour. C'est pourquoi je me déterminai à me servir du hangar comme d'un abri pour me cacher. Il était fermé à clef; mais avec un des anneaux rompus de mes fers, que j'avais eu la précaution de porter avec moi, je n'eus pas beaucoup de peine à ouvrir la serrure. Dès lors j'avais un moyen suffisant de me mettre hors d'état d'être vu, pendant que je travaillais à ma besogne; et le seul inconvénient que je trouvais, c'était d'être obligé de laisser la porte, que j'avais forcée, un peu ouverte pour avoir de la clarté. Au bout de quelque temps, j'étais déjà venu à bout de démolir une partie assez considérable de la couche de briques du mur; mais quand j'en vins à la pierre, l'entreprise me parut plus difficile. Le mortier qui liait la maçonnerie, s'étant presque pétrifié, ne cédait pas plus à mes premiers efforts que n'eût fait un rocher du diamant le plus dur. Il y avait déjà six heures que j'étais à travailler sans relâche; à la première tentative que je fis contre ce nouvel obstacle, mon ciseau se brisa dans mes mains. Après la fatigue que j'avais déjà endurée, rencontrant un dernier obstacle en apparence insurmontable, je conclus qu'il fallait m'arrêter où j'en étais et abandonner toute idée d'aller plus loin. En même temps, la

lune, dont la lumière m'avait été d'un si grand secours, s'éclipsa, et je demeurai dans une obscurité totale.

Toutefois, après un répit de dix minutes, je revins à la charge avec une nouvelle vigueur. Il ne me fallut pas moins de deux heures pour arracher la première pierre. Une heure de plus, et l'ouverture fut assez grande pour me permettre le passage. Le tas de briques que j'avais laissé dans la *chambre forte* était considérable, mais ce n'était rien en comparaison des décombres que j'avais abattus du mur extérieur de la prison. Je suis sûr que l'ouvrage que j'avais fait aurait été l'ouvrage de deux ou trois jours pour un ouvrier ordinaire qui aurait été muni de tous les outils convenables.

Mais les difficultés, au lieu d'être à leur fin, semblaient ne faire que commencer pour moi. Le jour vint à paraître avant que j'eusse achevé l'ouverture; dans dix minutes encore les geôliers allaient vraisemblablement entrer dans ma prison et apercevoir tout le dégât que j'avais fait. La ruelle qui joignait le côté de la prison par où je m'étais échappé avec la campagne adjacente était formée principalement par deux murs de clôture, avec des écuries de côté et d'autre, quelques magasins et un petit nombre

de maisons occupées par des familles de la dernière classe du peuple. Je n'avais rien de mieux à faire pour ma sûreté que de traverser la ville le plus tôt possible et de chercher mon salut en pleine campagne. J'avais les bras enflés et meurtris par le travail ; — mes forces étaient épuisées. Je sentais l'impossibilité de soutenir une course rapide; et quand je l'aurais pu, à quoi m'eût servi toute ma vitesse avec un ennemi qui me serrait de si près? Il me semblait que je me retrouverais à peu près dans la même situation où j'avais été cinq où six semaines auparavant, lorsque, après avoir accompli tout à fait mon évasion, je m'étais vu obligé de me rendre sans résistance à ceux qui me poursuivaient. Je n'étais pourtant pas actuellement hors d'état de marcher comme alors; il me restait encore quelque force, sans pouvoir dire jusqu'où elle me mènerait; enfin je sentais très-bien que, si je venais à échouer une seconde fois dans mon dessein, la difficulté en augmenterait d'autant pour toutes les nouvelles tentatives que je voudrais faire par la suite. Telles furent les considérations qui se présentèrent à moi sur les risques de mon évasion ; et quand même je serais venu à bout de surmonter tous ces obstacles, j'avais encore à compter parmi

ceux qui me restaient à vaincre mon dénûment absolu, ne possédant pas un shelling dans le monde.

CHAPITRE XXVII.

Je suivis la ruelle dont j'ai parlé, sans apercevoir aucune créature humaine, et sans être aperçu. Les portes et les volets des fenêtres étaient fermés ; tout était encore dans le silence de la nuit. J'arrivai jusqu'au bout de la ruelle sans accident. « Si ceux qui sont à ma poursuite, me dis-je, suivent immédiatement mes traces, ils verront peu de probabilité à ce que j'aie trouvé une retraite dans cet endroit, et en conséquence ils ne manqueront pas de continuer la route que j'aurais été obligé de faire moi-même. »

La campagne m'offrait un aspect aride et inculte ; elle était couverte d'épines et de broussailles ; le sol était presque partout sablonneux, et la surface extrêmement irrégulière. Je gravis une petite éminence, et je distinguai à peu de distance quelques chaumières éparses. Cette vue ne me fit pas grand plaisir ; je sentis que pour

le moment il était essentiel à ma sûreté de me soustraire à la vue de tout être humain.

Je redescendis donc dans la vallée, et après l'avoir examinée avec plus d'attention, je m'aperçus qu'elle était parsemée de cavités inégales, mais toutes trop peu profondes pour pouvoir cacher quelqu'un, ou même pour qu'on pût les soupçonner de servir à cet usage. Cependant le jour ne faisait que de poindre; le temps était pluvieux, et pour un étranger à qui ces cavités n'étaient pas bien connues, l'épaisseur de l'ombre qu'elles répandaient en ce moment pouvait bien les faire présumer propres à procurer une retraite. Ainsi, tout faible qu'était le secours que je pouvais en retirer, je crus devoir user de cette ressource, pour l'instant, comme la meilleure dans la circonstance. Il s'agissait de ma vie, et plus était grand le péril auquel elle était exposée, plus elle me paraissait chère. La retraite que j'adoptai comme la plus sûre n'était guère qu'à cinquante toises de l'extrémité de la ruelle et des dernières maisons de la ville.

Il n'y avait pas deux minutes que je m'y tenais, lorsque j'entendis un bruit de pas précipités, et que j'aperçus aussitôt le guichetier ordinaire avec un autre passer tout à côté de ma niche : ils étaient si près de moi que si j'avais

allongé la main, je crois que j'aurais pu toucher leurs habits, sans remuer de ma place. Comme il n'y avait entre eux et moi aucune partie du monticule sous lequel j'étais, je pouvais les voir en entier, quoique l'ombre fût assez étendue pour me laisser à peu près invisible. Je les entendis se parler entre eux, d'un ton de colère : « Maudit soit le coquin! disait l'un ; où peut-il être allé? — Que le diable l'emporte! disait l'autre. Je voudrais seulement le tenir encore une bonne fois. — N'aie pas peur, répliqua l'autre, il ne peut pas avoir plus d'un demi-mille d'avance sur nous. » Je ne pouvais plus les entendre ; quant à les voir, je n'osais pas seulement m'avancer d'un pouce pour regarder, de peur d'être découvert par ceux qui seraient à ma poursuite dans une autre direction. Par le peu de temps qui s'était écoulé entre l'instant de mon évasion et l'apparition de ces deux hommes, je conclus qu'ils étaient passés par l'issue que j'avais faite moi-même, car il était impossible qu'ils eussent eu le temps de sortir par la porte de la prison, et de faire un détour considérable dans la ville, comme ils y auraient été obligés sans cela.

Cette preuve de diligence de la part de l'ennemi m'alarma tellement, que je fus quelque

temps sans oser quitter d'un pas le lieu de ma retraite, ni presque changer de posture. Le temps avait été dès le matin couvert d'une brume, qui se changea avec le jour en une pluie forte et continuelle. L'aspect triste et nébuleux du ciel et de tous les objets qui m'environnaient, la proximité de ma prison et un manque absolu de nourriture étaient autant de circonstances qui me firent passer les heures d'une manière peu agréable. Toutefois ce mauvais temps qui semblait amener avec lui le silence et la solitude m'encouragea par degrés à changer mon abri pour un autre de même genre, mais qui semblait m'offrir plus de sûreté. Je ne fis que rôder autour du même coin de terre, pendant tout le temps que le soleil demeura sur l'horizon.

Vers le soir, les nuages commencèrent à se dissiper, et la lune reparut dans tout son éclat, comme le soir précédent. Pendant tout le jour, je n'avais pas vu trace d'homme, si ce n'est la rencontre dont j'ai parlé. Peut-être en avais-je été redevable à l'état du ciel ; dans tous les cas, je trouvais que c'était une épreuve trop dangereuse que de m'aventurer à quitter ma retraite par une nuit aussi éclairée. Je fus donc obligé d'attendre le coucher de la lune, ce qui

n'eut lieu qu'à cinq heures du matin. Tout ce que je pus faire pour me soulager fut de m'étendre au fond de ma petite caverne, ne pouvant presque plus me tenir sur mes pieds. Là je tombai dans un assoupissement pénible et interrompu à tout moment, résultat d'une nuit aussi laborieuse, et d'une journée aussi triste et aussi fatigante ; je luttai d'ailleurs par la pensée avec le sommeil, qui, joint à la fraîcheur du temps, devait me faire plus de mal que de bien.

L'intervalle d'obscurité dont j'étais résolu de profiter pour me retirer à une plus grande distance de ma prison, était tout au plus de trois heures dans toute sa durée. Quand je voulus me lever, j'étais accablé par la faim et la fatigue ; ce qu'il y avait de pis encore, l'humidité du jour précédent, jointe au froid sec et piquant de la nuit, m'avait presque perclus les membres. Je me levai néanmoins, et tâchai de me mouvoir, appuyé contre un des côtés de la butte ; je me mis à étendre dans tous les sens les muscles des extrémités, et à la fin je parvins à sortir de cet état d'engourdissement, ce qui n'eut lieu qu'au prix de douleurs incroyables. Après avoir quitté ma retraite, j'avançai d'abord d'un pas faible et incertain ; mais à mesure que j'allais, je hâtais ma marche. Les friches

qui bordaient ce côté de la ville n'étaient, du moins en cet endroit, frayées par aucun sentier; mais j'avais les étoiles qui me guidaient, et j'étais déterminé à m'éloigner le plus possible de l'odieux séjour où j'avais été retenu si longtemps. Ma marche était très-irrégulière : tantôt il fallait gravir un chemin escarpé, tantôt franchir un fossé profond; quelquefois même le passage était si dangereux, que je me trouvais obligé de m'écarter considérablement de ma direction. Néanmoins j'avançais toujours avec autant de rapidité que tous ces obstacles pouvaient me le permettre. Le mouvement de la marche et l'activité de l'air me rendirent plus dispos et plus alerte : j'oubliai tous les inconvénients de ma situation, et je sentis renaître mon ardeur et mon énergie.

J'avais déjà gagné le bord des bruyères, et j'entrais dans ce qu'on appelle ordinairement la forêt. Quelque étrange que la chose puisse paraître, torturé par la faim, comme je l'étais, dépourvu de toute espèce de moyen de pourvoir à mes besoins, et environné de mille sujets d'alarmes, je sentis une joyeuse animation. Je voyais les plus redoutables difficultés de mon entreprise surmontées, et je ne pouvais pas croire qu'après en avoir tant fait, rien de ce qui me restait à

faire fût capable de m'arrêter. Je me rappelais avec horreur les chaînes que j'avais portées, et le sort affreux que j'avais vu si longtemps suspendu sur ma tête : jamais homme ne savoura plus délicieusement, que je le fis alors, les douceurs de la liberté ; jamais homme ne sentit avec plus d'énergie combien la pauvreté indépendante l'emporte sur les trompeuses amorces d'une vie de servitude. J'étendis mes bras avec transport, et en battant des mains je m'écriai :

« C'est à présent que je suis un homme ! hier, ces bras étaient meurtris par des fers ; chaque mouvement que je faisais pour me lever ou pour m'asseoir était marqué par le bruit de mes chaînes ; j'étais lié par terre, comme une bête sauvage, et un cercle de quelques pieds de circonférence était le seul espace où je pusse m'étendre. Aujourd'hui, je puis courir comme le lévrier en chasse et bondir comme le jeune daim sur les montagnes. Grand Dieu (s'il est un Dieu qui daigne compter les battements solitaires d'un cœur rempli d'anxiété) ! toi seul, tu pourrais dire avec quelles délices un prisonnier qui vient de briser sa chaîne goûte le bonheur de se retrouver libre ! Moment sacré, moment ineffable, où l'homme se res-

saisit de ses droits ! Est-il possible que ma vie soit menacée, parce qu'un homme sans foi a osé soutenir ce qu'il sait bien être un mensonge ; suis-je donc destiné, au printemps de mon âge, à recevoir une mort ignominieuse, de la main de mes semblables, parce qu'aucun d'eux n'a eu assez de pénétration pour reconnaître la vérité ; parce qu'ils ont pris pour des impostures, des paroles qui partaient d'un cœur trop plein de sa conviction ! Chose étrange, que les hommes se soumettent de génération en génération à laisser dépendre leur vie du souffle d'un autre, et cela simplement pour que chacun ait à son tour le pouvoir de jouer, au nom de la loi, le rôle de tyran ! O Dieu, donne-moi la pauvreté ! fais pleuvoir sur moi toutes les contrariétés possibles de la vie, je les recevrai avec mille actions de grâces. Mais que je sois livré aux bêtes féroces plutôt que de redevenir la victime de ceux que l'autorité a revêtus de sa robe ensanglantée ! permets au moins que ma vie soit mon bien. Que j'aie à la défendre, j'y consens, de la fureur des éléments, de la rage des tigres affamés, ou de la vengeance effrénée des barbares, mais jamais de la froide prévoyance des rois et de tous ceux qui font leur monopole du pouvoir. »

Quel heureux enthousiasme que celui qui m'inspirait cette énergie, au milieu des horreurs de la faim, de la pauvreté et de l'abandon universel !

J'avais déjà fait au moins six milles. D'abord j'avais mis beaucoup d'attention à éviter les habitations qui se trouvaient sur ma route, dans la crainte d'être vu par les personnes du dedans, et de laisser après moi des traces à ceux qui étaient à ma poursuite. A mesure que j'avançai, je crus pouvoir me relâcher un peu de mes précautions. Dans ce moment, j'aperçus plusieurs personnes qui, sorties d'un endroit un peu plus fourré du bois, venaient droit à moi. Je ne vis rien que de favorable dans cette rencontre. J'étais dans la nécessité d'éviter l'entrée des villes et des hameaux du voisinage; mais en même temps je ne pouvais plus longtemps me passer de quelque nourriture, et il était assez vraisemblable qne je trouverais à cet égard un peu d'assistance auprès de ces gens-ci. Dans ma situation présente, leur profession était une considération fort indifférente. Je n'avais guère à craindre de la part des voleurs; et des voleurs même, à ce que je pensais, ne pouvaient manquer d'être, tout aussi bien que d'honnêtes gens, touchés de compassion

pour mon état. Ainsi, bien loin de les éviter, j'allai droit à eux.

C'étaient des voleurs. Un de la bande s'écria : *Qui va là? arrêtez.* Je les abordai. « Messieurs, leur dis-je, je suis un pauvre voyageur, presque... » Pendant que je parlais, ils m'entourèrent; et celui qui avait crié le premier *Qui va là?* se mit à dire : « Que diable viens-tu nous chanter avec ton pauvre voyageur? Il y a dix ans que nous n'entendons que cela. Allons, allons, commence par retourner tes poches, afin que nous sachions si la prise est bonne. — Monsieur, répliquai-je, je ne possède pas un shelling dans le monde, et par-dessus le marché, je suis à demi mort de faim. — Pas un shelling! reprit mon adversaire, c'est-à-dire donc que tu es pauvre comme un voleur? Mais, si tu n'as pas d'argent, tu as des habits, et il faut que tu t'en débarrasses.

— Mes habits! m'écriai-je avec indignation; il n'est pas possible que vous vouliez exiger pareille chose. N'est-ce pas assez que je sois sans argent? J'ai été obligé de passer toute la nuit en plein air; voici le second jour que je n'ai pas mangé un morceau de pain. Auriez-vous bien le courage de me laisser nu par le temps qu'il fait, au milieu de ce bois? Non, non; vous

ètes de braves gens ; cette haine de l'oppression qui a armé vos mains contre l'insolence des riches, vous dira de soulager ceux qui périssent de besoin comme moi. Pour l'amour de Dieu, donnez-moi quelque chose à manger ! Ne me dépouillez pas au moins du seul bien qui me reste ! »

Pendant que je leur adressais cette harangue avec l'éloquence improvisée du sentiment, il ne me fut pas difficile, malgré la faible lueur du jour, de m'apercevoir à leurs gestes que deux ou trois d'entre eux paraissaient disposés à prendre mon parti. L'homme qui s'était déjà constitué l'interprète de la troupe, s'en aperçut comme moi ; et soit par brutalité de caractère, soit par jalousie de pouvoir, il voulut s'épargner la honte d'avoir le dessous. En conséquence, il se hâta de prévenir les autres, en se ruant brusquement sur moi, et en me repoussant de plusieurs pas de la place où j'étais. La secousse que j'avais reçue attira sur moi un autre de la bande qui n'était pas du nombre de ceux qui m'avaient paru écouter ma remontrance, et celui-ci répéta la même brutalité. Ce traitement m'indigna au dernier point ; et après avoir été ballotté deux ou trois fois en avant et en arrière, je me dégageais de mes assaillants,

en faisant volte-face, et me mis en posture de me défendre. Le premier qui s'avança jusqu'à ma portée était celui qui avait commencé l'attaque. Je n'écoutai alors que le mouvement de ma colère, et l'étendis par terre tout de son long. Au même instant, je fus assailli de tous côtés; ils tombèrent sur moi avec de gros bâtons noueux, et je reçus un coup qui me fit presque perdre connaissance. Celui que j'avais renversé s'était relevé, et, au moment où je tombai, il m'asséna un revers de coutelas qui me fit une large blessure entre le cou et l'épaule. Il allait redoubler; les deux dont l'animosité avait paru s'ébranler dans le commencement, se mirent aussi, à ce qu'il me sembla, en devoir de se joindre à l'attaque, soit par une sorte de mouvement machinal, soit par esprit d'imitation. Cependant un d'eux, à ce que j'ai su depuis, saisit le bras du voleur qui se disposait à me frapper une seconde fois de son coutelas, et qui allait vraisemblablement mettre fin à ma faible existence. J'entendis ces mots :

« Assez, assez donc. Que diable, Gines! c'est être aussi trop mauvais!...

— Pourquoi cela? reprit une seconde voix : il va languir ici dans le bois et mourir à petit

feu; c'est une charité que de l'achever pour l'empêcher de souffrir.... »

On s'imagine bien que je n'entendais pas cette espèce de débat sans intérêt; je fis un effort pour parler, mais la voix me manqua. J'étendis la main d'un air suppliant.

Vous ne le frapperez pas, pardieu! dit une des voix : à quoi bon être des assassins?... »

Enfin, le parti de la clémence l'emporta. Ils se contentèrent donc de me dépouiller de mon habit et de ma veste, et puis de me rouler dans un fossé à sec qui était près de là. Ensuite ils me laissèrent, sans s'occuper le moins du monde de la malheureuse situation où j'étais, ni de l'abondance du sang qui coulait de ma blessure.

CHAPITRE XXVIII.

Dans cet état déplorable, quelle que fût ma faiblesse, je ne perdis pas connaissance. Je déchirai ma chemise pour m'en faire un bandage, et je réussis assez bien à arrêter le sang. Je tâchai ensuite de me traîner jusqu'au haut du

fossé. A peine y étais-je parvenu, qu'avec autant de joie que de surprise j'aperçus un homme assez près de moi. J'appelai à mon aide du mieux qu'il me fut possible. L'inconnu s'approcha avec les signes d'une compassion non équivoque, et en vérité rien n'était plus propre à la faire naître que le spectacle que j'offrais en ce moment. J'avais la tête nue, et les cheveux mêlés, épars, trempés de sang; ma chemise, entortillée autour de mon cou et de mon épaule, était toute rougie par le torrent sorti de ma plaie; enfin, mon corps nu jusqu'à la ceinture était défiguré par de larges bandes de sang; et le seul vêtement que les brigands m'eussent laissé, en était aussi tout couvert.

« Hé! pour Dieu, mon pauvre ami, me dit l'inconnu du ton le plus affectueux qu'il soit possible d'imaginer, qui vous a mis dans cet état-là? » Et en disant ceci, il me releva et me plaça sur mes pieds. « Pouvez-vous bien vous soutenir? ajouta-t-il d'un air de doute. — Oh! oui, très-bien, » répliquai-je. Sur cette réponse, il me laissa pour ôter son habit, dans le dessein de me garantir du froid. Mais j'avais trop compté sur mes forces; je tombai presque tout de mon long par terre. Je me retins cependant un peu, en étendant le bras qui n'était pas ma-

lade, et je me remis sur mes genoux. Mon bienfaiteur alors me couvrit, me releva tout à fait, et, en me disant de m'appuyer sur lui, m'annonça qu'il allait me conduire dans un endroit où on aurait soin de moi. C'est une vertu capricieuse que le courage ; le mien semblait inépuisable quand je n'avais que moi seul sur qui je pusse compter; mais à peine eus-je trouvé dans un autre ces sentiments de compassion auxquels j'étais bien loin de m'attendre en ce moment, que tout à coup ma résolution parut m'abandonner, et je me sentis près de tomber en défaillance. Mon charitable conducteur s'en aperçut, et il se mit à m'encourager de temps en temps d'une manière si aimable, si pleine à la fois de bonté et d'enjouement, si éloignée en même temps de la dureté et de la faiblesse, qu'en vérité je crus marcher sous la conduite d'un ange plutôt que d'un homme. Il me fut aisé de voir qu'il n'y avait rien dans ses façons qui se ressentît de la rudesse campagnarde, et qu'elles annonçaient un homme habitué à une politesse ouverte et affectueuse.

Nous marchâmes environ trois quarts de mille dans le bois, non pas du côté qui conduisait à la campagne découverte, mais au contraire en nous enfonçant toujours dans la partie

la plus épaisse et la moins fréquentée. Nous traversâmes un endroit qui avait autrefois formé un large fossé, et qui, maintenant sec en grande partie, contenait seulement çà et là un peu d'eau bourbeuse et stagnante. Dans l'enceinte de ce fossé, je n'aperçus autre chose qu'un amas de ruines et quelques vieilles murailles qui semblaient prêtes à s'écrouler. Mais mon conducteur me fit passer sous une espèce de voûte, et ensuite par une allée tortueuse et obscure, au bout de laquelle nous nous arrêtâmes.

Il y avait là une porte qu'il ne m'était pas possible d'apercevoir, et à laquelle frappa mon conducteur. Une voix qui, par sa force, aurait pu passer pour une voix d'homme, mais qui, par le son aigre et aigu de la finale, avait quelque chose de féminin, demanda : *Qui est là?* Sur la réponse qui fut faite de notre côté, j'entendis aussitôt tirer deux verrous; et après plusieurs tours de clef, la porte s'ouvrit et nous entrâmes. L'intérieur du logement ne répondait guère à l'air d'aisance de mon protecteur; au contraire on y remarquait un air de dénûment, de négligence et de malpropreté. La seule personne que j'y vis était une femme un peu sur l'âge, dont l'extérieur avait je ne sais quoi

d'extraordinaire et de repoussant. Elle avait les yeux d'un rouge couleur de sang; une chevelure en désordre lui pendait sur les épaules; son teint était basané et sa peau sèche comme du parchemin; malgré sa maigreur, son corps semblait très-robuste, et ses bras surtout laissaient voir des muscles saillants. Rien de doux ni d'humain ne tempérait la rudesse de ses traits; son sang paraissait continuellement allumé par une férocité sauvage, toute sa figure respirait la haine et la méchanceté, et on y lisait un besoin insatiable de mal faire. Cette infernale Thalestris n'eut pas plutôt jeté les yeux sur nous, qu'elle s'écria d'une voix chagrine et discordante :

« Que nous amenez-vous donc là? ce n'est pas là un de nos gens. »

Sans répondre à son apostrophe, mon conducteur lui ordonna de pousser un mauvais fauteuil qui était dans un coin de la chambre et de le placer devant le feu. Elle obéit avec répugnance et en murmurant :

« Ah! ah! voilà de vos tours! Je voudrais bien savoir si des gens comme nous ont des charités à faire! Ce sera notre perte à tous, vous le verrez...

— Retenez votre maudite langue, la vieille,

lui dit-il d'un ton sévère, et allez-vous-en chercher une de mes meilleures chemises, une veste et quelques linges. »

En disant cela, il lui remit un petit trousseau de clefs. En un mot, il me prodigua les soins d'un père ; il examina ma blessure, la nettoya, et y appliqua un appareil, dans le même temps que, par son ordre exprès, la vieille me préparait les aliments qu'il avait jugés les plus convenables à mon état de faiblesse et de langueur.

Ces opérations ne furent pas plutôt achevées, que mon bienfaiteur me recommanda d'aller me reposer. On était à faire tous les préparatifs nécessaires à cet effet, quand nous entendîmes tout à coup la marche de plusieurs personnes en dehors, et, l'instant d'après, un coup fut frappé à la porte. La vieille ouvrit avec les mêmes précautions qu'à notre arrivée, et à l'instant six ou sept hommes entrèrent tumultueusement dans la chambre. Ils formaient un groupe assez bizarre, les uns étant vêtus comme de simples paysans, les autres comme des bourgeois de campagne mal vêtus ; mais tous avaient un air de désordre, d'audace et de turbulence, tel que je n'en avais jamais rencontré sur tant de figures à la fois. Ce qui redoubla ma surprise, c'est qu'au second coup d'œil je trouvai dans la

mine de plusieurs d'entre eux, et surtout d'un en particulier, quelque chose qui me fit croire que c'était là la bande de brigands auxquels je venais d'échapper, et que celui dont l'air m'avait le plus frappé était ce même adversaire dont l'animosité avait failli m'arracher la vie. Aussitôt il me vint à l'idée qu'ils étaient entrés dans notre retraite avec des intentions hostiles; que mon bienfaiteur était sur le point d'être volé, et moi probablement massacré.

Toutefois ce soupçon fut bientôt dissipé. Ils saluèrent mon conducteur d'un air respectueux, en l'appelant leur capitaine. Ils étaient en général très-emportés et très-bruyants dans leurs propos entremêlés de jurements et d'exclamations continuelles; mais une certaine déférence pour mon hôte tempérait un peu leur fougue. Je crus remarquer dans celui qui m'avait attaqué avec tant d'acharnement un air d'embarras et d'irrésolution aussitôt qu'il m'eut aperçu; mais il chercha à secouer ce premier mouvement avec une sorte d'effort, en s'écriant : « Qui diable est donc celui-ci? » Il y avait dans le ton de cette apostrophe quelque chose qui éveilla l'attention de mon protecteur. Il lança à celui qui venait de parler un regard fixe et pénétrant : « Et vous, Gines, lui dit-il ensuite,

le connaissez-vous? ne l'avez-vous jamais rencontré nulle part? — Malédiction, Gines! interrompit un troisième, tu joues diablement de malheur. Il y en a qui disent que les morts reviennent; tu vois bien qu'il y a quelque vérité à cela... — Trève de mauvaise plaisanterie, Jeckels, reprit mon protecteur, il n'y a pas là de quoi rire. Gines, répondez-moi, est-ce vous qui êtes cause que ce jeune homme a été laissé ce matin dans le bois, dépouillé et blessé?

— Eh bien! quand cela serait, voyons?

— Quelle raison a pu vous porter à agir envers lui d'une manière aussi cruelle?

— Une assez bonne raison, pardieu! il n'avait pas d'argent.

— Comment! vous l'avez ainsi maltraité, sans avoir été seulement provoqué de sa part par la moindre résistance!

— Si fait, il a résisté. Je n'ai fait que le pousser un peu, et il a eu l'imprudence de me frapper.

— Gines, vous êtes un incorrigible coquin.

— Bah! que signifie ce que je suis? Vous, avec votre compassion et vos beaux sentiments, vous nous mènerez tous au gibet.

— Je n'ai rien à vous dire. Je n'espère rien de vous. Camarades, c'est à vous de prononcer

sur la conduite de cet homme, comme vous le jugerez à propos. Vous savez combien de fois il est retombé en faute; vous connaissez toutes les peines que je me suis données pour le corriger. Ce qui nous dirige dans notre profession, c'est la justice. (Tant la prévention a l'art de revêtir des plus belles couleurs la plus mauvaise cause du monde, quand une fois on a pris le parti de la suivre.) Nous autres voleurs non patentés, nous sommes en guerre ouverte avec une autre classe d'hommes qui volent suivant la loi. Avec une telle cause à soutenir, voudrions-nous la souiller par des actes de cruauté, de vengeance et de méchanceté?..... Par suite de nos principes, un voleur est un homme qui vit au milieu de ses égaux; ainsi je ne prétends pas m'arroger d'autorité sur vous; faites comme vous le croirez convenable; mais, quant à ce qui me concerne personnellement, je vote pour que Gines soit chassé d'entre nous, comme un homme qui déshonore la société. »

Cette proposition réunit, à ce qu'il parut, l'assentiment général. Il était aisé de s'apercevoir que l'opinion de tous les autres était la même que celle du chef, quoique cependant quelques-uns fussent en suspens sur le parti qu'il y avait à prendre. En même temps, Gines

se mit à murmurer quelques mots d'insolence et de mécontentement, dont le sens était qu'on eût à prendre garde de le fâcher. A cette espèce de menace, le courroux de mon protecteur s'alluma; le dédain et l'indignation étincelèrent dans ses yeux.

« Scélérat ! dit-il, je crois que vous nous menacez ! Vous imaginez-vous que nous serons vos esclaves ? Non, non, faites tout ce qui vous plaira. Allez, allez nous dénoncer au premier juge de paix; je vous en crois assez capable. Monsieur, quand nous sommes entrés dans cette troupe, nous n'avons pas été assez sots pour ne pas voir que nous nous jetions dans une carrière semée de dangers. Un de ces dangers consiste à avoir avec soi des traîtres comme vous. Mais nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour reculer devant personne. Croyez-vous que nous consentirons à vivre dans une crainte continuelle de vous, à trembler de vos menaces et à marchander avec votre insolence, toutes les fois qu'il vous plaira ? Ce serait là une belle vie à mener, en vérité ! J'aimerais cent fois mieux me faire tenailler et brûler à petit feu. Allez, monsieur, je vous défie de faire ce que vous dites ! Vous n'oseriez ! vous n'iriez pas sacrifier tant de braves gens à votre rage, et vous affi-

cher devant tout le monde pour un traître et un infâme! Si vous le faites, c'est vous que vous punirez et non pas nous. Allez-vous-en! »

L'intrépidité du chef se communiqua au reste de l'assemblée. Gines vit bien qu'il n'y avait pas d'espoir pour lui de les ramener à un autre avis. Après une pause d'un moment, « Je n'imaginais pas, dit-il... non, le diable m'emporte, allez, je ne ferai pas le pleureur, non plus. J'ai toujours été franc dans mes principes, et un bon camarade envers vous tous. Mais puisque vous êtes décidés à me renvoyer, eh bien... bonsoir! »

L'expulsion de cet homme produisit un excellent effet sur la troupe. Ceux qui avaient déjà du penchant à l'humanité s'attachèrent plus fortement à leurs principes, à mesure qu'ils virent les bons sentiments prendre le dessus. Jusque-là ils s'étaient laissé dominer par la fougue et l'insolence du parti contraire; mais dès lors ils adoptèrent une conduite toute différente, et avec succès. Ceux qui, jaloux de l'ascendant que leur camarade avait usurpé sur eux, avaient imité ses façons d'agir, commencèrent à pencher vers une réforme. On rapporta des histoires de la cruauté et de la brutalité de Gines envers des hommes et des ani-

maux, dont aucune n'était encore venue aux oreilles du chef. Je ne les répéterai pas; car elles ne pourraient exciter que de l'horreur et du dégoût, et il y en avait qui annonçaient une telle dépravation de cœur, que beaucoup de lecteurs refuseraient de les croire. Cependant cet homme avait aussi ses vertus. Il était entreprenant, plein de persévérance et de fidélité.

Son éloignement fut un événement heureux pour moi. Ce n'aurait pas été un petit inconvénient que d'être renvoyé sur-le-champ de cette maison, dans la position critique où je me trouvais, avec une blessure pour surcroît de maux; et pourtant je n'aurais guère pu risquer de demeurer sous le même toit avec un homme à qui mon visage rappelait sans cesse son propre crime et la sévère réprimande de son chef. Sa profession l'avait habitué, jusqu'à un certain point, à suivre sans réserve la fougue de ses passions, et à en voir les suites avec indifférence; il aurait pu trouver aisément une occasion favorable pour m'insulter ou me frapper, lorsque j'étais trop faible pour me défendre.

Délivré de ce danger, je trouvai ma situation assez satisfaisante pour les circonstances où j'étais. Du côté du secret, elle m'offrait des avantages tels que jamais mon imagination,

dans ses plus beaux rêves, n'aurait pu se les figurer ; et d'ailleurs elle n'était pas dépourvue des douceurs que puise un infortuné dans l'affection et l'humanité de ses semblables. Rien ne se ressemblait moins que les voleurs que j'avais vus dans la prison de... et les voleurs de ma nouvelle demeure. Ceux-ci étaient en général pleins de gaieté et de bonne humeur, ils pouvaient donner libre carrière à leurs idées; ils pouvaient former des projets et les mettre à exécution. Ils ne prenaient conseil que de leurs penchants. Ils ne s'étaient pas imposé cette pénible tâche à laquelle on n'est que trop assujetti dans la société des hommes, de paraître donner une approbation tacite aux choses qui vous font le plus souffrir, ou, ce qui est encore pis, de se persuader que tous les torts que vous avez à endurer sont légitimes ; ils faisaient ouvertement la guerre à leurs oppresseurs. Au contraire, les criminels que j'avais vus en prison étaient renfermés comme des bêtes féroces dans leur loge, privés de tout moyen d'activité et engourdis par une vie indolente. Si dans la fougue de leurs mouvements on découvrait encore de temps en temps les traces de leurs anciennes habitudes, c'était plutôt les écarts convulsifs d'une imagination malade que l'énergie raisonnée d'une

âme vigoureuse. Il n'y avait plus pour eux d'espérances à former, plus de projets à concerter, plus de ces rêves brillants qui animent la vie ; la plus triste perspective était placée devant eux, et il leur était interdit d'en détourner la vue un seul instant. Il est vrai que ce sont les deux faces d'un même tableau ; et que l'une est la consommation, la suite inévitable et imminente de la première. Mais celle-là ne frappait nullement l'attention de mes nouveaux hôtes, et à cet égard ils paraissaient mettre tout à fait de côté la raison et les réflexions.

Sous certains rapports, comme je l'ai dit, je pouvais me féliciter de ma demeure actuelle; elle répondait parfaitement au besoin que j'avais d'être caché à tous les yeux. C'était le séjour de la bonne humeur et de la joie; mais cette sorte de joie ne trouvait point de sympathie dans mon cœur. Les personnes qui composaient ce cercle avaient secoué totalement le joug des principes établis parmi les hommes; leur métier était d'inspirer la terreur, et l'objet constant de leurs soins était d'éluder la vigilance de la société. Toutes ces circonstances influaient visiblement sur leur caractère. Je trouvais en eux de l'affection et de la bienveillance; ils étaient susceptibles des émotions généreuses.

Mais comme leur situation était précaire, on remarquait aussi la même mobilité dans la disposition de leur âme. Poursuivis sans cesse par l'animosité générale, ils étaient naturellement très-irritables et très-colères. Accoutumés à user de traitements rigoureux envers les victimes de leurs déprédations, il arrivait souvent que leur brutalité ne se renfermait pas dans l'exercice de leur profession. Ils avaient contracté l'habitude de voir dans les bâtons et les poignards le moyen de surmonter toute espèce d'obstacle. Affranchis de cette routine des choses humaines qui énerve les âmes, ils déployaient souvent une énergie à laquelle un observateur impartial n'aurait pu refuser son admiration. L'énergie est peut-être la plus précieuse des qualités de l'homme; et celle qui se trouve ainsi placée serait sans doute mise à profit par un bon système politique qui saurait en extraire les vertus bienfaisantes, au lieu de la faire tourner, comme on fait, à une aveugle destruction, Nous agissons comme un chimiste qui rejetterait le métal le plus fin, et ne voudrait mettre en œuvre que celui qui serait déjà assez altéré pour servir immédiatement aux usages les plus vils. Mais l'énergie de ces hommes ne se montrait à mes yeux qu'avec tous les vices

de l'objet auquel elle était appliquée, dépourvue du secours des lumières, et guidée uniquement par des vues basses et étroites.

Le séjour que je viens de décrire paraîtrait à beaucoup de personnes accompagné de mille inconvénients intolérables. Mais, outre l'avantage qu'il avait d'offrir un champ vaste à l'imagination, c'était l'Élysée, en comparaison de celui dont je venais de m'échapper. Les désagréments d'une mauvaise compagnie, l'incommodité du logement, la malpropreté, le tapage, tous ces inconvénients avaient perdu ce qui me causait le plus de dégoût et d'aversion, du moment où je ne me sentais plus obligé de les subir. Il n'était aucune peine que je ne pusse endurer avec patience, quand je la comparais avec celle de se voir menacé à toute heure d'une mort violente et prématurée. Il n'était aucune souffrance qui me parût mériter d'être comptée pour quelque chose, dès qu'elle n'était pas infligée par la tyrannie, par la froide et lâche prévoyance, ou par la vengeance barbare de mes semblables.

Ma santé se rétablissait de jour en jour. Les attentions et les complaisances de mon protecteur étaient continuelles, et son exemple avait inspiré les mêmes dispositions au reste de la

troupe. Il n'y avait que la vieille qui conservait toujours son animosité contre moi. Elle me regardait comme la cause de l'expulsion de Gines. Gines avait toujours été l'objet particulier de sa préférence ; et, dans le zèle dont elle était animée pour les intérêts de la société, elle trouvait qu'un novice à la place d'un pécheur endurci était un fort mauvais échange. Ajoutez à cela, que naturellement elle était morose et grondeuse ; or, les personnes de ce tempérament ne sauraient exister sans avoir sous la main quelque objet sur lequel elles déchargent leur bile. Elle ne perdait pas une seule occasion de montrer, jusque dans les plus petites choses, la haine qu'elle me portait ; à tout moment elle me lançait des regards de rage, qui m'auraient exterminé si elle en eût eu la force. On voyait combien elle était mortifiée de ne pouvoir contenter sa malice, et combien il lui en coûtait de n'avoir, pour exprimer sa terrible férocité, que la mauvaise humeur d'une pauvre servante. Quant à moi, qui avais été accoutumé à faire face à des adversaires plus formidables et à affronter d'autres périls, tout son dépit n'était pas capable de troubler ma tranquillité.

Quand je me sentis mieux, je mis mon protecteur au fait de mon histoire, excepté de ce

qui avait rapport à la découverte du fatal secret de M. Falkland. C'était une chose que je ne pouvais pas prendre sur moi de dévoiler, même dans une situation telle que celle-ci, où il n'y avait pas, à ce qu'il semble, la moindre probabilité qu'on pût en faire usage contre mon persécuteur. Néanmoins, celui à qui je faisais cette ouverture, et dont la façon de penser était tout l'opposé de celle de M. Forester, ne prit pas ma réserve en mauvaise part. Il ne tira aucune conséquence défavorable contre moi de l'obscurité que ce silence jetait sur le reste de mon récit. Il avait trop de pénétration pour qu'un imposteur pût se flatter de lui en faire accroire, et il se fiait aussi sur cette pénétration. D'après cela, il n'est pas étonnant que mes manières franches et ouvertes portassent la conviction dans son esprit, et que ma confidence n'eût fait qu'ajouter à la bonne opinion et à l'amitié que je lui avais déjà inspirées.

Il écouta mon histoire avec beaucoup d'intérêt, et il en commentait les différentes parties à mesure que je les lui rapportais. Il me dit que ce n'était là qu'un nouvel exemple des manœuvres perfides et tyranniques employées par les membres riches et puissants de la société contre ceux qui n'ont pas les mêmes priviléges. Rien

n'était plus évident que leur disposition à sacrifier tout le reste de l'espèce humaine à leur plus petit intérêt ou au caprice le plus bizarre. Quel était celui qui, voyant dans leur véritable jour la position des choses, voudrait attendre l'instant où il plairait à ses oppresseurs de résoudre sa ruine totale, plutôt que de prendre les armes pour sa propre défense, quand il en était encore temps ? Quel était le plus méritoire, de la basse et rampante soumission d'un esclave, ou de la généreuse résolution d'un homme qui entreprenait de venger ses droits ? Puisque l'administration partiale de nos lois réduisait l'innocence au niveau du crime, quand une fois le puissant était armé contre elle, quel homme d'un vrai courage pourrait balancer à lever l'étendard contre de telles lois ? Et puisqu'il faut souffrir de leur injustice, qui ne voudrait pas au moins faire connaître auparavant qu'il foule aux pieds leur joug arbitraire ? Quant à lui, ajoutait-il, il n'aurait certainement jamais embrassé sa profession actuelle, s'il n'y eût pas été forcé par des motifs aussi irrésistibles ; et il espérait bien, puisque l'expérience m'avait fourni la même conviction d'une manière si frappante, qu'il aurait un jour le bonheur de m'avoir pour associé dans ses entre-

prises... On verra jusqu'à quel point l'événement a confirmé ses espérances.

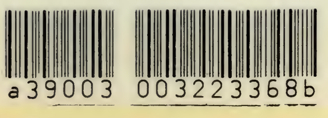
Les précautions que prenait la troupe pour éluder la vigilance des satellites de la justice étaient sans nombre. C'était une de leurs règles de ne commettre de brigandages qu'à une distance considérable du lieu de leur résidence ; et Gines avait transgressé cette règle dans l'attaque qui m'avait valu mon asile. Quand ils s'étaient emparés de quelque butin, ils avaient soin, à la vue des personnes volées, de suivre une route opposée, autant que possible, à celle qui conduisait à leur véritable repaire. Le lieu de leur retraite, ainsi que tous ses environs, avait l'air d'un pays abandonné, et il avait la réputation d'être hanté par des esprits. La vieille dont j'ai fait le portrait y habitait depuis très-longtemps, et était censée y demeurer seule ; sa personne répondait à merveille aux idées qu'on se faisait d'une sorcière dans les campagnes. Ses hôtes n'entraient et ne sortaient qu'avec la plus grande circonspection ; en général ce n'était que de nuit. Les lumières qu'on découvrait de temps en temps dans les différentes parties de cette habitation étaient regardées avec effroi par les paysans des environs comme des feux surnaturels ; et, si quelquefois le tintamarre

d'une orgie venait à frapper leurs oreilles, ils ne doutaient pas que ce ne fût un carnaval de démons. Malgré tous ces avantages, les voleurs ne se hasardaient à y séjourner que par intervalles; quelquefois ils s'absentaient pendant des mois entiers, et allaient demeurer dans quelque autre coin du pays. Tantôt la vieille les accompagnait dans ces émigrations, tantôt elle restait; mais dans tous les cas, son déplacement avait lieu ou plus tôt ou plus tard que le leur : de manière que l'observateur le plus subtil aurait eu peine à remarquer aucune liaison entre les époques de son retour et le renouvellement des bruits de vols dans le pays. Quant aux fêtes infernales, les paysans s'imaginaient qu'elles avaient lieu indifféremment, que la sorcière fût présente ou absente.

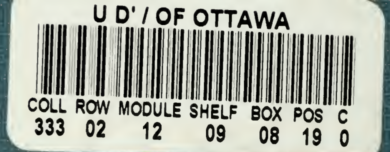
FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.


a39003 003223368b


CE


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 09 08 19 0